Les Cartes Blanches et Chroniques

De Tchen Nguyen

27 juin 2009 - 19 mars 2012

Jazz-Rhone-Alpes.com
... l'info du jazz vivant

La carte blanche à Tchen Nguyen *(voir ici)*

Notre ami **Tchen Nguyên Binh Van Tiêt** vient d'écrire sa dernière carte blanche en signant son départ de cette terre.

Si vous êtes fidèles lecteurs de Jazz-Rhone-Alpes.com, vous vous souvenez de ses Cartes Blanches, décalées, truculentes, iconoclastes, gourmandes.

Celle du samedi 27 juin 2009 (voir ici) a marqué le point de départ d'une longue série dans ces colonnes.

Nous avons eu le privilège de croiser quelques années de la vie de Tchen. Epicurien jusqu'à cet excès, sa générosité sans borne nous aura définitivement marqué. Nous avions des projets, des envies, ils se feront sans lui, peut être...

Ces soirées mémorables aux discussions interminables jusqu'au petit matin, en buvant du "divin", sont définitivement dans nos cœurs; nous n'aurons pas pu le retenir avec nous, il aura choisi un tout autre chemin.

C'était un honneur et une chance qu'une telle personnalité ait accepté de nous faire partager ses points de vue.

Bon voyage Tchen.

Pour lui rendre hommage nous vous proposons la liste exhaustive des ses Cartes Blanches et chroniques.

Bonne lecture

Pascal Derathé et toute l'équipe de Jazz-Rhone-Alpes.com

© Tchen Nguyen

Table des matières

27/06/2009 Ouverture en métissage 6
28/06/2009 Métissage antigénétique 8
29/06/2009 Le sacré 9
30/06/2009 Enormous mais pas de Band 9
01/07/2009 Des pieds à la tête (ou aux doigts) 11
03/07/2009 L'art de l'alambic et celui de la tchatche 13
04/07/2009 Espérance, espérance...l'espérance du haricot 15
05/07/2009 Le rituel du Pho et les notes bleues. 17
06/07/2009 Danse avec le ventre (et avec SMV) 19
07/07/2009 Le général, colonel, major, de la musique vivante 20
08/07/2009 La lionne, le tigre et le "B-H" de B.H. 23
09/07/2009 Un condensé d'humanité jazzistique 24
10/07/2009 L'écologie du jazz. 26
13/07/2009 Le CAC à 14 29
12/10/2009 Rhino, semaine deux 31
19/10/2009 Rhino, semaine 3 33
26/10/2009 Rhino semaine 4 et fin : quand la démonstration et le plaisir du jazz se rejoignent ou pas 35
25/01/2010 Saint-Fons Jour 1 : Charentaises et babouches à la sauce tomate rital 39
01/02/2010 Saint-Fons, semaine deux 40
22/03/2010 March in Vaulx 41
29/03/2010 A Vaulx Jazz (semaine 2) : Deux semaines contre l'abstention musicale 45
31/05/2010 Le joli chemin de Mina 52
26/06/2010 La star du backstage 55
27/06/2010 La Pyramide (sans hiérarchie) des plaisirs et le cercle des musiciens disparus (ou bien présents) 58
28/06/2010 La brigade des chauffeurs volants. 62
29/06/2010 Demandez le (Joly) programme. 65
30/06/2010 Le baladin et la pierre de lave 67
01/07/2010 L'art du savoir faire désir à travers les âges. 68
03/07/2010 Le mépris, le commercial, le populaire et ....le plaisir (bien mérité) 70
04/07/2010 L'homme qui aime les gens 73
05/07/2010 Le jeune homme aux vues longues 75

© Tchen Nguyen

06/07/2010 Le prof chahuteur 77
07/07/2010 Mes déclics pour deux dames 79
08/07/2010 La chaine haute sécurité 81
09/07/2010 Jazz in the city 84
12/07/2010 Notre poisson en bois à nous 87
16/08/2010 Le charme léger de la Crestoisie 89
16/08/2010 La potion du Mézenc 92
06/09/2010 Le père du style 94
20/09/2010 L'homme entier 97
10/10/2010 Québec en Gier 101
18/10/2010 Rhino 2 : Histoire d'yeux bridés et de gorges déployées 104
25/10/2010 Rhino 3 : Sourires, d'une nuit d'automne. 108
17/01/2011 Saint-Fons Jazz : les émotions dans les émulsions. 111
24/01/2011 Avec les partageux, quand l'émulsion devient lévitation. 113
31/01/2011 Variations autour de la Chaosmonie 115
14/02/2011 Le Prince et le Capel Meister d'Ainay. 117
21/02/2011 Le doux braiseux 120
14/03/2011 Avec Tiboum, sous le signe de notre n° 5000 127
21/03/2011 Rencontre croisée Uri Caine/ Nguyen Lê 129
28/03/2011 A Vaulx-Notes 134
04/04/2011 La courte échelle de la création. 140
11/04/2011 Le blues en blouses blanches 142
18/04/2011 L'ombre du Vent-Raoul 145
13/06/2011 Double coucou 149
20/06/2011 Jardins en eau de jazz 153
19/09/2011 Rêve au clair de lune d'Hiromi 156
17/10/2011 Bestiaire d'automne 158
24/10/2011 Ludo, le dégoteur 159
31/10/2011 RhinoJazz(s) : Des lieux en chapelets et des personnages en grappes 165
13/02/2012 Nguyên Lê, un Viêt à Aubenas 178
19/03/2012 C'est parti pour "jazz(S), musiques (S), arts (S)" 183

© Tchen Nguyen

Et aussi quelques chroniques :.....185
24/09/2009 Carina Salgado à la Clef de Voûte 185
02/10/2009 Les impressions de Tchen Nguyen: Le rhino dans ses starting-blocks 186
03/10/2009 Livio Minafra en solo à l'Amphi pour le RhinoJazz 187
15/01/2010 M'Sphere Trio 189
16/01/2010 Ukandanz 190
20/01/2010 Alligators 191

© Tchen Nguyen

27/06/2009 **Ouverture en métissage**

Ouverture en métissage

14h, je fais passer des oraux à l'université. Des étudiants, "traqueurs" pour la plupart. Dire que dans quelques heures je serai dans le monde de l'impro, de la "non exigence" à l'égard de l'autre sauf celle du plaisir. J'ai envie de leur dire : lâche toi, souffle, cogne. Ce matin, donc, j'ai tapé sur ma bécane, les sujets de leur souffrance. Cette nuit, je tapote, sur le même engin, l'objet de mon plaisir. Docteur Jekill et mister Hyde . Combien d'amateurs de jazz ne sont-ils pas comme moi ? Et notre musique n'est elle pas un merveilleux shaker (il y en a d'autres) pour secouer les sédimentations qui sont en nous ?

Le métisssage, thème du festival cette année, ne doit-il pas commencer en nous même ?

17H16, je file à Vienne sous une pluie fine.

Un vendredi pour démarrer tranquillement notre conversation quasi quotidienne, avant de rentrer demain dans le vif du sujet.

J'ai 60 ans et suis en France depuis l'âge d'un an. Parents viêtnamiens. Est-ce plutôt une "carte jaune" qui m'est confiée ici, qu'une "carte blanche" ?

Trois prénoms : officiel, familial, de guerre. Quatre enfants. Mais, pour le moment, pas de gendre ou de bru alsacienne ou bretonne en vue : une d'origine algérienne, une autre russe sibérienne, une autre italienne, un autre anglais de Cornouaille rencontré par ma fille en Californie. Ma femme est bien d'origine lorraine, avec un nom fleurant bon le schnaps du beau village. Ouf !

Parmi les plats que j'aime confectionner : les travers de porc à la citronnelle avec de la purée d'aubergine au nuôc mam et oignons frits (le moelleux, le croustillant, le parfumé), aussi, le colvert "retour de chasse en deux services , façon Têtedoie", d'abord rosé, puis bien grillé, avec les légumes correspondant à chaque cuisson.

Quel rapport avec le jazz ? Pas évident, je vous l'accorde.

Pas de bordel avec pianiste "straight" chez moi, mais quand même de l'émotion à transmettre, à partir de mon clavier, en contemplant la Saône. Pas de came, mais une certaine attirance pour le nirvana partagé. Surtout, l'envie de touiller: la terre du jardin, les notes des instruments, les casseroles et le piano de la cuisine, les croûtes de frometon pour faire du fromage fort.

Et c'est ainsi que j'aime le jazz touilleur. Le jazz mixeur. Le jazz fait de complicité mijotée aux petits oignons ou de fusion de notes épicées, jetées sur la plaque chauffante, suivi d'un doux grésillement indiquant l'alchimie, puis se terminant par les restes caramélisés et le jus réduit en suc. Les musiciens cuistots peuvent alors se jeter des regards attendris (pas plus), ravis que le public demande du rab...

© Tchen Nguyen

Le jazz affolant la boussole, mêlant les directions du désert avec celles des métropoles...Et Vienne sur la carte.

Avec mon ami René Chevailler, ancien adjoint au maire de Lyon (réalisation d'un ouvrage, commis avec d'autres amis), nous nous délections de cette anecdote. Au début du 20ème siècle, les grosses fortunes lyonnaises, dans la bonne tradition de "Myrelingue la brumeuse" aimaient bien quitter Lyon à bord d'un véhicule à l'apparence minable. Leur chauffeur de maître les attendait avec leur cabriolet à Vienne pour rejoindre en grande pompe la villégiature de la Côte d'Azur. Vienne : zone de transit ou de métissage ?

Mais un autre complice, Jean-Marie Auzias, (fabrication partagée d'un autre ouvrage, également avec d'autres potes), désignait allégrement Vienne comme l'entrée dans l'Ardèche du beurre, puis de l'huile d'olive, ainsi que des cigales de la Drôme.

Chouette qu'une bande de joyeux lurons du jazz ait définitivement tiré Vienne vers la rencontre et le métissage et que le transit laborieux des gens de la grisaille ne soit plus qu'un souvenir lointain. Qu'on y vienne aujourd'hui de partout, pour se délecter tranquillement ou se déchaîner en toute complicité, et non pour y passer en catimini.

Prenez cette première journée que j'ai vécue au festival. La **chorale BD blues** avec plus de 50 enfants. Les parents attendris. Le jazz nourrissant les jeunes pousses. Puis trois fanfares sillonnent la ville comme un lever de rideau multiple. Des groupes qui suivent. Des gens à leur fenêtre. Des galeries qui se font coquettes, prêtes à accueillir les regards des visiteurs. Des restaus qui astiquent leur carte. Je suis la fanfare de la **Grosse Couture**. J'aime bien leurs chapeaux, à moitié mître d'archevêque, à moitié coiffe de cangaceiro. Puis, rue du TasteBailler, je profite du vernissage de l'expo de **Daniel Peyreplane** . Ses photos en noir et blanc mettent en valeur un rendu particulier des expressions, des moments de concentration, d'échange, de détente. Sonny Rollins, même dans son instant de détente, y est "classe". Empli de ce qu'il vient de donner, riche de ce qu'il va donner. Expo à voir, de 16h à 19 h.

A 21h30, le groupe **Samarabalouf** (2 guitares et une contrebasse), tout en joie et en musicalité. La pluie a un peu repris, mais l'éclairage rouge redonne de la chaleur et moi, j'ai aussi un verre de rouge de pays à la main. Pour réchauffer encore plus : la "val'che folle" sur scène.

J'ai plaisir à décrire toutes ces beautés en tous genres, en cette journée de matraquage Michaëljacksonien. Des commentaires ahurissants du ministre de la culture, d'accord avec l'adjoint à la culture du maire de Paris : révolution musicale, métissage (tiens , tiens !), liberté...

Et toi grand Max Roach, le prince de la "freedom now suite", à combien de lignes as-tu eu droit, quand, il n'y pas longtemps, tu as transporté tes percussions vers l'au delà ?

Bah, je me suis toujours demandé si le succès du jazz en Europe ne tenait pas à un sentiment partagé d'élitisme de l'intelligence fraternelle (élitisme qui remplit tout de même les 8000places de Vienne). Si tel est le cas, je peux rester serein, nos cadets sauront prendre la suite à leur manière.

© Tchen Nguyen

Promis demain on fera plus court ! ;-)

28/06/2009 Métissage antigénétique

Métissage antigénétique

Bravo les Africains, ce fut une superbe intro. Copieuse, variée, intense.

Une nuit d'intro authentique au métissage, car celui-ci n'est pas fait de génétique en éprouvette ou de fabrication de guimauve. C'est du passage de relais entre "faiseurs" de musique, une farandole, une ronde.

La farandole entre (dans le désordre) : Oumou Sangaré, la malienne. Une démarche et un port de tête de vaisseau amiral, un peu comme la cantatrice classique Jessye Norman (Comme quoi, les grandes dames le sont, quelle que soit la musique pratiquée). Oumou nous offre sa voix profonde et étincelante sur scène, mais nous parle aussi en conférence presse de la polygamie, fléau qui touche l'Afrique, jusqu'à sa famille. Mais, pourrais-je me permettre un commentaire macho ? Quand on la voit si pertinente et si belle (surtout quand ses cheveux sont rendus libres de leur mouvement), on peut se dire que c'est elle qui pourrait alimenter la vie de mille hommes dans leurs rêves.

Le spectacle du relais se donne aussi à voir dans les coulisses. Les musiciens du spectacle précédent réagissent à ce qui se passe sur scène via le circuit de télivions intérieure ; ils commentent, s'apostrophent, rigolent, dodelinent de la tête. Des danseuses esquissent des pas, puis, n'y tenant plus, rejoignent leurs soeurs sur la scène ; l'une d'elle refait le coup de la danse du popotin qui a beaucoup de succès.

Youssou N'Dour , la star du Mbalax sénégalais. Il aime recomposer son groupe créé il y a 25 ans à Dakar, comme il aime retrouver les petits plats de sa maman . Je vous conseille son livre "Sénégal : la cuisine de ma mère" Editions Minerva (cadeau qu'on m'a fait, cadeau à faire) ; Il se lit comme on écoute un CD. Lent, brûlant, prestissimo, et en parfaite symbiose avec de superbes photos. Son plat préféré : la soupe kandja, rouge profond, faite de yett, de toufeu, de fruits de mer, de riz, et d'huile de palme ; et surtout de Gombo. Mais le gombo est dangereux pour la voix et, une fois, l'artiste est resté deux jours sans pouvoir chanter. C'est la vie. La prise de risques. Mais Youssou semble en prendre plus dans la vie que dans la musique qu'il nous a présentée ce soir.

Et toi, Hank Jones dans ton projet avec Cheick Tdiane Seck. D'abord pépère et bienveillant, puis introduisant des notes bleues et des dissonances ; L'oeil commence à luire encore plus et les dents du gars de 91 ans se font carnassières. Faiseur de démons et d'anges, de sorcelleries et de berceuses. On se laisse aller. Merci mon coco. Que dieu te donne encore longue vie.

Et plus encore.....Demandons l'impossible. Si l'au delà pouvait être vraiment métissé ?

© Tchen Nguyen

29/06/2009 Le sacré

Le sacré

Comme tout bon enfant d'immigré, j'essaie de faire attention à la construction des phrases pour qu'elles ne soient pas trop bancales. Je place l'adjectif "sacré" de deux manières. Après le mot : couronnement sacré, engagement sacré, ma mère sacrée... ou avant : sacré gras-double, sacré rhum-arrangé, sacré groupe de blues, sacrées femmes, sacrés rêves d'amour (et surtout pas rêve d'amour sacré) !

Pour ce soir, je n'ai pas de problème de choix, je prends le tout : musique sacrée d'Ellington et sacré concert.

Musique sacrée d'Ellington à découvrir ? Je ne suis pas fan des grands orchestres. Auditeur éclectique, j'ai le même problème avec "les sept dernières paroles du Christ" de Haydn, étant plus pris par la capacité émotive brute dégagée par la version exécutée par un quatuor de personnes capables de se mettre sur le fil (le quatuor Tatraï, au hasard) que par celle en oratorio, avec le son "rond", "moelleux", "chatoyant","travaillé comme un écrin pour faire ressortir les joyaux des solistes", (ajoutez tous les qualificatifs que vous voulez). Et pourtant, ils mettent le paquet pour nous faire plaisir.

Mais aujourd'hui, j'ai rendu les armes : très belle soirée, où le nombre a produit de l'émotion et non de la masse sonore. Où le nombre a favorisé la percussion des rencontres et l'entrelacement des voix et vibrations.

Parce que les musiciens s'y prêtent. A gauche les **Harlem Jubilee Singers** de **Gregory Hopkins**, les chanteuses noires de blanc vêtues. A droite, le **Laurent Mignard Duke Orchestra,** les musiciens blancs de noir vêtus. Ils ont les yeux confondus d'émotion par l'entame des gens de Harlem. Ils doivent se demander comment entrer dans la danse, sans en descendre le niveau. Comme les joueurs de l'OL avant d'affronter le Barça. Mais celui-ci ne va pas leur filer une déculottée, plutôt les accueillir dans une sympathique rencontre amicale approchant par fois du sublime ? Yeux dans les yeux, sourires contre sourires, notes suraigües contre notes suraigües.

Surtout parce que le créateur (plus que le compositeur) de l'oratorio jazz s'y prête également. C'est une découverte. Comment imaginer Ellington, ses grolles de dandy de Harlem et son fameux sourire suspendu à ses cheveux gominés, écrivant cela ?

Je n'ai qu'à constater le résultat du travail du constructeur et animateur de grands ensembles musicaux. En sa fin de vie, il a réussi à produire des chapelles humaines qui ressemblent à des cathédrales célestes, et des cathédrales, musicalement sophistiquées, qui ressemblent à des chapelles simplissimes, dans leur vérité d'émotion.

Sacré cadeau d'Ellington. Sacré bonhomme.

30/06/2009 Enormous mais pas de Band...

© Tchen Nguyen

Enormous mais pas de Band...

Je suis toujours partagé au sujet des grands orchestre. Hier, j'ai rendu les armes devant la puissance créatrice du nombre de musiciens (soirée Gospel Ellington).

Aujourd'hui, je les reprends à moitié. J'ai bien aimé la première partie. Jason Lindner est beaucoup plus souriant sur scène qu'en conférence de presse. C'est un bon signe. Il est un vrai musicien. Et ses compères le suivent : réparties musicales, provocations, respirations, rebonds.

Des volutes de musique montent vers le ciel de Vienne, d'où le soir tombe nonchalamment (jamais de la même manière chaque soir), avec les collines au lointain. Je profite du fait que le théâtre n'est pas rempli pour déambuler, depuis les places devant la scène, puis celles du début des gradins à hauteur de musiciens, et enfin rejoindre le pied du ciel et le sommet des gradins, auprès des spectateurs aux anges, les doigts de pieds en éventail, avec un peu les fesses sur les pierres encore chaudes du soleil de la journée. On peut y voir les artistes en bas, tout petits, tels des lutins-magiciens, créateurs de vie et de plaisirs et avoir aussi le sentiment que plus loin encore, en bas, il y a des coulisses, où les lutins viendront se perdre à la fin du spectacle.

Cela me rappelle, à un autre échelle, les petits déjeuners du Viêtnam. Le plaisir de la rencontre entre le "dessous" et le "dessus". La rencontre entre la terre qui fume à 6 heures du matin, après la fraicheur de la nuit, et le bouillon brûlant du Pho, et ses herbes, aux multiples parfums, qu'on dose savamment, chacun selon son génie créatif.

Je repense à Vienne et émets une hypothèse ; pourquoi la rencontre entre la magie de ces lieux et celle de la musique relève-t-elle d'une fécondité partiticulière. Ce lieu à l'architecture exceptionnellement verticale, procure cette jouissance particulière de la relation du haut vers le bas et du bas vers le haut, et la musique, se baladant dans ces dimensions.

Le sentiment que racontent tous les artistes : le mur de public devant eux, et, en symétrie, l'impression de surplomb sur les artistes pour le public. a verticalité du lieu confère des rapports musicaux très originaux. Beaucoup de choses, donc, inspirées du spectacle du Jason Lindner Big Band.

Moins pour ce qui concerne la deuxième partie, celle de "Laurent Cugny Enormous Band". Hier avec la soirée Ellington, on avait les fourmis dans les jambes et les oreilles en pointe. Ici, on a juste envie d'un fauteuil pour dolby stéréo. Il y a une belle brochette de musiciens sur scène. Mais, c'est comme si on convoquait Bocuse, Troisgros, Senderens, Gagnaire, en tout Quinze toques à trois étoiles pour faire un gratin dauphinois. Alors Laurent Cugny explique en conférence de presse qu'il y a la recherche du pouvoir de la puissance. Celui de souffler à quinze en même temps. N'y aurait-il pas quelque chose de très mâle tout cela ? Pouvoir d'éjecter du son à quinze en même temps ? Quant à moi, "l'énormous" ne me procure pas forcément la "band...(voir Brassens)". Mais c'est mon affaire. Bonne nuit les petits.

© Tchen Nguyen

01/07/2009 Des pieds à la tête (ou aux doigts)

Des pieds à la tête (ou aux doigts)

J'adore la cérémonie culinaire des gones "des pieds à la tête de veau", en passant par les tripes ou le gras double.

Il en est de même de mon amour du piano, vous allez voir en quoi.

16h30 : je passe un scanner. On entre dans les entrailles de la machine tournoyante qui, elle-même scrute vos viscères. Examen attentif des petits trucs au millimètre près (cool, ver 22h30 nous fêterons au rhum arrangé les bons résultats avec les potes du festival)

18h40 j'arrive au théâtre antique ; Yves Dugas, le facteur de piano est plongé dans les entrailles d'un des huit pianos qui ont réussi à trouver leur place sur scène. Un travail au millimètre aussi, une affaire de vie (musicale) également. Dans quelques instants ces rutilants Bösendorfer vont rugir, frémir, entrer en percussion.

Festival du métissage. Accord des artistes. Accord des pianos. Yves Dugas me consacrera quelques instants, le boulot fait. Les habitués du festival le connaissent forcément de vue. Une ombre pleine de vie, sans laquelle la scène de Vienne ne serait pas ce qu'elle est. Une nonchalance élégante et une élégance nonchalante, pour faire face efficacement à la pression du chrono. Mais un feu intérieur : "il faut tout faire pour que le piano dise ce qu'on a envie qu'il dise. D'abord la base, travailler les chevilles dans le bois. Après, comment donner la personnalité pour que l'engin sonne ? Cela se fait aux tripes ! (tiens, tiens, j'adore). Un effort total, la tension des bras, l'oreille disponible, les tripes réceptives." (Alexandre, mon accordeur me fait part des mêmes sensations). Il aimerait avoir le temps de confectionner en plus l'équilibre, l'harmonie entre les huit engins complètement à la main, mais, par manque de temps, il est obligé d'utiliser une machine pour coordonner .Merci pour la performance réalisée dans la gentillesse et l'absence d'esbrouffe.

Arrivent les pianistes. Petit praticien que je suis, je me délecte toujours de leur posture sur scène. Il y a d'abord les pieds, solidement plantés, les jambes (souvent dodues) écartées, à la mode de nos ancêtre Earl Hines ou Fats Waller, ou ceux dont les chevilles frétillent ou encore Hank Jones, caressant en souplesse les pédales. Puis on monte au ventre qui va transmettre et encaisser toutes les vibrations, pour terminer par les doigts, parfois fluides come des anguilles, parfois rapaces comme des aigles, parfois faussement pépères come un ours potelé qui sait pourtant s'élancer quand il le faut. Entre tout cela, la tête dodeline. Elle ne sait si elle doit envoyer des ordres aux doigts ou s'extasier de la musique qu'elle entend. Elle essaie de faire les deux. Il y les maîtres qui gardent la tête froide, suprême élégance.

Il y a aussi les pianistes trop cérébraux. C'est ainsi que la différence entre le veau et le pianiste de jazz est que, chez le premier, la tête est une partie noble, et que chez le second, elle joue un rôle secondaire pour moi. On doit rechercher la vie totale, le don de l'organique dans toutes ses possibilités

© Tchen Nguyen

Démonstration avec nos deux grands fauves du piano : Hank Jones, l'économie des moyens, les racines du blues, les cris des doigts suffisent, le silence est essentiel, disposant quelques gouttes de vinaigre exaltant le plat. Martial Solal, à l'exubérance méditerranéenne. Le résultat : un gratin de gras double comme j'adore : moelleux à l'intérieur, parfumé, et finement croustillant à l'extérieur.

Mais je retiens de notre histoire que la musique, surtout le piano, s'écoute aussi avec le ventre et quand Hanky nous titille les lacrymales, c'est encore mieux.

© Tchen Nguyen

03/07/2009 L'art de l'alambic et celui de la tchatche

L'art de l'alambic et celui de la tchatche

Avec Roy Hargrove, mon baromètre du big band est nettement remonté. La première partie fut une superbe leçon de plaisir. Un concentré puissant et aérien à la fois. Roy est un petit doué, gâté par les fées du jazz, mais qui ne se la pète pas (sur scène du moins). Un manieur d'alambic déjà bien au point, avec déjà l'accès aux mystères de la distillation. Partir de l'eau bien tourbée de sa section rythmique (la base de tout), pour adjoindre et malaxer le malt bien costaud, juste comme il en faut, (représenté par la section des vents) et le résultat donne une combinaison de parfums floraux (aigus satinés) et animaux (basses bien rondes et vibrantes). C'est un whisky de fin de soirée et non de banal apéro. Et quand la formation donne "My funny Valentine" sur un tempo lentissimo (performance ahurissante que de donner vie et poésie à un corbillard), flottent dans l'air les fragrances de vieux cuir propres aux grands breuvages, avec une structure tout en force et en subtilité (Arbeg ou Lagavulin). J'adore.

Puis, avec le dispositif musical suivant, RH factor, Roy accueillait Monsieur MC Solaar, une des figures du hip, du rap.

Petit détour géographique pour vous parler de la tchache, qui est universelle et qui constitue une dimension importante du métissage. Je me rappelle un trajet de trois heures. , en car, de Vung Tau à Hô Chi Minh Ville, au Sud Viêtnam. Derrière moi, un originaire du Nord Viêtnam entreprend de séduire une jeune femme. L'accent du Nord (la langue est la même) est plus mélodieux, plus léger que celui du Sud. Nous sommes des péquenots. Et ceux du Nord sont portés vers la poésie, les grandes pensées et la stratégie. Nous ne savons parler que de bouffe et d'alcools (!).Trois heures d'interminable supplice pour nous autres sudistes, devant le gars du Nord triomphant. Installé au dernier rang, sa voix nous arrivait par derrière, et chacune de ses paroles nous vrillait littéralement l'estomac, en nous enfonçant chaque fois un petit plus dans nos fauteuils. Il suffisait de se retourner furtivement, quasi honteusement, de temps en temps, pour constater les lueurs dans le regard de la belle, ses oreilles visiblement charmées et la tête se laissant aller au balancement. Une véritable humiliation collective et culturelle par rapport à cette concurrence déloyale! Pire que les gones de l'O.L., dont l'équipe a fait du sur place dans la deuxième moitié du championnat et qui fut quasiment incapable de gagner à domicile, à Gerland.

Ce jour là, j'ai compris la différence entre la tchache du gars de Hanôi et le baratin pratiqué par nous autres du Sud (quand je vais au Viêtnam j'aime bien me réintégrer dans une communauté).

La tchatche ne doit pas prendre la tête ou mener à l'indigestion. Elle demande légèreté (même quand on parle de Le Pen), musicalité, à la fois souplesse et percussions, art du moment décisif pour une relance en légèreté ensuite. En musique, cela donne le rap, version "classe" et sympa chez MC Solaar, version violente chez d'autres.

La rencontre a donné du métissage puissance 2, 4, 100 ! Jeux de mots et ballets de notes, sous la danse des gouttes de pluie, étrangement froides, étant donné les chaleurs de la journée.

© Tchen Nguyen

Au delà des deux facettes de son talent exprimées par ses deux parties, Roy Hargroove nous a montré qu'il pourrait être un de ces animaux musicaux protéiformes qui ouvriront des chemins de l'invention jazzistiques, sans oublier pour autant ceux du plaisir.

Je pourrais aussi vous parler longuement des scats fluides de la belle Roberta, mais j'essaie de retenir la leçon pour essayer d'être apprenti tchatcheur. Ne pas se disperser.

© Tchen Nguyen

04/07/2009 Espérance, espérance...l'espérance du haricot

Espérance, espérance...l'espérance du haricot

Soirée au succès assuré : joie partagée, gros rythmes, dans une chaude et belle soirée, dans la tradition du festival.

Joie communicative. Public ravi.

Je pense à la joie et aux palpitations de la ronde des haricots, à partir de la feijoada brésilienne et à caipirinha, cocktail à base de cachaça, de citron vert et de sucre de canne, qui est servi pendant le repas. Un couple de spectateurs du premier rang, m'entendant parler de mon projet de billet, me livre sa recette tout à trac : cumin, ail, oignons, haricots noirs, huile d'olive, farine de manioc. Pour les viandes : sauté de veau, plat de côte désossé, tripes blanchies pendant 4 heures, saucisses. Cuisson en deux fois, deux jours de suite. Merci pour la convivialité du festival. Ils veulent aussi m'inviter. Miam, Miam.

Dans la ronde, il y a aussi les haricots qui brillent à l'écran dans les westerns mythiques ("la prisonnière du désert" ou "il était une fois dans l'ouest"), cuisinés par la gentille maman et servis par la timide mais néanmoins resplendissante fifille (qui va roucouler ensuite avec le jeune pistoléro), les "haricots rouges" de nos joyeux drilles, nos cocos fraichement cueillis et présentées sur le marché Saint-Antoine, à Lyon. On peut dériver sur les fèves, espagnoles au goût de flamenco, italiennes à l'huile d'olive et tendrement vinaigrées comme une amie sait si bien les faire, et revenir aux mogettes du Sud Ouest, dont on fait parfois les cassoulets de Marciac. La fraternité des haricots dans la bonhomie du jazz.

Ca touille, ça touille ! Mais en tout confort à la mode de la Mamma.

Car je m'interroge sur la prise de risques dans tout cela. Et il n'y pas d'espérance (Trio Espérança) sans dépassement du risque. Sinon, ce n'est que de la tranquille certitude. Comme, pour moi, il n'y a pas de musique "jazzy", (peu importe la dénomination), sans risque, sans le balancement, qui peut tomber à plat, comme nous mener aux plus grands sommets. Comme le remplacement laborieux à la Chaka Khanh (il faut oser sourire après une telle prestation, sacrée prise de risque!), mais aussi comme la légère Roberta Gambarini se risquant, fragile, dans les filets des grands fauves du groove.

Il y a, bien sûr, Gilberto Gil, superbe pantalons sur scène, après ses shorts en répétition. Gilberto Gil, qui avait répondu dans sa gentille lucidité aux journalistes : Je suis normal, pas d'ambition musicale (qu'elle continue simplement de m'accompagner), j'ai plutôt été rassuré par l'aspect gestionnaire de ma responsabilité de ministre, prédominant par rapport aux dimensions politiques, je ne suis pas un leader vert pur et dur (j'aime la nature et l'Amazonie). Un démenti à l'imagerie emblématique. Mais une sacrée frite (ou un sacré haricot) sur scène avec ses compères : passe moi le piment, le poivron, l'huile brûlante, les oignons frétillants et tout.

© Tchen Nguyen

Il n'est plus ministre, mais demeure un super ambassadeur de la musique brésilienne. Un voyage musical chaleureux, jusqu'à un détour par l'Argentine, le rappel des racines africaines, le reggae, et même la tentation de la pop. L'art de chauffer le public jusqu'au bout

Il y a le trio Espérança, quasi éternel. En recomposition à géométrie variable. Il y a de quoi faire avec sept soeurs et frères baignant dans la musique. Les grands tubes et même une interprétation originale des Beatles. Il faut être culotté pour garder ce nom depuis environ 40 ans.

"Espérance", ce mot-talisman pour nous amis du jazz, notre génération aux cheveux blancs ou pas, ou complètement sans.

Qu'avons-nous à dire aux nouveaux, à part raconter nos folles écoutes de John Coltrane, de Cecil Taylor ou de Thélonious Monk?

Finalement, la grosse prise de risque constatée cette soirée, c'est de continuer à s'appeler "Espérance", après toutes ces années.

Mais à l'inverse, ce sont les morceaux de bravoure du jazz, à haute prise de risque (le festival n'en manque pas, surtout au club de minuit et au JazzMix, merci à la programmation), qui nourrissent l'espérance, bien chaude en nous. Ils sont les graines dans le terreau, où on plante les piquets, pour voir monter en vrille, s'accrochant comme ils peuvent, des trucs vivants et verts, comme les haricots, dans toutes leurs variétés.

"Normal", comme la vie, dirait Gilberto.

© Tchen Nguyen

05/07/2009 **Le rituel du Pho et les notes bleues.**

Le rituel du Pho et les notes bleues.

Je vous ai déjà parlé du rituel du Pho, potage viêtnamien emblématique, je vais continuer et préciser en évoquant le blues.
Le pho est servi bien chaud, au petit matin, cela contraste avec la fraîcheur relative de fin de nuit. Pâtes, oignons crus, viande cuite et boeuf cru sur lequel on a versé un merveilleux bouillon brûlant, longtemps mijoté. Puis chacun peut exercer son génie créatif en choisissant soigneusement ses herbes parfumées, dans un immense panier en rotin, mis en commun au milieu de la table. C'est la démocratie du pho. Le même pour tous, à la base, mais toujours différent selon les touches créatives de chacun.

Il en va de même du blues. Il y a les l2 mesures pour tout le monde, et puis les notes bleues, les glissendos, les apoggiatures, les petits et grands trucs de chacun.
Les 12 mesures à respecter. Dur, dur, merci les copains de votre indulgence ! Et puis l'envie de bousculer ces fameuses barres, les tordre, les repousser, faire le Cécil Taylor de l'ouest lyonnais.

Ainsi, chaque peuple possède ses 12 mesures, sa base commune, et ses notes bleues, la touche d'invention, d'apport de chacun. Il suffit de vibrer au bon moment et avec les bonnes personnes.

Nuit du blues à Vienne.

La moiteur de l'air est quasi louisianaise quand le quartet de Jean-Jacques Milteau accueille deux voix masculines noir-américaines pour une "soul conversation". Ils nous plongent dans le delta du Mississipi. On fait fonctionner les mythes. Un résultat en finesse et "péchu" en même temps.
Ensuite le moteur 4 temps, 16 soupapes du groupe de Joe Louis Walker tourne rond, bien rond, en rond, en ronronnant. Une chevrolet à boite automatique avalant une autoroute américaine. Pas de fausse note. Mais pas de note bleue non plus, à mon oreille.
Changement de climat et de classe avec le groupe de Lucky Peterson. Une attaque d'enfer de son orgue Hammond (Une découverte pour moi, habitué à l'apprécier à la guitare). Une musique de braise, des notes rougeoyantes.

A propos connaissez-vous cette recette au barbecue ? Un autre rite culinaire, américain, cette fois. Celui du poulet "au cul sur canette de bière". La technique est la même pour tout le monde. On pose précautionneusement les poulets sur des canettes de bière (ouvertes bien sûr), en glissant celles-ci dans la partie appropriée de la bestiole. Cela permet de rôtir celles-ci

© Tchen Nguyen

verticalement. C'est impressionnant de les voir face au sacrifice de leur pouletitude, en restant au garde à vous. Le résultat est exquis : croustillant à l'extérieur, moelleux à l'intérieur. Mais sur la base de ce principe commun de cuisson, chacun a ses assaisonnements et condiments (gingembre, paprika, piment, ail), ses secrets de fabrication. Et surtout, l'envie du plaisir partagé.

© Tchen Nguyen

06/07/2009 Danse avec le ventre (et avec SMV)

Danse avec le ventre (et avec SMV)

Le menu de la newsletter continue de s'emplir. La suggestion du jour concerne les "tripailles".

Je vous avais dit, au sujet des pianistes, que la musique s'écoute aussi avec le ventre : percussions, vrilles d'émotion, respiration qui ne vient pas que de la poitrine (apprenez à respirer avec le ventre, vous verrez dans les embouteillages.....). Avec les guitares basses, c'est encore plus vrai.

Et avec SMV, on ne sait plus où donner du ventre.

Me reviennent foultitudes de saveurs. Les pieds et paquets de Provence, légère acidité de la tomate pour corriger, compléter, le goût délicieusement fort des tripes d'agneau. Bien sûr, notre gras double à lyonnaise, petit filet de vinaigre, oignons légèrement caramélisés. Aussi le tendre et craquant tablier de sapeur avec sa compagne la sauce gribiche, bien onctueuse. Les tripoux du Rouergue de derrière les fagots, d'origine naucelloise, cousus main et longtemps mijotées au vin blanc, ainsi que les inévitables tripes à la mode de Caen. Les Parisiens ne connaissent que ces triperies. Les pauvres atrophiés, élevés par "le Sot au piquet".

Je pourrais aussi vous parler des tripes frites du Cambodge. On en achète une (ou plusieurs) portion(s), et on va sur l'immense lac Tonle Sap. Petit bruit de rame. On savoure le tout, au soleil couchant comme ce soir, quand, avec SMV, une véritable mer intérieure vous envahit (un peu secouée quand même).

© Tchen Nguyen

07/07/2009 **Le général, colonel, major, de la musique vivante**

Le général, colonel, major, de la musique vivante

Soirée de lundi surbookée, mais peu d'intérêt pour mon odyssée culinaire du festival.

D'abord, Yael Naïm, une fraiche salade aux nombreuses senteurs subtiles, qu'on a pourtant réussi à mettre en barquette formatée, en lui refusant un rappel. Sacrilège artistique ! Tout cela pour que Môssieur Seal ait son taf, afin de placer un solide (?) Big Mac ou plutôt fish and chips, puisqu'il est britannique (il y en a pourtant d'excellents). Heureusement il y eut, au club de minuit, le moulin à poivre du percussionniste Nashet Waits et de son groupe. Résultat bien épicé en poivres multicolores : vert, rose, gris, noir.

Je vais plutôt consacrer ma carte blanche à vous narrer l'échange avec **Christian Pradell**, régisseur général du théâtre de Vienne, là où se tiennent les choses stimulantes du club de minuit.

J'ai l'impression qu'il tient plus aux deux "L" d e son nom qu'à sa barrette de général, comme je n'aime pas qu'on rajoute une apostrophe au mien. (Nguyên et pas N'guyen)

Avec ses fines moustaches, il dégage d'emblée une apparence très british, tenant du colonel joué par Alec Guinnes dans le "pont de la rivière Kwai" (résistance opiniâtre et héroïque au son de la célèbre marche sifflée) et du major Thomson, fin observateur de la société festivalière et de la machinerie des coulisses.

Il va prendre sa retraite. Micro et stylo SVP

© Tchen Nguyen

Christian est à Vienne depuis 1992. Il y a posé sa valise après une carrière déjà bien remplie, après avoir bien maîtisé toutes les facettes du métier : lumières, machineries, décor...Puis il devient responsable. Il est balloté entre les tournées avec les plus grands (Brassens, Catherine Sauvage, Mouloudji...), de Sarlat à Carthage, en passant par un petit basculement dans un ravin. Son maître est Julien Bertheau, metteur en scène et sociétaire de la Comédie Française : "il m'a tout appris". Bref les gammes les plus exigeantes avant de faire entendre sa petite musique personnelle. Entre les tournées, il y eut aussi des moments d'ancrage géographique au théâtre qui allait devenir le Théâtre de la Ville, place du Châtelet à Paris et aux Célestins à Lyon.
Il répondit un peu par provocation en voyant une annonce ; Quoi, cette petite Vienne par rapport à celle de Strauss ? Reçu, il reste et le jazz occupe une part plus importante dans sa vie. Il rencontre une lyonnaise, Christine, aujourd'hui intendante et responsable de l'accueil des artistes.

Avec Frédéric Viallet, ils ont eu l'idée de démonter les sièges afin de transformer la salle en cabaret. Ce type avec ses idées redoutables, je l'appelai "la fièvre" .

Un souvenir épique du général : la grêle qui tombe pendant vingt minutes sur le festival. Une dame avec un poignet fracturé. L'appel du Samu . l'équipe se protège sous les auvents, voire carrément se met sous la scène. Pas de panique. Le public sera au rendez-vous de la reprise du spectacle, vingt minutes après.

Souvenir émouvant, quand Claude Nougaro him self , après le big concert, descendra au club de minuit pour retrouver son pianiste dans un mano à mano musical d'anthologie. Le pianiste n'en revient pas, le public encore moins.

Il y a aussi "l'héroïsme" au quotidien (comme aussi dans le "Pont de la rivière Kwaï"), quand il faut descendre impromptu dans la salle de répétition inondée et jouer de la serpillière. Ou quand la pluie, s'abattant sur la scène extérieure de Cybèle, oblige à se rabattre dans le théâtre couvert. Vite, vite. Exit les cendriers et gobelets laissés la veille. Remettre les tables et les chaises en ordre.

Et les moments de plaisir complice au travail. Au moment de la victoire des Bleus à la coupe du monde de foot en 98, il y avait représentation en même temps. "On s'est débrouillé avec la mamie d'en face chez qui on allait faire cuire les steaks, et on avait deux écrans, un pour le spectacle et l'autre pour la finale."

On voit bien que Christian bénéficie de la discipline du cirque. Rigueur et voltige.
Et son verbe préféré est "servir". Je "sers la Traviata comme je "sers" Oscar Peterson. J'aime quand un artiste "descend", qu'il se sente bien reçu, qu'il soit complètement détendu.
Mais, tiens, tiens, il y a un autre verbe "descendre".On retrouve le major Thomson observateur du festival. Car le théâtre Romain, celui du grand spectacle, est "en haut". Et le théâtre de Vienne est "en bas" Il faut y descendre. Alors, y aurait-il un sentiment du petit d'en bas par rapport au gros d'en haut, ainsi qu'un problème de liaison ? Je me rappelle pourtant avoir vu, "en bas", Patricia Barber, pour une de ses premières apparitions en France, prenant

© Tchen Nguyen

son repas avant le spectacle, pieds nus et bouteille de whisky.
Mais oui, mon Christian, pars tranquille (il sera encore sollicité pour des actions ponctuelles) les lois de la botanique, y compris jazzistique, font que tout part toujours d'en bas. Tu as eu le privilège de côtoyer les jeunes pousses, surtout de les servir, de leur apporter ta part d'engrais.

"J'ai aimé être le "vieux" à la rencontre des jeunots qui vont faire la musique de demain. Le jazz c'est loin d'être fini, je peux en témoigner"

© Tchen Nguyen

08/07/2009 **La lionne, le tigre et le "B-H" de B.H.**

La lionne, le tigre et le "B-H" de B.H.

- **Espéranza Spalding** met le feu au club de minuit. Sa voix est un peu aigrelette (quelques difficultés dans les aigus) mais cela s'améliorera, comme l'acidité s'estompe avec la maturation du vin. Surtout, l'équilibre, aussi bien sonore que visuel avec son instrument, la contrebasse, est magnifique. Sens musical déjà affirmé. Art de l'échange avec son groupe. L'opulente tignasse se balance au bout d'un corps de liane. Charme, charme et punch.

- Au Jazz Mix, nous avons droit à un véritable Mozart du jazz. **Tigran Hamasyan** (avec Pierrick Pedron au sax et autres acolytes) a tout d'un tigre (fastoche). Il en a la souplesse. Toucher aérien, sonorités voluptueuses, variations et maîtrise des volumes quand il l'a décidé. Et aussi le rugissement et les courses folles. Basses profondes. Tempos impressionnants, surtout dans sa capacité à les garder sans surjouer. Dosage des dissonances, tout en gardant les lignes mélodiques. Quelles limites repoussera-t-il dans le futur? En tout cas, pour le moment, le piano a tenu le choc.

- Au théâtre antique, **Barbara Hendricks** se présente avec un superbe chignon, une robe et un châle noirs ; on dirait une Carmen noire, dans une tenue version "espagnole austère de Castille". Elle a déjà tenu ce rôle lyrique. Pendant son chant, le déhanchement semble hésiter entre celui de la célèbre cigarière de Bizet et celui de l'ancêtre Bessie Smith. Mais ce sera plutôt celui de l'opéra.
On a droit, à mon avis, à un étrange exercice musical, avec du vibrato à la place des subtiles respirations des complaintes bluesy. Les r.... , eux,sont superbement roulés et maîtrisés. Tout cela arrache plutôt des bravos que des larmes. Pauvre "Don't Explain".La cantatrice aurait mieux fait de se valoriser dans le domaine des virtuosité d'Ella (celle-ci n'a pas fait que cela, bien sûr), mais surtout pas dans l'invocation de la fragilité émouvante de Billie .
Est-ce parce qu'elle craint l'image un peu figée qu'elle donne, qu'elle vide les photographes, pour réserver à sa garde rapprochée un coup un peu téléphoné : la vision de sa robe, laissant voir ses bras affriolants, après avoir enlevé son châle.

La Vème Internationale, celle du show biz. Seal hier, B.H. aujourd'hui. La charge de la brigade bling bling contre le blues.

J'étais pourtant prêt à l'indulgence en venant. Je déteste les "purs et durs" qui jette des anathèmes, notamment contre ceux qui viennent du "classique" pour enrichir le jazz. Je n'ai nulle envie d'être un ayatollah du blues. Avec des racines venant d'ailleurs, j'aime les transgressions de frontières. Ceux qui ne sont jamais exactement comme il faudrait qu'ils soient. Mais tellement dans leur envie d'être. Peu importe comment c'est exactement. Ceux qui font leur destin d'être sur le fil.

Mais ce soir, avec la diva, nous n'étions ni ici, ni ailleurs, encore moins sur le fil. Tout juste dans un "blues-hésitation". B-H, comme Barbara Hendricks.

© Tchen Nguyen

09/07/2009 Un condensé d'humanité jazzistique

Un condensé d'humanité jazzistique

Que du bonheur ce soir.

Nous avons eu droit à un véritable condensé d'humanité jazzistique avec, en première partie, trois gars, dompteurs de notes, de décibels et de rythmes, et, en deuxième partie, quatre filles nous gratifiant de toute la palette, émouvante et forte, de la féminité.

D'abord les mecs se sont bien défendus. Ce sont des créateurs et communicateurs de plaisirs. Label métissage garanti. SAV assuré. **Mario Canonge** au piano, un conteur musical aux dimensions multiples de musicalité. Un parcours partant des Antilles pour défendre une certaine conception de la fraternité, à travers ses rhizomes (machins qui font des méandres sous terre pour remonter en l'air de manière inattendue. le mot est beau et docte, mais j'en sais quelque chose dans mon jardin ! Pas toujours poétique). **Linley Marthe**, à la guitare basse, assez à l'aise pour la faire sonner comme une guitare "normale", tirant mélodies et montées ahurissantes. Facilité pour ne pas en rester aux difficultés techniques et être constamment disponible à ce qui pourrait être un début de feu ou d'amorce d'aventure musicale. Sourires complices au pianiste et au batteur. Un véritable boute en musique, Avec puissance et finesse. Ces deux adjectifs qualifient également **Chander Sardjoe** aux drums. Cobra des percussions, il est certain de toucher la proie (en fait, les différentes proies en même temps), tout en ondulant. Le sourire tranquillement accroché aux lèvres et aux yeux, malgré les combinaisons les plus étonnantes, de l'air de dire "vous voyez, j'y arrive sans l'ombre d'un problème, vous ne m'échapperez pas".

Au tour des filles.

Lizz Wright a une attaque toute en simplicité, pour chauffer ensuite à coup sûr. Et un za capellaz. L'élégance des miniatures. La beauté musicale et physique d'un archange. Pourquoi en rajouter dans les interprétations ? Elle n'en a pas besoin. On se tourne vers le ciel de Vienne pour communier.

Simone (la fille de Nina). La célèbre coiffe afro. Voix surpuissante. Prête à croquer le public. Un peu maniérée, sauf quand elle parle de sa mère de manière émouvante, en remerciant les spectateurs à la fin.

Bien sûr, il revient à **Angélique Kidjo**, de rappeler les racines africaines et d'évoquer les combats des femmes. "See-line blues" s'y prête à merveille. Mais sur la reprise de "Ne me quitte pas", il manque le charme de l'accent américain, ornant un texte français.

Et il y a **Diane Reeves**, pour moi la plus douée, la plus musicale, la plus prometteuse. Impériale, dans la maîtrise des registres et des modulations, toujours réalisées à propos. La malice et l'assurance, se contentant très souvent d'un accompagnement instrumental très sobre. C'est la force des grands.

© Tchen Nguyen

Puis, à la fin, nos quatre en-chanteuses, qui nous ont montré des styles différents, se réunissent pour nous faire don d'un moment de beauté sereine et complice. A elles quatre, elles nous submergent de vagues successives de douceur ou de puissance musicale, de frémissements, de, parfois, quasi chuchotements, pour se terminer par le chant de la plénitude par Diane Reeves.

La preuve en est faite.

Le cri de révolte, celui de Nina Simone, le cri qui est la source et le moteur du jazz, peut prendre de multiples formes. Celles du déchirement, de la recherche d'autres voix, d'autres crieurs, de la transmutation vers l'espoir.

Je n'oublie pas non plus que c'est souvent, accompagnée d'un cri, que la vie est donnée.

© Tchen Nguyen

10/07/2009 L'écologie du jazz.

L'écologie du jazz.

-9h30. Réveil en douceur. Heureux homme qui peut, tout en s'étirant, repenser aux merveilles d'hier soir. Je reste sur Lizz, Simone (un peu), Angélique et, surtout, Dianne, pour sublimer ma tartine à la confiture d'orange amère.

-20h45. Je déambule dans les rues de Vienne, profite de la fin de journée, des groupes de jazz aux terrasses des cafés. Les restaurateurs sont aux anges ; les gamins peuvent s'imprégner de la musique vivante.

-22h15 Wynton Marsalis et son orchestre. Tout le vocabulaire du jazz peut y passer : groove, swing, attaques tranchantes, changements de rythme effectués dans l'aisance et l'élégance, scintillements virevoltants. Mais pas de balancement authentique, celui qui mène au risque de trébucher, qui nous ferait retenir notre souffle. Un jazz sans plainte, sans cri de révolte, sans faille, sans brisure. Un jazz inoxydable. Même les dissonance sont savamment calculées et distillées.

-Minuit au club du même nom. Baptiste Trotignon au piano, sa rythmique et Mark Turner au sax, Jeremy Pelt à la trompette. Il y a des femmes qui ont de belles chevilles, j'y attache de l'importance (Catherine Deneuve par exemple). Baptiste possède une des plus belles paires de poignets de la planète piano. J'ai toujours à portée son disque intitulé "solo". Pour la musique, et la photo en noir et blanc de ses mains en couverture. Et les qualités de son jeu en découlent ; Tout en légèreté et en nuance, ce qui lui permet de monter les décibels sans forcer, en gardant la précision des attaques. Ses partenaires participent à ces prises de risque collectives dont ils viennent merveilleusement à bout. Ici, les dissonances peuvent être trébuchantes. C'est comme cela qu'elles sont belles et que les harmonies ont leur prix. Suprématie (à mes yeux) des petites formations (et vlan, un nouveau coup de marteau pour vous enfoncer mes convictions à l'égard des grandes formations). Un beau concert comme je les aime.

-2h.Dîner convivial de baisser de rideau avec régisseur général du théâtre de Vienne, et ses amis (voir la carte blanche du 7 juillet). Quelle chance, M. PradeLL, de finir sa carrière officielle sur un tel concert. Surtout un moment émouvant avec ce monde des coulisses. Une délicieuse et parfumée gratinée préparée par Christine la femme de Christian.

3h15. Je lève l'ancre.

La fin du festival approchant, je vous livre quelques idées concernant le jazz vivant, "l'écologie du jazz".

© Tchen Nguyen

L'écologie dans son ensemble a du bon : préserver nos richesses pour les générations suivantes. J'allais dire : c'est bien le minimum, c'est ça la révolution copernicienne de notre temps ? Il "suffit" de se débarrasser de la loi du fric et de balayer dans notre tête, pourquoi tourner autour du pot ? Mais l'essentiel, pour moi, est non pas que nous jetions une larme sur le sort de nos rejetons (ils vivront moins bien que nous...). Mais que ces gars et ces filles soient meilleurs que nous, dans tous les domaines, nous enfoncent, défoncent les frontières dans lesquelles nous nous sommes murés.

Ils rigoleront alors, forts de leur inventivité, de la petite démarche du patrimoine durable pour bobos durables. Je n'aime pas la pensée molle de ceux qui se sont rabattus sur ce thème et l'expression qui va avec. "Durable", pourquoi et pour qui ? J'ai en cave un Chateau Latour de 1980. Je m'en fous qu'il soit durable pour être durable. Je vise son apogée, et ce jour là, j'espère que la fin de sa durabilité nous amènera à l'extase, quelques copains et moi (ne m'écrivez pas, la liste est close). Et je n'ai certainement pas envie que la divine fiole soit transmise aux générations futures. Une raison de plus pour garder ma petite place sur terre. Et d'apogée en apogée, nous ferons tinter la musique des choses.

Moi, je suis très optimiste pour l'écologie du jazz, sa "durabilité", en fait son bouillonnement.Il y a de quoi faire pour tout le monde, pour tous les laboureurs et semeurs. Ceux qui adorent John Coltrane, ou en plus ancien, Jelly Roll Morton ou Earl Hines, sans se prendre pour des gardiens du temple, et des accros à Tigran Hamasyan ou Roy Hargroove, démolisseurs-constructeurs. Ainsi parmi les sacrées chanteuses qui ont rendu hommage au monstre sacré Nina Simone, l'une d'elle deviendra peut-être à son tour un monstre sacré. Car l'espèce des "Monstre Sacrés" possède la particularité suivante : dès que l'un d'eux meurt, on rajoute systématiquement le qualificatif "dernier des" : Oscar, Max, Michaël-mais je me fous de celui-ci, bientôt Ornette, Sonny....

King Oliver fut sans doute le premier des "derniers". Le cimetière est rempli de ces "derniers des ...", mais on en voit toujours de nouveaux. Entre temps cela aura nourri des articles faciles pour commentateurs paresseux.

Nous sommes quand même gonflés, nous la génération des quinqua-sexa, qui a failli dans pas mal de domaines. On nous a donné en héritage Miles, John, Chet, pour émerveiller notre éveil musical. Et, maintenant, la gueule enfarinée, nous ne savons que pleurnicher : où sont passés les Miles Davis, John Coltrane, Charlie Mingus et autres Chet Baker ? Ca m'énerve, ça m'énerve....Cela nous permet, à nous, qui avons été en dessous de tout, de nous hausser du menton, pour faire croire que nous restons au dessus.

L'espèce des monstres ne s'éteindra pas. Elle mutera, et c'est tant mieux. Vive l'écologie jazzistique. Je suis moins inquiet pour celle-ci qu'à l'égard de celle qui concerne l'ensemble de la planète. Car j'espère que le jazz saura se préserver de la loi du fric, c'est indispensable (ce sera plus dur pour la planète, si on confie notre sort à Al Gore). Mais il faudra quand même un peu "d'oseille", comme dans mon cas, pour aller acheter concombre et coriandre au marché. Merci à Jean-Paul Boutellier d'assurer ce difficile dosage esthético-financier.

En matière d'écologie, je préfère développement "vivant" à "durable.

Et nous aurons de nouveaux monstres musicaux, pour de nouvelles échelles de vie.

© Tchen Nguyen

© Tchen Nguyen

13/07/2009 Le CAC à 14

Le CAC à 14

Le CAC à 14 qui carbure à la goutte de nuôc mam (35° d'azote)

Fin de notre conversation durant ces 14 (+1) jours.

En plus des rires, des joies, des explosions festives, des partages rythmés, l'édition de cette année, pour sa soirée de clôture, nous offre une qualité musicale particulière. Voir les rubriques tenues par les copains. Pour moi : roue libre de l'écriture concernant les spectacles. Petite impro égocentrée. Zappez, ceux qui ne veulent pas lire. J'espère que je n'aurai pas de carton rouge ! Mais ces petits propos sont là pour clore une expérience de carte blanche, en vous livrant ce qui peut se passer dans la tête du "carte blanché" et sa vision de ses compagnons de boulot, qui représentent un joli et vivant microcosme de serviteurs du jazz.

Je suis parti d'une carte blanche. Nous aurions dû l'appeler plus simplement le grain de sel, ou plutôt la goutte de nuôc mam. A propos de ce dernier, un conseil pour choisir cette saumure de poisson dans les magasins asiatiques. Fiez-vous au degré d'azote indiqué sur l'étiquette, souvent en petit. Cela n'a rien à voir avec le degré alcoolique de vins, dont la montée chiffrée n'est pas forcément bon signe. Le degré d'azote exprime la concentration du nectar marin. Quand il n'y pas d'indication, ce n'est pas bon signe, un vulgaire pinard. Puis il y a l'indication 25° d'azote, c'est l'équivalent d'une AOC. Puis repérez bien les 35 °, l'équivalent d'un climat en Bourgogne. Il m'est même arrivé de dégotter des 40 ° dans l'ile de Phu Quôc, merveilleuse patrie de ce nectar, les Hospices de Beaune !

Je reviens à mon histoire de gouttes que je n'ai eu qu'à instiller. Quel plaisir d'appartenir à cette brigade de Jazz-Rhône-Alpes.Com. Tous ces merveilleux cuistots virevoltants et concocteurs, chacun selon ses goûts et son coup de patte. Depuis les grands espoirs de la nouvelle cuisine jusqu'aux vieux briscards des fourneaux. Gérard, l'homme qui possède chez lui une véritable mémoire du jazz mais qui continue à vibrer au présent. Elie, l'aiguillon, (il parait que nous nous sommes frottés). Et alors? Il y a toujours de la chauffe bénéfique dans les brigades. Frottés comme le croûton et l'ail. Miam, miam. Et Pascal, patron des serviteurs du jazz et serviteur des bonnes volontés qu'il a su réunir. Mille excuses pour ceux que je n'ai pas cités et qui vont m'engueuler.

Et François, le sommelier exaltant nos plats avec ses croquis (j'ai envie de dire ses "croquetages" de vie). Son boulot suscite en moi ces images :

Ce sera un petit Alsace bien vif pour Yael Naïm. Un Chateau Margaux somptueux, exceptionnel, qui a miraculeusement gardé son tanin à cet âge avancé mais qui reste tout en dentelle, pour Hank Jones (on n'a eu droit qu'à quelques petites gorgées, mais peu importe). Un Sauternes plein d'expression pour Roy Hargroove, plein de promesses. Un Ribera del Duero (superbe vin espagnol) pour SMV. Un excellent mais sans surprise Languedoc (La Préceptorie de Centernach par exemple) pour Winton Marsalis. De délicats Volnay pour les quatre miss de la soirée Nina Simone. Un solide et complexe Pauillac pour Linlay

© Tchen Nguyen

Marthe(basse de Mario Canonge) et un Pomerol en finesse pour Martial Solal. François, le sublimeur des sensations.

Une équipe de bénévoles. Du Cac (Coefficient d'Affinité Culturelle) à 14 (membres). Pas de question d'argent. Si quand même. Durant le festival, pris par l'ambiance (les finesses musicales à reproduire, les dynamiques sonores à retrouver, les percussions à encaisser dans le ventre, les scats à se faire renverser la tête, en ouvrant les narines, comme si on essayait de capter le parfum du jasmin dans la nuit tombante), je me suis acheté une nouvelle paire d'enceintes à 4 voies.

Merci surtout à Jazz-Rhône-Alpes.com de m'avoir invité. Non seulement j'assume la subjectivité de mes billets, mais cela m'a permis de rajouter un épisode à mon roman de l'imposture.

Tchen, l'imposteur. On m'a toujours considéré ainsi : faux ingénieur parce que trop imprévisible et faux directeur général des services d'une grande collectivité parce .....qu'ayant un diplôme d'ingénieur (à l'époque, il fallait appartenir à "la filière administrative), faux directeur d'une Société, parce qu'ayant du mal à licencier. Faux professeur parce que n'exigeant pas des étudiants des références bibliographiques académiques et exhaustives, faux jardinier qui laisse plein de mauvaises herbes, faux cuisinier parce que je ne sais pas lire les recettes et préfère m'inspirer des plats que j'ai mangés au restaurant, parfois en les mélangeant. Mauvais financier (vous l'avez constaté à mon achat lors du festival).....Faux "critique" de jazz bien sûr, c'est ma première expérience d'écoutant et d'écrivant en presque simultané. On disait ainsi du jazz en ses débuts, que c'était une fausse musique (de nègre).

Je m'en fous, mais ce dont je ne me fous pas, c'est que le métissage entre ces faux machins m'aide à être un T'chêne vrai, avec de vraies racines et de vraies feuilles (je ne vous fais pas le coup de la T'chaîne Haute Fidélité, que ma femme apprécie particulièrement).

Tous les métissages peuvent amener au jazz. Le festival l'a magnifiquement démontré. Avec ses réussites miraculeuses, mais aussi ses exercices laborieux. Ces derniers sont les bienvenus pour pouvoir apprécier les premières.

Pour paraphraser Johnny, qui n'est ni ma tasse de thé, ni mon verre de Chambolle Musigny : on a tous en nous, quelque chose de métissé.

© Tchen Nguyen

12/10/2009 Rhino, semaine deux

Rhino, semaine deux

L'automne a progressé en une semaine. Mercredi à Saint-Etienne, c'est un record de chaleur pour un 7 octobre. Jeudi, grosse pluie le matin, puis brume sur la route du retour de Saint-Chamond. Vendredi, petit coup de frais.

Continuons de déguster la grappe du festival.

Mercredi : "spectacle Terronia" avec **Minafra père et fils**. Nous sommes en présence d'une cuvée impériale de grains nobles en vendanges tardives stimulée par un vin primeur joyeux et gouleyant. Le résultat musical relève d'une jungle grouillante de vie, d'un volcan déchainé, d'un jardin apaisant, d'un palais mystérieux. Le tout habité de dissonances telluriques, de stridences enivrantes puis d'harmonies magiques. Une jungle à territoires variables. Toutes les dispositions sont chouettes : l'ensemble variant les combinaisons entre les vents, les percussions, le clavier, le choeur, accueille aussi les musiciens amateurs locaux. 150 artistes sont alors sur scène. Une musique en dialogues et rebonds constants.

Comme pour tous les spectacles que j'aime, j'en sors en ne sachant pas dire ce que j'ai préféré. Alors me reviennent d'abord des images. Tenez, celle de l'impeccable quatuor vocal de chanteuses. L'une est telle d'une vierge de Fra Angelico. Une autre ressemble à une fille de la Sardaigne sauvage des frères Taviani. La suivante est plus énigmatique, comme dans certains films en noir et blanc d'Antonioni. La dernière est- comment dire ?- blonde fellinienne. Du balcon, d'où je suis, je jouis d'une vue plongeante sur .....ses blanches bretelles qui dansent au rythme des touches d'ivoire du piano voisin.

"Terronia", c'est vraiment le plaisir total. Ajoutons, quand on arrive, le spectacle de la silhouette de l'opéra-théâtre de Saint-Etienne, dont l'illumination souligne l'architecture en pagode. A l'intérieur, quand le fils prend le relais du père à l'animation de l'ensemble, il se glisse dans la peau d'un prêtre-bonze-imam de la jouissance universelle. Et vlan, quand le père reprend la main, il transforme les ensembles de Saint-Etienne, Côte Chaude et Rive-de-Gier en"frères Jacques" (variations autour du chant basique bien connu) de la "liberté, égalité, fraternité" (proclamées par lui).

Enfin, Pino donne un adieu au public à la Chaplin, tant dans les attitudes pleines de tendresse que par la mélodie qui vous poursuit. Comme quand Charlot s'éloigne lentement, sur sa route, à la fin des "lumières de la ville". On ne sait s'il faut courir pour le rattraper ou se poser sur le bas-côté et prendre le temps de faire tourner et retourner dans sa tête ce qu'on a vécu avec lui.

Jeudi, à Saint-Chamond : **Minino Garay**, l'Argentin avec ses huit musiciens. C'est "un raisin mécanique", bien ovale et goûteux, facilement identifiable "latino". Le vin aura de la structure, pas de problème, nous emmenant à l'enivrement dansant. De beaux mecs, dégageant le spectacle du plaisir d'être ensemble. Un groupe, tout en puissance techniquement maîtrisée, créant des débordements en vagues sonores, surmontées de

© Tchen Nguyen

l'écume chatoyante de la belle langue espagnole qui montre, une fois de plus, toute sa puissance évocatrice. Mise en valeur du Cajon, instrument à percussion dont on apprend qu'il est d'origine péruvienne. Le copain natif du pays (il est noir, ce qui est présenté comme une rareté) en fait une belle démonstration. Tout est plaisant, dansant et festif. Mais d'où vient cette impression de surcharge, malgré l'énergie qui s'exprime de manière très naturelle ? Ce n'est pas le déchaînement musical, ni le volume sonore qui me laissent interrogatif. C'est l'impression d'un manque d'inventivité musicale, qui va souvent de pair avec une absence de respirations. Le merveilleux concert d'hier a montré qu'on pouvait produire beaucoup, beaucoup de décibels poétiques. Minino semble content de lui, comme un showman tirant la couverture à lui, mi-diable, mi-Jean-Marie Bigard. Je peux admettre qu'on puisse aimer.

Vendredi, toujours à Saint-Chamond la nouvelle base du festival. La chanteuse **Dee Alexander**, qui se présente avec un trio classique (piano, contrebasses, batterie), possède une voix chaude et profonde, agile et pénétrante. C'est un beau raisin pulpeux à souhait, donnant un Rioja ou un Ribeira del Duero goûteux. Mais on gagnera encore du plaisir quand le cep prendra de l'âge et que le coup de main viticole gagnera en profondeur et subtilité. Je la préfère aujourd'hui dans les tempi rapides. Sa virtuosité n'y est jamais prise en défaut. La variété des déploiements mélodiques et scats, avec des imitations de chants d'animaux et d'instruments musicaux, s'offre au public en donnant une impression de facilité. Cela va vite, parfois très vite, mais Dee Alexander reste souvent paupières mi-closes, tout à sa musique. Sa magnifique tenue de scène se meut en mettant en valeur ses ensembles de tissu lourd et chatoyant. Ils font en effet penser aux écailles du rhinocéros. Effet voulu ? Mais dans le registre lent, les balades, la subtilité ne sont pas toujours (encore ?) au rendez-vous. Le scat reste souvent fort. Qu'il est difficile de scater en murmurant, comme à une quenelle de rester aérienne tout en étant brûlante! Cela viendra, je pense. Avec un autre pianiste, car celui-ci, impeccable techniquement, ne l'a pas aidée dans la nuance et la prise de risques.

© Tchen Nguyen

19/10/2009 Rhino, semaine 3

Rhino, semaine 3

L'automne a pris un coup de frisquet. En début de semaine, je suis à Marseille, sirotant un pastis sur le vieux port et dégustant une bouillabaisse au Vallon des Auffes (je vous recommande celle de "chez Fonfon"). Je loupe le concert de Christophe Monniot.

Retour dans la région stéphanoise et saint-chamenoise. Plusieurs degrés en moins. Premières froidures. Un temps de buée sur les vitres quand tombe la nuit. L'envie de faire un petit rond pour voir l'intérieur et taper à la porte pour être accueilli. Une pensée à la chanson de Georges Brassens (toi l'auvergnat, l'hôtesse, l'étranger qui sont là quand....). Après les rayons légers ou brûlants de l'été, le jazz devient cette flamme accueillante, réchauffante, qui nous régénère, avec les murmures des gens qui se serrent les coudes autour de la veillée puis se déchainent en rondes endiablées. Je pense aussi à Colette Magny, baillonnée pour pensée non conforme. France-Musique lui rend hommage cette semaine. La chanteuse-rhinocéros de 100 kg m'avait gentiment accueilli à déjeuner dans son logement de la rue Monge. Moi, petit bonhomme, dans les années 60, celles de son album "Viêtnam 67" et de "Mélocoton" ; Jazz, blues ? Ecoutez aussi"les Tuileries" : paroles de Victor Hugo et musique d'elle : "...nous cognant aux vitres de l'estaminet....la vie est diverse, nous bravons l'averse...".

Et l'accueil du Rhino est pour moi dans cet esprit chaleureux, un esprit qui donne à dire quelque chose. Un jazz d'accueils très différents. Signifiants et fraternels.

Jeudi au "Fil" (rouge) de Saint-Étienne. Soirée **hommage "aux musiques de Maurice** (Merle) "Émotion authentique et battante, qui aurait mérité un public plus fourni. Nous sommes accueillis par un film montrant M.M. en pleine activité créatrice. L'expo de Niko Rodamel se poste en sentinelle dans l'espace cabaret: pour l'amour des musiciens. Puis sur scène, deux anciens encore verts, machinant des engins électronique et quatre jeunes souffleurs (Deux sax, une trompette et un tromboniste). Notre équation de vie jazzistique, c'est : 4 jeunes = 2 anciens au carré pour un inspirateur, celui qui a lancé et poussé les battements de voiles mythiques de l'ARFI dans notre région. Les brises légères et les déferlements qui prolongent l'aventure sont encore plus subtils à ressentir ici, quand on voit que ce sont les anciens qui sont à l'électro et les jeunots à l'acoustique, inversion des images classiques. J'aime cette musique qui fait bouger les lignes, tout en étant dans le fil de Maurice. L'électro qui reste quand même près de l'acoustique, ne la déforme pas exprès pour faire génial, mais démultiplie les possibilités de celle-ci, et l'acoustique qui peut mettre en valeur les simples unissons biens puissants et rythmés et, ensuite, s'envoler dans les distorsions festives, inventant de nouvelles sonorités. Mélange -brouillage des sons, des rythmes, des générations, repoussées jusqu'à l'au-delà de Maurice.

Samedi à la salle des spectacles de l'Horme. Accueil forcément de feu du flamenco-jazz avec **Juan Carmona quartet.** Pas besoin de brasero. On peut même laisser la parka à l'entrée. Juan Carmona évite d'emblée les chatoiements faciles. Son jeu est précis, ses mélodies bien découpées, ses respirations tombent tout le temps à point nommé, avec la subtilité du charme qui nourrit les mélopées rauques pour ne pas les laisser trop arides. Il est assis sereinement

© Tchen Nguyen

au milieu de ses quatre acolytes. Parfois, un projecteur rougeoie derrière lui. Il est le tonton gentil de la petite famille. Le chanteur et le flûtiste se montrent moins "maestro" dans les aigus fortissimo de leurs envolées. La sono ne les aide pas et amplifie les exagérations. Je trouve d'ailleurs le chanteur meilleur pendant les quelques minutes où il se produit sans micro. La salle est pleine et chaleureuse.

Dimanche, 18 h. L'accueil est dans la maison du Seigneur. Le guitariste **Angelo Debarre** se produit à l'église de Villars. Les notes sont telles les étincelles légères et mystérieuses qui s'échappent de l'âtre. Puis le musicien change la bûche pour le plus grand plaisir de tous. A nous d'y jeter nos marrons et de prolonger dans notre intimité la musique de l'artiste. Angelo a les doigts véritablement lyriques. Un maîtrise souveraine, depuis les intro d'une grande musicalité jusqu'aux développements effrénés sans être démonstrativement bavards, soutenu par une rythmique d'acier et de velours (guitare et contrebasse). L'église, restant dans les dimensions propices à la convivialité, est très bien mise en valeur dans sa symbiose avec le spectacle. L'éclairage jaune donne une allure de chaudron bouillonnant aux crapauds quand les trois lascars nous montent un train "d'enfer", tout en gardant le visage impavide d'aisance. Les délicats rayons verts (normal pour la région) laissent apparaître les vitraux à l'arrière plan. J'ai particulièrement aimé le subtil éclairage mauve prenant possession de toute la nef et constituant un trait d'union entre ce qui se fait sur scène et ce qui peut se passer tout là haut. Un obus musical prêt à se déployer pacifiquement pour annoncer la "bonne nouvelle" d'ANGELO.

Quand à la fin, celui-ci joue les deux grands standards que sont "Minor swing" et "les Yeux Noirs", on craint qu'à chaque fois qu'il reprend ces thèmes célèbres dans son développement, ce soit pour conclure la séquence. Qui est alors le plus aux anges ? Les musiciens, le public ? Moi, je suis ravi de l'offrande musicale.

© Tchen Nguyen

26/10/2009 Rhino semaine 4 et fin : quand la démonstration et le plaisir du jazz se rejoignent ou pas.

Rhino semaine 4 et fin : quand la démonstration et le plaisir du jazz se rejoignent ou pas.

Le temps s'est radouci, mais il a plu toute une journée.

J'ai pris une rhino-jubilite aigüe mais toujours pas de grippe A. Alors je me répands dans ma rubrique. Zappez quand vous voulez. J'ai tellement aimé la semaine dernière qu'il faut rattaquer la nouvelle, et dernière, par les échelons de base pour poursuivre avec les trois suivantes.

Lundi au Firmament de Firminy. C'est la soirée "sous azote".

Portal et Sclavis sont les deux génies que le public attend. Il y a des films muets et des musiques sans images. Voici donc une description basique, puisque nos deux grandes figures, qui se permettent des gémissements sur scènes, des râles hoquetants et des coups de pieds dans le vide, ne peuvent pas supporter la présence de photographes, même pour quelques poses, ou le déplacement d'une petite fille au premier rang. Pourtant l'esprit d'échange du jazz.....Ici, c'est plutôt l'idée fixe de la représentation sur mesure, au service d'un chef d'oeuvre présumé.

Voici donc l'image genre polaroïd. A gauche, M. Louis Sclavis. Cheveux bruns foncés, brushing parfait. Veste anthracite sur T-shirt blanc. A droite (forcément), M. Michel Portal, cheveux blancs, frange bien coupée. Simple chemise noire. Tous les deux : sourires modestes, mais qui en disent long sur leur bouillonnement intérieur. Regards complices, puisqu'ils vont créer ensemble un grand évènement.

Divas ne supportant pas les contrariétés, malgré l'auto-proclamation d'impros délurées introuvables ailleurs (à prouver) .Comme si les cuisiniers d'un curry bien épicé craignaient que leur plat soit altéré par le goût d'une louche traditionnelle en argent ! Nous aurons donc un curry très intéressant, cuisiné sous azote (très tendance) et servi avec cuillères en plastique. Magnifiques ingrédients culinaires, parfait coup de main des grands chefs. Avec, parfois, de belles explosions en bouche à la "El Bulli". Facéties de vieux profs en amphi, succès garanti, comme on saupoudre du paprika autour de l'assiette. Non, une soirée "Portal/Sclavis" n'est pas forcément géniale, à mon humble avis. Mais j'adore souvent les duos "Portal/ Galliano", car ce dernier est capable de pousser Monsieur le souffleur à des échanges chaleureux, inventifs, vraiment et tendrement souriants, parfois rigolards. On revient plus au mijotage dans un bon vieux chaudron. On est plus près du curry de Karim à Delhi. Faites le voyage rien que pour ça ! Je hais les snobismes/idées toutes faites. Cela dit, j'admets qu'un festival équilibre sa programmation avec des entrées assurées. Mais le show biz (quelques soient les musiques, même avec la petite pianiste classique "Hélène aux loups") commence quand on pense, qu'une fois la salle remplie, on peut tout se permettre. Je vais

© Tchen Nguyen

finir par espérer les salles à moitié pleines, dans lesquelles tout monde mouille la liquette. Très mauvaise plaisanterie.

Au total soirée : " démonstration sans plaisir"...

Jeudi. Ca fait du bien de revenir à de la chaude respiration pour une soirée en hommage à Dinah Washington.

Le trio de base de China Moses (piano, basse, batterie) est pêchu, impeccable de musicalité et de disponibilité pour les joyeuses relances ou les glissements mélodiques feutrés. La jeune China semble déjà savoir tout faire à tous les tempos, dans tous les registres, dans le plaisir d'entrainer son groupe. J'aurais peut-être été sensible à un vibrato plus chaud dans le "a capella". Mais il parait qu'elle peut tellement faire dans le torride qu'elle essaie de se calorifuger. La tenue est d'un multicolore au goût discutable. On laisse alors errer son regard sur son visage malicieux au nez mutin et, raisonnablement, sur ses jambes constamment frétillantes. Est-de la danse ? Je ne saurais dire. Le sax, Daniel Huck, me fait penser à un métissage entre le patron du bouchon "le Garret" et un bon médecin de famille, les lunettes posées sur le bout du nez, l'oeil bienveillant et sarcastique. La fusion des deux personnages ne peut que nous faire du bien : ça pique, ça vitamine, ça cale. Et il souffle fort et vite.

Nous avons le plaisir de dîner après le spectacle avec China et l'équipe du Rhino. Elle apparait en tenue très classe, camaïeu de gris à la mode. Doux moment, mais tiens, tiens, n'en rajouterait-elle pas en scène sur l'aspect jeune femme délurée, croquant la vie à pleine dents ? Elle semble d'ailleurs impressionnée par le chiffre 7, correspondant non pas aux pêchés capitaux mais au nombre de maris de Dina. Allez, on aime China et en redemande. Elle est une "fille de" (Dee Dee Bridgwater). Elle n'est ni nommée, ni élue, mais elle E.P.A.T.e.

Soirée "plaisirs en démonstration."

Vendredi, c'est la soirée du guitariste Jan Vanek.

Vous ne me croirez si je vous dis que nous avons eu la très grande chance d'assister à un évènement hors normes avec un bonhomme d'un autre monde. Un miracle poétique en cette église de Saint-Paul- en- Jarez. Dès l'entame, on se demande où on est et où on va aller ? On n'en croit ni nos oreilles, ni nos yeux. Nous avons devant nous un sherpa bien encordé qui nous mène à des sommets d'émotions et d'éblouissements, un sorcier "déstandardiseur" de Minor Swing, un condor impérial d'alto-lévitations (d'où il a parfois du mal à redescendre sur terre après certaines prestations). Il ne lésine pas sur des divines longueurs jazzistico-proustiennes (Astor Piazzola). Ajoutons- y Lewis Carroll. Dans ce monde d'Alice au pays des merveilles, Jan est une force de la nature, ayant la puissance d'un troisième ligne All-Black, qui arrache tout sur son passage, et la souveraine tournoyance d'une gymnaste russe, qui joue avec le souffle de l'air(titre "tribal") Il se fait aussi peintre, avec le rendu chatoyant d'arcs en ciels admirés au dessus des montagnes de Tahiti.

Parfois, on a le sentiment que ses compagnons d'aventure sont tentés d'arrêter de jouer pour mieux jouir de leur extase, tant cela tient d'une démonstration aux limites, et d'autres fois qu'il sont émerveillés de participer à ce voyage, tant il s'agit d'une création poétique
Il n'est pas un guitariste, ni même un extraordinaire guitariste. Il est un démiurge musical se

© Tchen Nguyen

servant de la guitare. Il en exploite toutes les parties, à tous les rythmes: cordes, percussions, glissendos, frottis sur le vernis, voix de bonze de la fraternité humaine, la tête dans le trou de l'instrument. Pas étonnant qu'il prolonge son soliloque avec un Sarud indien et un une cythare Tcheng (eh oui !) chinoise.

Soirée inoubliable : "Démonstration d'un autre monde pour un plaisir total"

Samedi pour la clôture du festival, nous avons droit au spectacle de Sandra Nkaké.

Quelle nature musicale, quelle aptitude, quelle belle plante dansante. Elle portete (malheureusement) tout le spectacle. Dès son apparition ave son chapeau années 30, c'est de la comédie musicale funky. Puis, quand elle ôte le couvre chef et découvre u n magifique foulard enroulé noir et blanc, façon pirate, elle part vaillamment à l'assaut du public. Mais elle n'est pas aidée par ses moussaillons ; Ce sont des potaches faisant des mimiques et des musiques pour fêter leur diplôme. Avec eux, elle est come un foie gras mi-cuit d'une longueur en bouche prometteuse, accompagné de flageolets directement tirés d'une boite William Saurin. Puis dans la troisième partie, le foulard enlevé, se révèle la chanteuse afro aux cheveux crépus, soulignant ses expressions, ses cris et ses langueurs. Elle est la plus forte et plus émouvante quand elle chante, sans les musiciens-chahuteurs-boîte à rythme (mention spéciale au batteur cogneur). Je préfère les deux séquence, précisément sans le groupe, dédiées à sa mère partie trop tôt, dans le registre gospel, qu'elle accompagne, ce qui est un comble, de sa petite boîte à musique à elle. Et sa version très personnelle de la "mauvaise réputation", toujours avec sa petite boîte. Quelques beaux moment, quand rejetant ses coiffes, elle devient une "comtesse afro au pieds nus"Tout cela est à l'état d'ébauche très potentielles pour elle. Mais elle a aussi aidé le public scolaire à naître et se fortifier avec le jazz , dans le cadre du festival. Ce fut, comme me le rapporte un confrère, un succès fait de vivacité et de pédagogie musicale.

Soirée mitigée : représentation inaboutie mais grand plaisir pour les petits (scolaire) dans la semaine et plus conventionnel pour le concert des grands

Fin de plus de trois semaines de ce festival que j'ai suivi pour la première fois dans la continuité (non exhaustive). Au début, la lune était pleine. Maintenant ; nous sommes au dernier croissant.

J'aime dans Rhino, le côté petit poucet du Gier et de l'Ondaine. Petites et grosses pierres par terre. Chaîne humaine sur terre. Petit poucet deviendra grand ou qui aide chacun à devenir grand. La beauté et l'utilité de tous les festivals sont de permettre à chacun de découvrir des nouvelles pierres, de prendre ce risques, de s'affiner les sens par des mises en perspectives et de relativiser les choses qu'on laisse de côté.

Dans ma petite boite, je garderai précieusement la puissance tendre de Terronia, l'ébahissemnet hors normes pour Jan Vaneke (comme par hasard, mes deux spectacles préférés relèvent d'hymnes quasi prométhéens à la terre et l'humain), la finesse martelante et

© Tchen Nguyen

mélodique de Livio Minafra, le sobre et subtil hommage à Maurice Merle. La chance d'étalonner son oreille à trois guitaristes très différents (le flamenco-jazz de juan Carmona, pur, précis et vibrant, le jazz manouche, chaleureux et festif d'Angelo Debarre, le tritureur-sorcier de la guitare Jan Vanek, d'entendre les trois jeunes chanteuse Dee Alexander, magnifique ébène à polir encore, China Moses et Sandra , dont je parle ici.

Pour boucler provisoirement la chaîne du petit poucet: une fois le trajet établi par les maîtres baliseurs-programmateurs, intervient forcément le travail des poseurs de pierres. Je vous ai croisés chaque soir. Vous les bénévoles du festival. Les yeux brillant de musique et les mains dans la préparation de la piste du Rhino.

© Tchen Nguyen

25/01/2010 Saint-Fons Jour 1 : Charentaises et babouches à la sauce tomate rital

Saint-Fons Jour 1 : Charentaises et babouches à la sauce tomate rital

Une soirée pleine de bonheurs que mon ami Lefric Bézon ne peut apprécier. On donne West Side Story : la salle blanche, jaune , noire et cuivrée montre son éclat en faisant tourner son socle miroitant : la volonté d'une commune de la vallée de la Chimie, en chantant une musique américaine, le jazz, racontant l'éternelle histoire de Roméo et Juliette, léguée au patrimoine de l'humanité par un Anglais anglican, un certain William Shakespeare, racontant un drame rital (une sale querelle entre guelfes et gibelins) et revivifiée dans une histoire de cosa nostra avec métèques portoricains aillant pour cadre la ville de la Pomme, par un musicien juif américain, Léonard Bernstein. Ce soir, c'est au tour la farandole multicolore de Saint-Fons.

Un plaisir d'innocence partagée où personne n'est pris en otage sauf par le charme de Maria (Christine Vallin), moins voluptueuse que Nathalie Wood mais plus piquante. J'ai quand même recherché son Georges Chakiris sur la scène, sans faire injure à ses copains charentais.

Un sacré moment que le jazz nous donne. Sans prétentions mais non sans ambitions : celles des rencontres chaleureuses, sur la scène et entre la scène et le public, celles de donner des envies et des souvenirs à des enfants, à la recherche de pistes de plaisirs et de créations, celles permises par la fanfare-harmonie pouvant exprimer sa palette d'instruments et sa capacité d'embarquer tout cela dans des déplacements cocasses (jazz, musique jamais figée, faite pour emplir les grands et petits espaces).

Les parents sont fiers de leurs enfants et grandissent encore à travers eux. C'est un moment d'identité d'un quartier, d'appartenance à une ville, d'attente et de don à l'égard d'un pays, de sentiment d'universalité. Leurs enfants sont l'avenir, ils en en ont l'allure timide ainsi que l'intuition assurée et complice. Nous sommes également émus que notre musique puisse exprimer ces belles ambitions et jolis rêves. La petite larme, essuyée au passage, est moment esthétique et d'humanité. Les charentaises de luxe se mêlent aux joyeuses babouches et aux solides bottines.

Le spectacle donné par les enfants nous transporte non par condescendance, comme les bourges donnent la pièce aux pauvres, mais par la qualité authentique. Les gamins sont portés et transfigurés par le jeu rigoureux (pas de démagogie, il faut donner de bonnes bases aux gamins) et festif des "charentaises de luxe". Ceux-ci sont stimulés de la rencontre enfantine. Et Maria finit de démultiplier l'ensemble en "trait d'union- aérateur" (sourire, mouvements sur scène, légèreté et précision de la voix, pas tout à fait quand même dans "to night").

Ce soir, "les charentaises de luxe" furent Roméo, l'équipe de gamins fut Juliette, Saint-Fons : le Pont des Soupirs.

© Tchen Nguyen

01/02/2010 Saint-Fons, semaine deux

Saint-Fons, semaine deux

La programmation s'est avérée inventive et chaleureuse, à travers la variété des soirées, permettant ainsi au public de la ville et de l'agglomération, en plein mois de janvier, d'avoir un condensé de notre musique dont la vitalité est une nouvelle fois démontrée.

Mercredi, on reprend par une séance aux limites du jazz et minimaliste, y compris dans la durée (55minutes). Le piano (Benoît Delbecq) et la voix(Marcelline Delbecq) parlent du rapport entre le cinéma et la musique. Le texte raconte un histoire d'ouvreuse française de cinéma. Les artistes jouent sur les oppositions : entre le cinéma muet d'antan et la musique contemporaine. Entre le texte dit en français et les inscriptions sur l'écran en anglais, les scènes coquines du film et la musique très sérieuse (c'est le moins que l'on puisse dire).

Jeudi avec Humano a Mano et le vj Nico TicoJ : je ne suis pas un fan de l'électro mais j'ai adhéré à la soirée car la musique avait un contenu tout en étant belle. C'est un véritable projet, malgré l'auto ironie avec laquelle Thierry Beaucoup annonce cela. J'ai bien aimé les deux hommages à Jo Zawinul et Miles Davis (tout en concentré musical) suivie des deux séquences consacrées à la "liberté surveillée" et au peuple aborigène (mariage entre musique et contenu sans être "message" assommant). Dans ces cas j'apprécie la vigueur des percussions de Marc Wolf toute en précision implacable, croisant le sax inventif. Les cris n'y sont pas gratuits. Cri du jazz. Cri à la source du jazz. Cri du peuple géniteur de l'Australie. Nico ajoute ses projections (au sens littéral) visuelles au cri.

Vendredi, le spectacle Bozilo est attendu. La formule disque est connue. Les trois égos , comme ils se présentent, sont aussi des égaux de créativité musicales (un peu à géométrie variable, car il semble que ce soir le sax soit mis en avant, peut être aussi par l'effet du dispositif sonore).

Julien Loureau, statue au masque beethovénien, bougeant juste assez pour souffler et nous époustoufler. Bojan Z, athlète et esthète du piano. Tout lui vient facilement. Une aisance puissante et une force aérienne, au service du plaisir. Il nous donne toujours l'impression de nous raconter une belle histoire. Je suis assis du côté de Karim Ziad. Le voyant de profil avec sa batterie, je pense à un prince du désert domptant son pur sang pour mieux le laisser filer en lui caressant la crinière, dans les vents brûlants du désert.

Je ne pourrai pas participer à la clôture de samedi. Au final, pour moi, la boucle accueillie au Théâtre Jean Marais (une bonne idée serait d'indiquer ce lieu de création par un repère lumineux visible par les automobilistes) fut marquée, au moment du top départ, par la juvénalité jouissive et créative des gamins de Saint-Fons (fort bien soutenus-stimulés par "les charentaises de luxe") pour arriver a cette musique de plénitude, je n'ose pas dire de maturité, car j'espère encore de grands soleils.

© Tchen Nguyen

22/03/2010 March in Vaulx

March in Vaulx

(semaine 1)

Une carte blanche pour une passionnante, et donc contradictoire, première semaine de festival sur le thème du voyage. Il s'agit plus ici d'un long ruban, bien long, que d'une carte (je ne suis pas guichetier). Coupez quand vous voulez, mais laissez-moi déambuler.

Nous savons notre chance, en Rhône-Alpes, d'avoir quasiment tout à portée de main et d'oreille. Et cela dans une belle variété qui rythme nos saisons.

Trois coups printaniers d'A Vaulx Jazz, entrée dans le jardin des tentations et des délices.

Thierry Serrano, le concepteur-cultivateur de ces pimpants espaces, nous ouvre le portail avec au rendez-vous le soleil tant attendu cette année. Il faut aller au-delà de son costume obstinément noir des cadres de banlieue voulant obstinément concurrencer ceux de la Part Dieu, car il est obstinément créatif. Ses vraies couleurs sont celles des fleurs que le festival nous permet d'admirer et des éclairs des polémiques que les musico-botanistes vont développer sans fin pendant deux semaines au sujet des jeunes pousses qui germent, de certaines plantes déjà reconnues, des écrins à mettre au service de certaines qui ne le sont pas encore. Et celles qui sont fanées ou d'autres qui n'ont jamais vraiment poussé malgré les promesses. Surtout, Thierry sait créer, à nos risques et périls, les associations et contrastes nécessaires pour former les mixed border les plus improbables.

Gilbert Chambouvet, son prédécesseur et fondateur du festival, promène, avec un plaisir toujours renouvelé, son ombre vivante de John Wayne (c'est une image cinématographique et non politique) des lieux, vérifiant nonchalamment que "la prisonnière du désert" a bien été libérée. Oui, oui, et Vaulx n'est pas un désert et ton irrigation a bien fait pousser les belles fleurs du jazz.

Pour moi, il y un pèlerinage "incontournable" à chaque festival, c'est celui de l'accueil. Celui de Sylvie, la rousse, et Mina, la brune Marocaine (cette année avec un superbe casque d'or). Je vais régulièrement au festival en me disant que je vais y retrouver ma primevère et mon cyclamen. Je leur offre toujours une coupe de Montagnieu. Les rousses me fascinent, étant tellement éloignées de ma culture. Et la petite fille de Sylvie est tellement mignonne. Son mari, trinque, avec un sourire sympathiquement malin, sans chercher à imposer (heureusement pour moi) sa carrure d'"expert" de l'équipe de France de hand.

Myriam assiste Thierry dans le déroulement du festival. Elle gère les contrats et permet de rattraper ce qui a échappé à la vigilance de celui-ci. Ce qui fait qu'elle a peut être un œil dans le dos pour voir, malgré son abondante chevelure féline. C'est ainsi que les coiffures de ces dames offrent à nos regards des touches impressionnistes variées pour d'agréables effets rétiniens.

© Tchen Nguyen

Et, pourrions nous dire que les clous de la galerie du festival sont constitués par Jeannot, Jean-Louis et Hubert, avec leur galurin et leur tablier de sapeur de stress ? Ils font vibrer ce hall impersonnel et le transforment en sas plein de vie, entre les marches bétonnées de l'escalier d'entrée et ce qui se passe d'uniquement créatif sur scène. C'est une pergola chaleureuse et parfumée où on prend plaisir à s'arrêter et attendre le spectacle. Ils animent le système des "miam-miam "et des "glou-glou" de la buvette. C'est un mélange (apprécié de tous) de bureaucratisme (attention : prise de tickets obligatoire !) et de caveau à la bonne franquette, éclats de rire à l'appui ou dernières infos de la planète jazz. Jeannot est d'ailleurs le patron de la "cave des voyageurs". Et il me semble reconnaitre au loin Yves, le patron du "café des fédérations". Que vient-il fédérer en ces lieux déjà bien unis ?

(Suite de la galerie de portraits la semaine prochaine)

J'adore A Vaulx Jazz. On n'a pas besoin d'arriver trop tôt. Chaque festival a ses avantages et inconvénients. Souvenir du festivalier ordinaire d'antan, pas encore labellisé "parleur de jazz" : on dépose son manteau sur un siège DES premiers rangs car en général, le premier est squatté par des photographes imposants et qui ont tellement l'air de se connaître qu'on a peur de déranger. Et surtout, si on a l'outrecuidance de déposer notre vêtement sur un de ces sièges, on a l'impression qu'un rayon laser va se déclencher de ces yeux de solides dragons pour cramer nos modestes effets. Le manteau prudemment posé au deuxième rang, on est alors tranquille, car oui, Mesdames et Messieurs, cette salle de banlieue est plus sûre qu'une discothèque de la Presque'Ile et on peut prendre le temps de déguster son picon- bière en laissant ses affaires, avant le coup d'envoi.

Première semaine en suite botanique et florale

Mardi 16 mars

Séance introductive dans le jardin d'enfants: le groupe **CHK** et la chanteuse **Hawa** avec les gamins des écoles. Rien d'une animation socio-cul. Les rythmes sont bien carrés, pour permettre l'adhésion et la participation des mômes, mais les harmonies sont subtiles, pour que ce partage ne soit pas galvaudé et que l'expérience relève d'une rencontre des petits avec le beau. Dans la salle, s'agitent des dizaines de chenilles sur les feuilles qui vibrent au vent des hourrras jacassants et sont secoués de bravos spontanés. Vie qui ne demande qu'à vivre. IdentitéS naturelleS de la vie aux couleurs plus que multiples. Musique qui n'a besoin que de résonance et de joie.

Jeudi 18 mars

C'est encore la vie, comme la musique peut nous en faire cadeau. Après les gamins, l'expérimentée **Omara**. La superbe Omara. Ce soir, elle est plus une bénédiction pour les photographes que pour mes oreilles. Et ses jeunes et fringants musiciens, quand ils jouent tous ensemble, me font plutôt penser à Hollywood chewing-gum, ce qui est un comble pour des Cubains, dont le drapeau est fièrement arboré. Je retiens tout de même le moment de fragrance de "los gardenias" et d'émotion en hommage à Ibrahim Ferrer.

© Tchen Nguyen

Avant, nous avons pu apprécier la (trop ?) savante composition de l'Argentin **Mélingo** au physique d'un Gian Maria Volonte qui aurait composé un spectacle de prestidigitation sonore. Le résultat est un magnifique Seibo, l'arbre emblématique du pays du tango, mais en version magique : avec les traditionnelles grappes de fleurs rouges bien opulentes mais aussi des volutes mauves, jaunes , orange.....Autour du tronc, ses compagnons accrochent leurs lianes , glycines et chèvrefeuilles, tout ce qui peut se nouer, vriller et monter vers la lumière. Et, avec son regard étrange et captivant, Mélingo dépose un colibri au sommet de la faîtière.

Vendredi 19 mars

Belle soirée exubérante, plaisirs divers.

Le trio de **Céline Bonacina** joue le projet Alefa ("vas-y" en malgache) nous emmène dans cette ile mais aussi à la Réunion. On s'enfonce même dans "la jungle" (bien prononcer à l'américaine, comme pour Duke Ellington). Chatoyance et stridence des saxs baryton, alto et soprano. Fraîcheur et vitalité. Ceux qui douteraient du pouvoir magique de la musique seraient édifiés par le spectacle de la frêle Céline maniant un énorme bâton musicalo-phalique. Fertilité de la musique ou musique sorcière de la fertilité ? Le joli bruissement des petites graines, glissant à l'intérieur du bâton, fait que celui-ci apporte autant de plaisir la tête en bas qu'en haut. C'est pas tous les jours comme ça.

Avec les Italiens, le plaisir devient carrément explosif. Bien sûr, on pense aux élégantes silhouettes des cyprès toscans sur fond de ciel bleu ou mauve quand les tempi sont lents. Mais surtout à la vigne. Le débourrement, avec les bourgeons prometteurs et les deux gros rameaux, sax (**Francesco Bearzatti**) et trompette (**Giovanni Falzone**). La floraison, quand tous les quatre jouent ensemble, maîtrisant tous les tempi. La nouaison, quand la puissance monte (prenez en de la graine de raisin). La véraison, menant aux lourdes grappes, avec ce qu'il faut de sucre et d'acidité. Et, plus tard les belles feuilles brunes ou l'exquise pourriture noble. De plus, nous avons alors droit, médusés, à un petit miracle. Comme si le Bon Dieu exerçait, pour notre bonheur, son pouvoir de faire tourner le saisons dans tous les sens, pour nous entraîner dans une longue danse de Bacchus, ne ménageant que de très brèves pauses, tant le plaisir de jouer ensemble est grand chez i musici. Et tiens, nous avons également droit à une barrique du Mexique qui pourrait aussi être une barrique ibérique. En tout cas, c'est ici du canto vino.

Mike Mainieri et son projet Northern Lights me font penser à une savante composition florale japonaise réalisée à partir de conseils donnés sur M6, sans l'âme des grands maîtres. On peut être conventionnel tout en étant dissonant.

Samedi 20 mars

La séance électronique est celle d'étalonnage de mes oreilles. Je pars de chez moi après avoir joué une fugue en mi bémol mineur de J.S.B. sur mon instrument acoustique. L'étalonnage donne ceci. J'ai aimé le deux lauréats du tremplin, le groupe **Deadwood** (tremplin rock). Ils utilisent l'électro pour apporter un plus ou autre chose musical, en maitrisant leur technique. J'ai détesté l'ensemble **RONE** (vite, vite, qu'ils s'appellent PARIS puisqu'ils en viennent).L'hyper sono basse anesthésie tous mes sens. Vite, vite, un frais verre de Montagnieu de nos contrées pour réanimer mon organisme. J'ai adoré **Aufgang**, comme le

© Tchen Nguyen

public, Une merveille simplement vitale, depuis la rosée du matin sur des fleurs d'un film animé de Miyazaki (début de leur partie deux) jusqu'aux incandescences portées par une architecture sonore et visuelle originale : la batterie entourée de deux pianos. Un brin de tendance à la répétitivité (pêcher de jeunesse de ne pas savoir s'arrêter à temps ?)

Je ne peux m'empêcher maintenant d'ajouter quelques mots concernant l'affiche du festival. J'ai de plus en plus mal à m'y retrouver. Elle a depuis longtemps (très longtemps, trop longtemps) viré au procédé. La poésie, ce n'est pas l'étrangeté systématisée (commercialisée ?). Pour moi, le plaisir de la création est dans ces mélanges subtils qui doivent faire qu'aucune version ne ressemble à une autre, même dans le cadre d'un style fort et assumé. De mettre le boulot du dessinateur au service de l'identité de chaque festival et de "l'humeur sociale" du moment. Au lieu de cela, j'ai le sentiment qu'une sorte de chape affichiste, s'est abattue sur les festivals de notre région pourtant si riche de diversités (et de créateurs au chômage!) avec un style un peu marrant au début, "bestiaire zen peinturluré", avec motif-sujet qui "interpelle quelque part». Je suis surtout sensible à la place donnée aux respirations personnelles, l'instillation des silences individuels, les variations entre simplicité et fulgurances. Ne parlons pas de Picasso, verdissant au fur et à mesure qu'il se remettait en questions, à travers des "périodes" aujourd'hui inqualifiables. Et Miro...

Au début, je mettais l'affiche de l'année dans mon entrée, maintenant c'est dans la cave. Il est vrai qu'elle se voit bien dans la pénombre. J'ai rajouté, au gros marker, en prolongement de l'oeil glauque de l'affiche 2010, une flèche désignant la direction de la réserve à pommes de terre. Encore une histoire botanique.

Heureusement qu'immergé dans le festival, on oublie très vite le papier kraft, pour s'abandonner aux ivresses des bouquets.

© Tchen Nguyen

29/03/2010 A Vaulx Jazz (semaine 2) : Deux semaines contre l'abstention musicale.

A Vaulx Jazz (semaine 2)

Deux semaines contre l'abstention musicale.

Heureusement qu'il n'y a pas de semaine trois, sinon vous auriez eu droit à un encore plus long enfilage de considérations virant parfois à des élucubrations.

Je continue ma petite galerie non- exhaustive de portraits des faiseurs d'A Vaulx Jazz.

Il y a **Martine**, qui assure tout ce qu'il faut côté accueil des artistes, depuis 23 ans : TGV, taxi, hôtel, casse-tête des horaires avec deux, voire trois concerts par soir. Surtout gentillesse, promptitude, sourire au-delà de la fatigue et de la tension. Ses jolies lunettes brunes chatoyantes donnent des reflets moirés devenant presque rouges sous la lumière. En les regardant de près, on voit qu'elles sont laquées, avec de la soie incrustée. Elles me donnent l'impression de pouvoir témoigner à elles toutes seules -si je bénéficiais du pouvoir de les interroger- des rencontres avec les artistes, des attentions à leurs souhaits, tant Martine semble concentrer dans ses yeux l'intensité du dialogue avec ses interlocuteurs, derrière ses carreaux et leur monture. Pas un bouton de guêtre ne doit manquer. Elle trouve même le temps de récupérer ma veste oubliée la veille dans les vapeurs de l'alcool. Chouette, je me prends pour un artiste alors que je ne suis qu'un poivrot.

Gérard est le directeur technique, le big boss. J'ai eu longtemps du mal à le situer ainsi car il ne la ramène pas.

On reconnaît en lui l'image d'un sportif de haut niveau, une sorte d'incarnation de la force cool. Tous les talents d'un rugbyman : à l'arrière pour récupérer et relancer (même pour régler le niveau d'un tabouret), les qualités d'un trois quart centre moderne, perforation et percussion, pour passer à la vitesse nécessaire quand il le faut, et d'un troisième ligne voltigeur, prêt à toutes les tâches et à boucher les trous. Mais au final il symbolise plutôt un coach efficace ayant mené ses troupes au grand chelem. Son plaisir, au sujet d'un festival par rapport au concert unique, est de gérer les efforts sur la durée d'un tournoi, du premier au dernier match. Son talent est suffisamment reconnu pour qu'on fasse appel à lui pour passer une partie de ses vacances à organiser le plateau du festival de Vienne.

Bernard -relations de presse, notamment photographes, et public scolaire - est une des chevilles ouvrières du festival (et c'est un sacré compliment dans cette commune populaire), dans la continuité de son travail de forgeron toute l'année. Il a l'expression torturée, mais nourrit sa joie dans une efficacité qui ne peut passer que par l'humain. On a l'impression de l'accompagner dans le parcours des stations du Christ mais l'illumination se lit dans ses yeux. Son plaisir est de participer à la résurrection musicale de chaque soir. Le boulot permanent de Bernard est complémentaire de celui de la grosse pointure et référence du jazz qu'est **Robert Lapassade**, mobilisé exprès pour le festival, et qui a l'élégance de ne pas se prendre pour le Messie.

© Tchen Nguyen

Marc, directeur du Centre Culturel Charlie Chaplin est une figure parmi ces gens du fleuve Culture. Il gère les lieux avec sa bonhomie habituelle. Ici, l'acte revendicatif le plus révolutionnairement pointu de ceux qui font grève est de permettre le bon déroulement du spectacle, cher aux amoureux du jazz, pour que celui-ci puisse venir caresser leurs oreilles et leur en donner plein les mirettes. Forcé, service public, c'est service à notre jazzeux public. Merci.

Aïcha , la brune d'origine algérienne, travaille au centre culturel et figure parmi celles qui assurent l'accueil intérieur du festival. Pendant deux semaines je l'ai souvent croisée dans la pénombre car j'ai la bougeotte pendant les concerts. Pourquoi le dernier soir m'a-il enivré de son parfum de glycine me plongeant dans le manoir de mes rêves ?

Il y a **Jean- Loup**, le photographe de la ville que je connais depuis longtemps, quand nous cherchions à trouver le Point exact où le Jour deviendra espérance, mais ce fut badaboum. Un crépuscule trop vite arrivé. Exceptionnellement, permettez-moi de garder avec lui le concret secret de ce clin d'œil et ne retenez que la musique générale de la formule. Il promène partout son air de tranquillité heureuse et discrète.

La tragique actualité de cette semaine me donne malheureusement raison. Je repense aux trois lascars que je vous ai présentés la semaine dernière : Jeannot, Hubert et Jean- Louis à la buvette. France-Télécom devrait commencer par prendre une première mesure concrète pour donner un signal fort aux masses populaires tout en travaillant à un plan d'ensemble: les embaucher avec leurs tabliers de sapeurs anti- stress. La DRH devrait créer en urgence cette fonction avec les investissements nécessaires. Et avec Yves dans le rôle de cafetier fédérateur de communauté humaine. D'accord, difficile de plaisanter avec le sujet de la dame faucheuse mais je pense avoir un droit intime à le faire.

Bernard Genin, le maire de Vaulx-en Velin, avec sa rondeur qui semble être la marque de fabrique de la maison, est venu soutenir le mariage entre le rouge, cher à son cœur, émanant d'une marque qui offre des écharpes de cette couleur et les pépettes des sponsors. Le gros problème c'est quand même la loi E-Vin (rouge, blanc ou Kir) dans un festival.

Et bien sûr **Yves Dugas**, facteur de piano, est le trait d'union des festivals de la région, le fournisseur d'outils laqués sans lesquels nos jardins musicaux n'auraient pas cette beauté, sous toutes les lumières, aux différentes saisons. Le terme de facteur lui va comme un gant. Facteur de ces vibrants Bösendorfer. Facteurs de bonnes nouvelles, de grands et petits plaisirs pour les amoureux de la musique.

Le moment le plus émouvant pour moi se situe dans la nuit du jeudi au vendredi dernier, aux alentours d'une heure quarante-cinq. Devant satisfaire à des besoins urgents, je quitte le lieu d'après concert et repasse devant la salle de spectacle. En moins d'une heure, celle-ci avait changé de configuration. Les artisans de l'espace avaient créé un carré pour le spectacle blues du lendemain, en enlevant le nombre nécessaire de sièges. J'ai regretté de ne pas être photographe. Au milieu du carré, **Noredine** s'adresse à l'imposante équipe d'accueil du public pour leur expliquer comment cela doit et va se passer. Celle -ci est en K way blanc, mais les personnes qui les habitent ne sont pas majoritairement blanches comme leur tenue car elles sont à l'image de la ville. L'équipe avait pris la place des spectateurs sur les gradins.

© Tchen Nguyen

Belle vision dans l'éclairage réduit au mini, faisant resplendir les miroitements également minimalistes des tenues couleur de neige luisante. La voix de l'animateur, résonne à mes oreilles (je m'assieds loin pour ne pas déranger) comme le crissement de la poudreuse sous des skis de fond. Que du silence autour de lui, ambiance tout en concentration malgré l'heure avancée. Il faut voir le nombre de personnes mobilisées sur A Vaulx Jazz. Les filles et gars écoutent ce qui dit Noredine. Impec, quelques questions. Ca roule ? Ca roulera. C'est un professionnalisme poétique qui me chavire, mais je suis chavirable.

Tels sont quelques-uns des personnages sans lesquels un festival ne serait pas. Il faut le terreau de cette ville, des oreilles multiples venues de toute la région, les fleurs et plantes, grandes et petites, multicolores ou simplement majestueuses, que forment les musicos. Mais il faut aussi des tuteurs, des murs ou des pergolas pour permettre la jonction entre le public et les musiciens. Le jazz, la musique vivante ne peuvent s'accommoder de piquets standards en plastique vert sagement alignés. Chaque festival a ses bouts de bâton ou ses constructions de pierre ayant leur architecture, leur histoire, parfois bizarroïdes mais menant toutes aux lumières au-dessus de nous. Chaque festival a ses chatoiements, grâce à ses serviteurs-tuteurs, complices et différents. C'est un de mes plaisirs de les rencontrer. C'est une des dimensions de la musique vivante.

Je profite de ces échanges, en assumant mes propos, sans engager la communauté Jazz Rhône-Alpes .com. Je tiens à le dire car vous allez voir dans les propos qui suivent que je ne mythifie pas ce monde dans lequel je me sens bien. Je connais par ailleurs d'autres mondes, comme prof de fac, ancien directeur de société- fonction que j'ai abandonnée après une quasi obligation de licencier des êtres humains - et ancien pratiquant de divers autres métiers. Car il y a des exceptions par rapport à mon enthousiasme. Deux exemples pris au hasard, pour rester crédible dans l'éloge de l'ensemble. En dehors du cadre d'A Vaulx Jazz (je tiens également à le préciser) un musicien m'a défendu de le chroniquer au prétexte que je n'avais pas été tendre avec un de ses copains. C'est vrai. Et je l'ai fait à ma manière, quand j'aime comme quand je n'aime pas. Un prétendant à la création prétendant interdire. Et tel autre "personnage-personnalité", que j'appréciais de loin, s'est révélé, vu de près ici, comme un pape (ce n'est pourtant pas le moment) bourru, énonçant de sentencieuses bulles concernant les dites "bonnes manières". Je le préfère dans le rôle d'artisan, merveilleusement obstiné, efficace et créatif, et de référence musicale, pointue et fine, que dans celui de pape, finalement assez maladroit. L'art de l'onction n'est pas évident, je le concède. J'ai du coup la confirmation qu'il y a aussi un microcosme jazzistique comme dans tous les milieux que j'ai connus. La rumeur s'est mystérieusement répandue, même pour ceux qui n'ont pas assisté à la scène. "Tu as vu ce qu'il t'a envoyé!". Ah bon. .... J'aime bien la variété des immersions dans les "mondes de" et les rencontres avec les chaleureuses "familles" qui prennent naissance dans ces terres, mais je suis définitivement allergique aux différents "microcosmes de". Et "dieu" sait que j'en ai connu. Il faut distinguer entre tout cela (monde, famille et microcosme) sinon.....attention au risque de transmutation en "nanocosme". A mes yeux, le problème n'est pas le pape, qui est ce qu'il est et me laisse désormais indifférent, mais c'est ce que font les fidèles, dont beaucoup sont des personnes que j'aime ou estime. Je respecte la foi, et parfois en suis admiratif, mais tout cela hors système ecclésiastique et d'excommunication (bof pour moi). Ouvrez les fenêtres, je préfère le macrocosme à l'échelle des grands vents de la musique, des musiques (jazz, musique occidentale, aux racines anciennes, orientales, encore plus

© Tchen Nguyen

anciennes, africaines, latinos, pas trop de mélange world facile entre tout cela quand même). Il y a les catholiques mais aussi les musulmans, les bouddhistes, les Indiens jaïnistes qui balaient devant eux quand ils marchent tant ils ont peur de porter atteinte à la vie, les athées....Je ne suis pas "spécialiste de" et j'aimerais bien chroniquer également le festival de piano de la Roque d'Anthéron, celui des jeunes chefs d'orchestre de Besançon ou les Folles journées de Nantes (merci de le faire savoir à qui de droit !). J'instillerais alors un peu de jazz dans mes propos. Les bulles que j'aime doivent être légères, même dans l'excès, parce que les particules qui les composent n'y ont pas de hiérarchie, ni par ancienneté, ni par mérite. Elles doivent surtout voltiger dans tous les sens. En matière de bourritude, mes inclinations naturelles vont plutôt vers le vin bourru. Et Wolfgang Amadeus nous a depuis longtemps appris à nous méfier de la statue du commandeur. Bref, quelques très rares déceptions pour des dizaines de découvertes ou confirmations humaines. Cela montre que ce monde est bien vivant et attachant, comme j'ai essayé de le dire dans ma galerie de portraits

Côté spectacle, poursuite d'une diversité stimulante.

Mardi 23 mars

Avec le **quartet Dimitri Baevski** , c'est la reprise en douceur de la deuxième semaine. Un joli jardin à la française que le cinéaste Mikhalkov essaierait de poétiser en l'important dans les steppes. La réussite n'est pas évidente.

Patricia Barber a l'art de calmer la formidable excitation que crée son attente. Elle est dompteuse de public pour le ramener à ses pieds nus et pour jouer aux dimensions d'un club, avec les respirations dont elle a besoin pour s'exprimer. Puis elle impose une baisse de l'éclairage pour créer une ambiance nocturne, loin de toute mièvrerie, laissant deviner toutes les forces de la nature qui se meuvent dans la pénombre et la fraîcheur de la terre, avec l'air qui embaume et allège nos sens, les plantes qui se régénèrent, les animaux qui se faufilent nonchalamment ou filent tels des éclairs. Puis la lumière s'impose, après l'aube albâtre que j'aime (nuances de sons, rythmes étirés et frémissants) et avant que le soleil, ni torride, ni voilé, tout simplement chaleureux, s'impose par une danse swingante aussi évocatrice que peut l'être celle de la lune. Malgré son pianisme fait de facilité et précision poétiques, tirant tous les registres qu'un Bösendorfer peut apporter, elle a l'intelligence de ne pas se situer sur le terrain des trios de Brad Meldhau ou Keith Jarret, même si elle n'hésite pas à défier celui-ci à l'arme blanche, de surcroît sur un thème Jarrettien, accompagné d'un batteur comme je les aime, précis, ne s'exprimant jamais pour ne rien dire et sans ostentation. L''impression d'ensemble qui me frappe, c'est qu'elle n'est plus une chanteuse accompagné d'un trio, même quand elle chante des standards fameux (de Santana et autres). Son ambition semble maintenant plus hautement musicale. Y arrivera-t-elle ? Je ressens l'ensemble comme un quartet piano, basse, guitare, batterie auquel s'ajoute l'instrument-voix magnifié par ses vibrations autour des mots. Au total un véritable quintet, une formule difficilement égalable à ce niveau d'excellence et de maîtrise.

Mercredi24 mars

© Tchen Nguyen

Dans le prolongement de Patricia (qui a tordu le nez quand j'ai essayé de lui baiser les pieds lors de l'après- spectacle), la soirée Piano.

Giovanni Mirabassi est un joueur de la Squadra Azzura qui a l'art du contre-pied. Petit râteau et on repart par un extérieur pied gauche. Je m'attendais, emprisonnés dans mes propres clichés, (je ne connais pas les musiciens dans le détail de leurs disques, notamment les plus récents ; j'ai une audition très aléatoire) à du "bel canto jazzéifié" et nous avons eu droit à une "chevauchée jazzistique" quasi Johnfordienne dont Sergio Leone s'inspirera. Les Indiens n'ont pas intérêt à s'approcher. On ne peut savoir qui de Joe Vany ou de Leo Parqueri tient les rênes ou fouette les chevaux. Mirabassi apporte sa touche de mélodie enchanteresse, avec sa beauté naturelle même dans la vélocité. Avec **Leon Parker**, j'avoue être renforcé dans mon sentiment d'être gâté par les batteurs du festival. Parker joue dans le nec plus ultra de la catégorie. Est-il soliste ou accompagnateur ? Le bonhomme est simplement, et c'est le plus difficile, un musicien. Et un musicien qui donne la chair de poule. **Gianluca Renzi** est le carabinier à la fine gâchette avec sa basse électro effilée toute en précision et en vitesse de rechargement. Vous est-il arrivé quand le sentiment de symbiose est atteint, la beauté venant de partout, d'avoir envie de demander : "stop arrêt sur image SVP" ? Que notre joie demeure. Que nos frissons continuent dans la nuit.

Tigran Hamasyan and co : j'avoue être un peu énervé par la tendance aux numéros dans le style "appel de la terre des ancêtres". Un des miens était mandarin, gouverneur de la cour impériale, avec le "pouvoir du sabre" (celui de couper des têtes au nom de l'empereur) et avait tranquillement épousé 4 sœurs tout en ayant une concubine officielle. Pour parler plus longuement et plus subtilement des ancêtres, des parfums de la terre et de la flamboyance de leurs mélodies, il vaut mieux, soit avoir voyagé un peu partout (plus dans les esprits que dans les espaces), c'est plus prudent, soit avoir le génie juvénilement fulgurant d'un Rimbaud. Je ne crois pas que Tigran soit à classer dans cette dernière catégorie et encore moins dans la première. Il est un formidable talent prometteur, avec une grosse technique mise au service de lignes de chant et de rythmes déjà maîtrisés. Les grands rajoutent un peu d'âme en s'astreignant besogneusement aux lois des gammes (les games c'est en complément), par exemple dans le style d'un trio où il se montre déjà intéressant. En tout cas, il dénote une part d'inexpérience en débutant sa prestation ultra pianissimo (bravo pour le toucher), exposant sa naïve vulnérabilité aux crépitements, pas forcément doux, des appareils photo d'un festival. Attention grosse tête ! Heureusement ses doigts n'ont pas (encore ?) enflé.

Jeudi 25 mars

Après la tendance "appel des ancêtres", il y a l'embûche de "fils ou fille de ... ". **Ravi Coltrane** résiste honorablement à la pression de l'enjeu en se laissant happer par les souffles des grandes hanches des années 90 Mais, est-ce par ce que le groupe a manqué l'avion et a dû prendre le train pour arriver quelques minutes avant leur passage sur scène, que j'ai trouvé que la production musicale tenait plus de la démonstration que de la musique habitée. "Nous voici, et voila nos produits made in USA ". Effectivement un air de New York nous parvient dans toute sa vigueur. Arrivée in extrémis et panne d'inspiration. Se réservaient-ils pour le rappel où ils ont envoyé la gomme pour aller ensuite vers d'autres cieux. Dommage, je suis resté un peu frustré sur le tarmac.

© Tchen Nguyen

Avant, nous avons eu droit à l'ensemble **imuZZic** avec le projet "**libre ensemble**". Les rencontres en grande formation sont difficiles à réaliser, surtout quand il faut dissoner ensemble. Contrairement à d'autres moments que j'ai connus dans ce genre, je trouve qu'il manque ici le mariage des sons avec la fluidité. L'équation que j'aime dans ce type de musique, c'est dissonance (sans raideur) + éclat des puissances sonores (dans la modulation des intensités) + fluidité (courant rendu naturel passant entre les musiciens). Au lieu de cela, le leader de la revue fait dans le genre un peu raide d'un meneur de jeu de basket, en annonçant, doigts levés, les combinaisons à effectuer. A un moment, j'ai cru comprendre que la consigne était au "pressing tout terrain" et, de peur d'être complètement submergé, je me suis éclipsé.

Vendredi 26 mars

La programmation blues est bien faite. **Magic Slim**, **Kenny Neal**, sont tous deux en grande forme, chacun à sa manière. L'ancien ouvre avec un son tout en rondeur et équilibre énergique entre les parties vocales et instrumentales. Le séduisant jeunot, avec sa tribu familiale, monte d'un cran dans l'invention et le scintillement. Tout cela pour le plaisir DES publics. On pense parfois qu'il n'y a qu'un public bluesy, un peu primaire, tout juste bon à contribuer au financement d'un festival par son nombre. Regardez déjà, sur le plan concret, ces publics différents. Il ya ceux qui sont debout pour participer à fond et ceux qui sont assis pour bien apprécier. On peut aussi faire et ressentir les deux. Il y ceux qui sont dans le rythme et ceux qui dodelinent dans tous les sens, enfin ceux qui prudemment ne bougent pas. Et surtout, dans la gestuelle musicale, le blues -tout le jazz- c'est comme le sexe. En appuyant sur les temps dits "forts" vous risquez de retomber lourdement sur le tapis, et, ici, avec les quintaux de Magic Slim sur le dos. En tapant (sèchement SVP) sur les temps dits faibles, vous provoquez un envolée de colombes s'évadant de la mini- guitare et de la voix rocailleuse de celui-ci. Et avec le beau et maître musicien qu'est Kenny Neal, tout se passe au rythme des battements de coeur, depuis la douce chamade jusqu'au déchaînement des pulsions et des pulsations. Je badine sur un plan descriptif mais sur le fond esthétique, il y a bien DES publics, riches de leur diversité, car le blues peut titiller une foultidude d'oreilles et inspirer une multitude de désirs. Le blues est une des grandes sources du jazz. Il représente également pour moi un des lieux de ressourcement ainsi qu'un étalon quasi-éternel. Tous les grands musiciens ont démontré leur talent en interprétant -le mot prend ici toute sa valeur- la grille magique, chacun à sa manière. Fais-moi un blues et je te dirai si tu es un bon. C'est comme l'épreuve de l'omelette pour un cuisinier. Je pense aussi à Pablo Casals débutant systématiquement ses journées dans sa belle demeure de Prades par l'exécution d'une des six suites pour violoncelle seul de Bach. Et comme la semaine a sept jours, il consacrait le dimanche à rejouer la superbe sixième avec délice.

Samedi 27 mars

Dernière séance surbookée avec les manouches, autour d'**Angelo Debarre**. Il n'est ni ange de musique sirupeuse, ni diable de virtuosité ostensible. Simplement un seigneur de la musique. Il a un visage aux traits taillés comme une lame de couteau. Il tire de sa guitare des traits tranchants et sidérants, surtout métalliques. Son maintien sur scène relève de l'ascétisme bien aiguisé. Le contrat avec la ville lui a peut-être imposé le port de chaussures

© Tchen Nguyen

rouges.
Les siennes sont d'un vernis aveuglant. Le manouche brun aux chaussures rouges. On a également mis le paquet sur le décor, roulottes et feu de camp. L'ami que j'appelle affectueusement "Marx Xu le silencieux" de la letter vous donnera des précisions concernant les invités autour du feu et ses impressions d'ensemble. **Thomas Dutronc**, pas vraiment manouche, me semble plus à l'aise sur une planche de surf profitant de l'écume de la meilleure vague que dans une roulotte brinquebalant dans la gadoue. Il a tort de se moquer du public qui bat maladroitement des mains (le grand nombre crée forcément une certaine hétérogénéité avec une part de public non initié et c'est tant mieux). Il sollicite les tapements de mains et ensuite il glose ! En ce qui le concerne sur scène, la comparaison entre la fluidité de son poignet et celle d'Angelo Debard, sur les mêmes rythmes et accords est impitoyable, voire cruelle sous les projecteurs. C'est déjà bien pour lui d'avoir été adopté par la grande famille du voyage dans ses pauses et qu'il nous fasse plaisir avec ses gentils trucs. Mais qu'importe après tout. Le regain de succès de cette musique vient peut-être de nos besoins actuels de nous réchauffer le cœur et les sens, à l'heure des tintements maigrelets des bling-bling, coaching et tradering. A l'heure de l'antihumain pratiqué en haut lieu. Les manouches, ces amoureux de la liberté pour leur plaisir et notre bonheur, qui traversent les espaces, les décennies, les siècles. Qui balancent les graines pour une pollinisation sauvage, au gré des vents fraternels.

Au-delà de cette séance, j'ai aimé ce festival parce que les deux tiers m'ont plu et un tiers non. Mais jamais d'indifférence, ou très rarement, suffisamment alors pour aller trinquer avec Mina et Sylvie. Nous avons appris à réaccepter les orties et chardons dans nos jardins. Des jardins de vitalité et de caractère. Des jardins à vivre, dans les rires bien sonores ou sourires complices et, toujours avec les trinquements de verre et non pour les papiers glacés.
"Tous ensemble, tous ensemble...luttons contre l'abstention musicale !". Ce sera toujours cela de pris.
Merci à Vaulx de rester dans ce bel esprit de voyageurs, d'itinérants découvreurs de trésors, en roulottes ou en électro, ne s'interdisant aucun détour, aucun mariage, aucun choc comme aucune délicate harmonie.

© Tchen Nguyen

31/05/2010 Le joli chemin de Mina

Le joli chemin de Mina

La résidence de **Mina Agossi** à l'AmphiOpéra, en ce printemps 2010, a plutôt tenu du camping sauvage. Ses hôtes lyonnais, dans la belle tradition de la lyonnitude (Canuts, Berliet, Mérieux...) avaient mis à sa disposition une magnifique installation. Mais la dame a plutôt cherché à faire vivre un forum de rencontres ou un arbre à palabres d'Afrique qu'un atelier de travail. C'est pourquoi je suis plus sensible à son aptitude à l'itinérance qu'au simple décorticage de ses productions. Car Mina est une artiste qui chemina et cheminera encore.

Je me rappelle, à l'occasion d' A Vaulx Jazz 2008, une jeunette très impressionnée par son mentor Archie Shepp. Celui-ci avait commencé par déclamer le plus grand bien d'elle. Que faire d'autre après, sinon se lancer dans quelques phrases musicales en jetant un œil mi interrogatif, mi attendri à son baromètre archi musical? Aujourd'hui elle tient la barre, à sa manière. J'ai l'impression d'un carrefour artistique, entre la nécessité d'envol après Archie, qui lui a tout de même donné une structure de bois exotique dans lequel d'autres chanteuses françaises n'ont pas eu la chance d'être construites, et ses propres créations. Bien que cela se discute, j'aime qu'elle prenne le temps de faire la fête pour ne pas se libérer laborieusement de son mentor. Il y a bien des manières de tuer le père.

D'abord dans son campement, elle montre son art de mettre en valeur ses invités. Philippe Combelle l'a asistée dans un duo voix-percussion ravissant les enfants du mercredi et les plus grands. L'atelier, c'est pour les gamins, mais le boulot ce n'est pas pour elle à l'heure de son petit déjeuner. Je ne suis pas transporté par Combelle mais intéressé par sa sensibilité aux rencontres, tablas indiens ou batterie faisant résonner le New Orleans comme la West Coast. Fulvio Albano, à la sonorité de ténor sax chaudement et subtilement vibrante. Prêt à se faire l'écho de Mina dans le rappel des grands anciens tout en alliant des expressions (musicales et physiques) que je situerais entre une attraction mystérieusement italienne et une élégance so british. Du classicisme à forte personnalité. Du canto très beau. Fulvio est un musicien de générosité musicale et de retenue humaine, qui en fait un compagnon rêvé de scène. Je reparlerai de Tom MacClung, pianiste qui m'a fasciné. Phil Reptil est un guitariste protéiforme, avec les modulations maîtrisées et délicates de ses balades à la guitare sèche, comme aux rugissements et échos de l'électro ou les envolées sur le clavier. Il mérite son surnom, en se mouvant de l'underground jusqu'aux éclats sous les pierres brûlantes au soleil. Ichiro Onoe, avec une allure de sympathique étudiant japonais, lunettes et cheveux longs, contribue à faire éclater les figures musicales depuis les solides marches des Jazz Messengers jusqu'aux soli tout en virtuosité respirante, en passant par une vivante mise en rythme de Bobby Lapointe. Eric Jacot, à la basse, qui a tout d'un complice prêt à suivre les aventures comme les moments plus standard. La chanteuse les met en valeur mais a bien de la chance de les avoir avec elle.

Autour de son feu, Mina sait aussi faire danser le sombres des grands anciens. Louis, Chet, Dizzy, Jimmy, Carlos (Jobim) et le Pres (le vrai, celui aux ladies et non celui aux nanas), en revisitant leurs œuvres.

© Tchen Nguyen

La combinaison de tout cela a sonné à pour moi comme une mise en oreille, plutôt pédagogique, le jeudi midi avec Philippe Combelle. Puis, un art de l'envol fugué et de atterrissage improbable le premier soir dans une séance intitulée Lady Boop. La plupart des chanteuses qui construisent leur spectacle commencent sur un tempo semi rapide pour s'échauffer comme les gymnastes russes font des roues avant d'enlever leur survêtement. Mina attaque par le côté émotion, en prenant ses risques, étirant le tempo. Ici à Lyon on ne sait si c'est du lard ou du cochon. Du jazz avec des thèmes de standard ou du blues dont émerge une ligne mélodique ? Et plein de respirations au milieu. Son deuxième set se fera plutôt dans la séduction, nous amenant joliment jusqu'aux fraîcheurs nocturnes. Le midi du deuxième jour me sembla plutôt laborieux (Lady sweet, avec Phil Reptil. Question d'heure sans doute, pas assez de chaleur pour le serpent et la chanteuse. Et la durée qui devrait être suffisante pour permettre les envols. Le soir de ce vendredi (séquence Lady cool) fut pour moi celui d'une certaine profondeur. Tom MacClung fut le compagnon idéal pour la chanteuse à l'étape actuelle de son itinéraire. Il lui imposa une dose de gravité venant des grottes mythiques du jazz. Il est un cousin du père, étant compagnon d'Archie Shepp. Il joue Thélonious Monk à sa manière, avec un poignet et une rondeur de doigts ainsi qu'une "propreté" de son d'un premier prix du Conservatoire, signe qu'on peut aimer le bon vin sans être aviné et garder une juvénilité aérienne. Surtout, il nous joue Satie et Bach, comme expression d'un travail de "Declassified" sur des auteurs classiques. Un disque du même titre que je vous recommande . Aucun procédé à l'égard des auteurs, un travail adapté à chacun d'entre eux et aux morceaux retenus, intercalés de compos personnelles s'inspirant de cet esprit. Son travail de "déconstruction", comme diraient les structuralistes déjà anciens , rejoint peut-être fortuitement ou volontairement l'attitude de Mina reprenant les standards, en étirant leurs tempi, intercalant des soupirs, rugissements ou scats- raps. Au final, un Tom MacClung qu'on découvre à Lyon et qui est peut-être pour Mina un artefact entre la libération à l'égard de son père et la construction de son avenir. D'où peut-être sa fierté à le faire découvrir à son tour au public. Je lui en suis reconnaissant.

Sa dernière soirée apparut comme celle qui fut construite (séance "Just like a lady"). Un peu comme la mise en scène d'un disque. Beaucoup de jubilation, de savoir- faire plaisir, d'interpellation festive du public. Je sais que cela se discute, j'ai pour ma part été plus sensible au fait que Mina ait mis en valeur la dimension intime- écrin des résonances et scintillements de l'amphi pour nous faire partager sa prise de risques insouciante. Chaque musicien a sa personnalité. J'espère que dans son campement lyonnais, le site, au sens physique et humain, aura contribué à son cheminement au-delà du travail qu'elle y aura effectué.

Mina semble être plus une artiste d'absorption- restitution créatives de réalités multiples et croisées que de production disciplinée, progressant par marches bien définies. Pour avoir échangé avec elle au sujet de mon domaine disciplinaire (la science du risque, dites les cindyniques pour faire bien), je crois que c'est la voie de la modernité. Après le cartésianisme, il faut bien chercher du côté de ce qui pourrait tenir de la théorie du complexe, voire du chaos. A condition d'adapter son travail en conséquence.

© Tchen Nguyen

Mais le résultat n'est pas assuré. Elle ne parviendra pas forcément à une résidence impériale. Ce n'est pas souvent que nous avons une "impératrice" en jazz. Pour le moment Mina Agossi est un princesse-Sissi-jazzy.

© Tchen Nguyen

26/06/2010 La star du backstage
(Vienne 1)

La star du backstage

Pour ouvrir le compagnonnage de quinze jours avec vous, je vous emmène au-delà de la scène, jouissant du privilège de pouvoir déambuler. Pourquoi cette manie angliciste d'ignorer le mot "coulisses" ? J'ai toujours été fasciné dans ce théâtre antique, en montant bien haut sur les gradins, par le pouvoir de scruter les musiciens qui disparaitront, le spectacle terminé, tout en bas dans l'antre de cette fabrique à merveilles. Il n'y pas de rêve sans coulisses mystérieuses. Alors pourquoi cet emploi systématique du substantif "backstage" pour désigner ce lieu poétique et chaleureux ? Trop show-bizz pour moi. Mais j'ai mon antidote d'une efficacité hors classe.

Elle s'appelle Simone et représente la chaleur humaine personnifiée en ces lieux. Elle est "incontournable", trônant, jambes écartées, bien calée sur son fauteuil chrome-faux osier. Simone bouge, change d'expression mais reste Simone. C'est son sourire et ses yeux malicieux qui lestent l'ensemble. On la voit à côté ou à l'entrée du bungalow où l'on sert des sandwichs, boissons fraîches et cafés, et surtout où l'on crée un fil qui va relier tous les épisodes du festival, au fur et à mesure des balances de l'après -midi et des soirées, douces ou glaciales. Elle connait tout le monde et, presque, tout le monde vient deviser avec elle. Parfois, c'est elle qui interpelle ; des fois, c'est le contraire.

Un backstage, c'est un peu comme une gare mais en éphémère et nettement plus petit. Il a une fonction pratique : accueil des musiciens, sas entre la scène et les loges, repos ou concentration avant de monter sur scène, lieu de rencontre entre musiciens selon leur moment de passage devant le public, entre journalistes accrédités , entre journalistes et musiciens, entre les membres du staff du festival dans leur différentes fonctions. Le lieu est donc marqué par cette dimension de mini fourmilière animée par les multiples "faiseurs" et observateurs de festival. Mais, comme une gare, il a une âme, celle d'un lieu habité par tous ces fabricants de plaisirs du public. Une âme qui prend consistance au fur et à mesure que passent les 15 jours du festival, contrairement à un concert unique, mais aussi une âme se déployant une année après l'autre, comme la gare de Lyon ou celle de Londres-Waterloo ou encore de Givors-ville prennent de la patine, gardant la marque de tous ceux qui y sont passés. Je me rappelle l'année dernière, les danseuses d'Oumou Sangaré ayant déjà assuré la première partie et scrutant les images de leurs consoeurs accompagnant Youssou'n Dour, via le circuit de vidéo interne. Elles mirent, elles mirent, mangent l'écran des yeux en se hélant, puis à un moment ne peuvent se retenir, ce sont les jambes, les pieds et les hanches qui

© Tchen Nguyen

l'emportent et un élan les pousse sur scène pour rejoindre leurs sœurs de festival. C'est cela la magie du backstage.

Simone illustre parfaitement cette dualité : l'efficacité souriante et décontractée pour surfer sur l'éphémère, dans les moments délicats ou non, et l'incarnation la permanence du festival, dans son contenu humain, dans les rapports entre les uns et les autres, si différents les uns des autres. Elle est au festival depuis 1983 d'abord pour s'occuper des algéco qui tenaient lieu des loges, mais elle est partout, notamment pour aider à concocter les fameux after du couple Boutellier recevant de nombreuses légendes du jazz. Au total, elle considère qu'elle, avec son groupe de bénévoles, représentent "les soldats de l'ombre, ceux qui permettent la réussite et dont ne parlent jamais". Nous le faisons ici. Sa journée commence vers 14h par l'inspection des loges et leur attribution aux musiciens, exercice de savoir-faire psychologique qu'elle a appris à pratiquer, sans doute sur la base de qualités dans ce domaine, sans explicitations ni freudiennes, ni lacaniennes. Le job se termine vers deux heures du matin. Aujourd'hui pour l'ouverture du festival, elle est arrivée à 9h.

Dans ses souvenirs, reviennent notamment les images d'Art Blakey, ému qu'une des personnes de l'accueil lui ait repassé sa chemise et n'hésita pas à déclarer qu'il souhaitait connaitre la repasseuse pour l'épouser. Ne connaissant pas l'anglais, elle a pratiqué par gestes avec Georges Benson. Celui-ci lui porta la main à sa à sa joue à sa grande surprise. L'étonnement, teinté tout de même d'une certaine émotion passés, elle comprit que le musicien souhaitait se raser après lui avoir fait constater l'état de son système pileux. Elle et une copine apportèrent illico un petit miroir et une cuvette pour se mettre a au service attentif de Mister Georges auquel ne manquait aucun poil d'humour dans cette situation.

Ce soir, ça roule. Sans chichi mais avec plein d'exigences musicales à l'égard d'eux-mêmes, le trio Kühn- Bekkas-Ramon Lopez nous offre un moment d'intimité à 7000 tantôt aérien, sautillant ou percutant J'ai plaisir à remonter à mi-gradins pour profiter du retour du soleil de cette année coïncidant avec l'ouverture du festival. L'astre se couche sur les collines et le fleuve alors que les mimiques des musiciens rapportées sur les écrans géants apportent leurs touches de vie dans ce paysage qu'on aime à retrouver. La musique du trio est faite d'équilibre entre le plaisir et les audaces bien domptées. Le retour en coulisses des musiciens reste dans le registre de la simplicité, la légèreté et du clin d'oeil complice avec les amis.

L'un des responsables du groupe de Paolo Conte répète imperturbablement aux autres "tranquillo", tranquillo, (Tranekouilohh !!!), mais sa posture dénote une angoisse non négligeable. Pourtant Paolo, comme souvent, va assurer sans problème. Son métier le lui permet et la simplicité rythmique de sa "musique de film" ne lui crée aucun risque.

Les musiciens ne peuvent pas la manquer, ni quand ils arrivent, descendant des véhicules, avant de rejoindre leurs loges, ni quand ils redescendent de la scène Je me rappelle la belle image de Vienne 2009 avec Hank Jones, descendant les marches, impérial (comme le Bösendorfer qu'il venait de faire sonner), avec ce mélange si particulier de sourire tout en quiétude du plaisir accompli et ses yeux de squale, extraordinairement perçants, semblant scruter les profondeurs du grand bleu ou le soleil qui vient raser la surface aqueuse, on ne peut le savoir. Une lente descente vers notre monde après les volutes du tout là haut, déjà. Et qui sait s'il n'a pas particulièrement pris son temps pour mieux garder dans sa rétine l'image

© Tchen Nguyen

de Simone solidement campée sur son siège , afin de mieux la restituer au seigneur ? Simone qui a appris l'art de la fugue et du voyage, tout en restant dans ce périmètre qu'elle humanise avec ses amis, Simone, la star du backstage, mieux, notre fée des coulisses.

© Tchen Nguyen

27/06/2010 La Pyramide (sans hiérarchie) des plaisirs et le cercle des musiciens disparus (ou bien présents)

(Vienne 2)

La Pyramide (sans hiérarchie) des plaisirs et le cercle des musiciens disparus (ou bien présents)

Vienne, c'est deux choses aux yeux du monde entier, que même l'altière autrichienne nous envie : Le festival et "La Pyramide-chez Point". C'est ainsi que la ville accueille un boulevard Fernand Point. Et il arrive que les deux éléments fassent symbiose, comme un salé-sucré ou un doux- amer. Car La Pyramide a le privilège d'accueillir de grands musiciens, comme ceux-ci ont l'exquise chance de fréquenter ces lieux.

Quelques fulgurances relatées par Patrick Henriroux, l'actuel maître des lieux. Il tient le restaurant depuis le 18 juin (première date historique) 1989 (bicentenaire de la Révolution). On peut constater son émotion réelle à l'égard de la musique et des musiciens. Il les appelle d'ailleurs les " musicos".

Je retiens d'abord l'histoire de Ray Charles dégustant vers 17h, environ trois heures avant son concert, une poularde de Bresse (bien sûr) d'environ 1 kg 100 g. Le connaisseur la veut seule. La commande est précise : sans jus d'accompagnement ni légume. A la fin, il ne restera que les os avant de prendre la route du théâtre antique. C'est "what I say" et heureusement pas "hit the road Ray". Patrick Henriroux ne cesse de souligner la gentillesse du personnage et sa "bonté".

Il y a aussi Oscar Peterson, également très discret et attentionné, demandant gêné à minuit passé s'il y aurait quelque chose à déguster après sa descente d'avion. Bien sûr. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? Quelque chose de bien et tendrement rouge. Il aura droit à un filet double épaisseur, mais surtout Oscar choisit lui-même le vin, devisant longuement avec le sommelier. Ce sera un Château Margaux 82, l'une des années du siècle. Pas mal. Le lendemain, il prendra un Château Latour 82. C'est sûr quand on est monté haut, il faut y rester, les artistes en savent quelque chose.

Et la jolie histoire concernant Sonny Rollins en m'apercevant que le cuisinier est particulièrement sensible à la bonté. Une gamine de 7 ans apprenant le sax au Conservatoire de Vienne rêve d'avoir un autographe de Sonny Rollins. Celui-ci n'hésite pas et va au-delà de

© Tchen Nguyen

ses désirs, en lui fixant pour le lendemain un rendez-vous à 16h à La Pyramide et lui demandant de venir avec son instrument. Accueillant gamine et parents tremblants d'émotion, Sonny tint à l'authenticité du moment et demanda à la demoiselle de jouer "POUR LUI". Il l'entraîna au fond du jardin, vers le banc de pierre romain, pour que cette rencontre soit sans ostentation, à l'abri du regard et du témoignage des autres. La gamine relatera seulement qu'elle eut droit à un sacré cours particulier.

Eric Clapton semble être doté d'un comportement apparemment moins évident, mais la verve créatrice est nourrie de sa sève personnelle. Un ami de Patrick Henriroux, fan de guitare , avait appris la venue du maestro pour le concert légendaire avec Marcus Miller et David Sanborn. Il avait acheté quelque temps auparavant une "Clapton" numérotée. A la suite de la tragédie de son fils ,Clapton avait voulu réagir en créant une gamme d'instruments limitée à 100 exemplaires dans le monde. Il refusa obstinément, malgré de multiples tentatives de la part des uns et des autres de parapher la guitare de l'ami, craignant sans doute une démarche commerciale de valorisation d'un produit ayant une telle signification sentimentale pour lui. Le concert achevé, et dînant avec les autres artisans de ce concert effectivement de légende, l'ami était assis à la table voisine et pensa forcer le cours du destin en présentant la fameuse guitare. Nouveau refus très ferme. Marcus Miller s'interposa alors et déclara : "Si c'est comme cela, c'est moi qui vais en jouer !" Ouh ! La ! La ! Le tir fit mouche. Tirade d'Eric : "Personne ne touchera à une *Clapton* ici, il n'y aura que moi !" Et c'est alors qu'eut lieu un dîner- concert totalement improvisé, de légende également, Sanborn se joignant aux deux compères. Depuis, l'ami n'a pas évidemment revendu l'instrument. Il l'a mis sous une cage de verre, avec les empreintes digitales d'EC soigneusement conservées (donc pas d'autre exécution) et une plaque avec le lieu et la date du concert.

Il y a aussi la fameuse histoire de Miles Davis, être torturé comme on le sait, et qui réveilla le maître cuistot à quatre heures du matin pour pouvoir déguster un pigeon aux petits pois. Nul ne sait si, dans sa dépendance, (c'est mon interrogation et non celle de Patrick Henriroux), Miles n'avait pas confondu petits pois, légumes verts et herbes. Mais cet homme se donnait. Cinq heures avant les deux concerts qu'il a donnés à Vienne, il s'enfermait dans sa chambre. Accès interdit à tous.

Michel Pétrucciani était sympa et gourmet, il aimait bien flâner dans les cuisines, et faire une première dégustation visuelle de ce qui sera dans son assiette et charmera son palais. Henriroux devait accompagner Pétrucciani dans ce ballet gastronomique en le portant dans ses bras tout en apportant les commentaires nécessaires. Parfois, une halte s'imposait face à des denrées particulièrement tentatrices, et il fallait porter alors l'esthète quasiment à bout de bras, pour qu'il puisse s'imprégner de ce qui l'attendait et faire son choix.

© Tchen Nguyen

Et y eut aussi l'épisode moins sympa avec James Brown, qui illustre les théories des cyndiniques : Les emmerd...ne relèvent pas d'une cause unique, mais d'un enchaînement de facteurs. M. Brown avait exigé une limousine stipulée dans son contrat. Malheureusement, d'autres grands du monde, ayant jugé comme lui indécent, voire inhumain, d'être véhiculés autrement avaient fait réquisitionner ce type d'engins à l'occasion du G7 à Lyon. Premier énervement de l'ancien ramasseur de coton de Georgie. Son contrat dut être révisé sur place dans le hall de St-Exupéry pour fixer les conséquences financières de ce grave accroc à une clause majeure. Il eut ensuite la présence d'esprit de demander si on disposait d'une véritable voiture. Yes Sir ! Manque de chance, la clim tombe en panne. Arrivé à l'hôtel, il prend possession de sa suite, la plus grande de la Pyramide. Enfin, une chose normale pour lui. Mais non, mais non, il avait demandé la deuxième grande chambre, contigüe à la sienne pour mettre ses bagages. Or, celle-ci était occupée, réservée de longue date. La star a-t-elle alors manifesté son sens de la musique en trépignant en mesure ? Je ne le sais mais en tout cas, on dut proposer au couple de bien vouloir être hébergé dans un autre grand hôtel, le sort de 8000 paires d'oreilles étant lié à cela. Les valises purent alors tranquillement s'assoupir et récupérer du voyage. On eut le temps de trouver une limousine le lendemain pour mener la diva au Théâtre antique car sinon, nous aurions été en présence d'un véritable "casus belli". Ceux qui connaissent la topographie des lieux et la longueur du véhicule peuvent se douter des problèmes posés. Rien à faire, Mister Brown refusa obstinément de faire les derniers mètres à pied et resta assis pendant environ une demi-heure, le temps des manœuvres nécessaires.

Mais cet épisode est quasi-unique dans son côté déplaisant. Au contraire, Patrick Henriroux note un très grand respect des plus grands musiciens à l'égard du festival. Ils sont bluffés par Vienne en raison de l'acoustique unique. Egalement par le rapport au public, sur le plan visuel, avec ce mur humain, qui vibre, réagit durant le concert, sur le plan musical, avec une certaine culture jazz, dans un respect et un plaisir réciproques pour créer l'événement, grand ou petit. Benny Carter disait qu'il avait l'impression d'être littéralement absorbé par le public.

P. Henriroux fait la distinction entre les grands du jazz et les stars du show-bizz. Les premiers (à quelques exceptions près) savent d'où ils viennent et la valeur (et donc le plaisir) des choses. Je le crois volontiers et n'ose lui dire que je vois une parenté avec son itinéraire, après avoir repris l'établissement dans le sillage de Fernand Point.

Ce soir, les membre de Dorado Schmitt- family font la première partie. Charme ravageur de la musique manouche faite de convivialité et de filiations. Chaude musique des ventres féconds de nos mères et des ébats joyeux de nous autres, éternels gamins. Ici, c'est plutôt l'histoire du père fier et ému de présenter son grand fiston, Bronson, son dernier rejeton, Amati, et son neveu, Brady. J'ai particulièrement apprécié un "manoir de mes rêves" autour duquel flottait un parfum de clafoutis aux griottes dans lequel le moelleux de la guitare de Dorado créait un écrin pour l'acidulé du violon-fruit de Pierre Blanchard., et la rythmique formant un moule quasi parfait résistant à toutes les températures.

© Tchen Nguyen

Avec les Espagnols cela devient autant animal qu'humain. Paco de Lucia donne une leçon d'ascétisme généreux. Il gardera la précision et la légèreté du toucher jusqu'à la fin de ses presque deux heures de concert. Nous atteignons le niveau du fameux jambon Pata Négra des cochons noirs des montagnes ibériques nourris aux glands. Il est à la limite du trop sec et du trop salé après son affinage de 3 à 4 ans. Il faut le trancher à la main, dans le sens de la longueur, pour faire de fines lichettes, le couteau précis comme des battements de mains de flamenco Il fond alors sur la langue et explose en bouche pour dégager des fragrances de magnolia et de jasmin poivré. Les musiciens évoluent aussi sur le fil de la lame et nous régalent de leurs effluves musicaux La cambrure du danseur évoque celle de la pièce cochonesque parfaitement ciselée. J'ai la chance d'avoir derrière moi une rangée de gens de Cordoba. Frémissements, rugissements, olé . Puis Yves m'invite à descendre dans le studio sono animé par Pierre et Gilles. Une autre face du jambon. J'ai vraiment de la chance.

Le plaisir est dans l'assiette, le bonheur dans le pré, et, parfois, l'éblouissement sur scène. Mais on peut faire des associations verbales dans tous les sens. A condition qu'il y ait des gens vrais pour nous rendre les choses vraies.

© Tchen Nguyen

28/06/2010 La brigade des chauffeurs volants.
(Vienne 3)

La brigade des chauffeurs volants.

J'aurais aussi pu titrer "tigres et dragons". Tigres pour les pattes de velours et la souplesse nécessaire pour se déployer en toutes circonstances, œil clair, course puissante à l'efficacité optimale. Dragons, car tous mettent en avant la nécessité de ne faire qu'un, de former une équipe soudée de la tête à la queue pour cracher le feu du festival. Être un, former une équipe, c'est pour eux une nécessité, un enjeu toujours remis sur le métier, et aussi un très grand plaisir.

La prise de contact commence, comme je l'aime, à la grande table qui leur est réservée chaque soir, sous le péristyle du théâtre municipal. Ils commencent à s'attabler à partir de minuit 30, rejoints bien plus tard par ceux qui doivent finir leur service. Merci à eux de m'accueillir en cette heure avancée de fin de boulot où ils décompressent, partagent le plaisir de se revoir, mais aussi de s'organiser pour la journée à venir, pour les heures à venir devrais-je dire. Je m'insère dans les joyeux échanges malgré quelques remarques perfides du genre "méfiez - vous des journalistes", je devrais rajouter de ce point de vue assez banal : "des journalistes fouille-merde". Ce qui m'intéresse, c'est d'être témoin et relater des choses pas toujours reconnues.

Ils sont bénévoles, certains depuis le début du festival, et d'autres arrivés depuis peu, mais aucun n'envisage d'arrêter. Jean-Philippe résume assez bien ce que tous me disent, chacun à sa manière, la trilogie entre l'amour des musiciens (autant que de la musique, car leurs goûts sont différents), de partager l'intimité de ceux qu'ils admirent et de jouir de leur confiance, puis le plaisir de se retrouver année après année dans le sentiment de former un collectif à partir de personnes si différentes, et enfin de marquer le début de leur été par un gros évènement.

Tout d'abord, le rapport aux musiciens et à la musique : ils ont la chance de procéder à eux tous à une véritable scalpellisation des générations successives des jazzmen : les anciens plus protéiformes, soucieux de mettre en relation racines et innovations, de continuer à fabriquer un domaine incertain qu'on appelle le jazz. De le co-inventer. Les plus jeunes sont plus spécialisés et vivent chacun déjà l'intérieur de leur territoire (à des exceptions près bien sur). Ils me répètent souvent cette formule qui semble être ancrée chez eux : "nous sommes les premiers qu'ils voient en foulant la région et les derniers avant de reprendre leur envol". Et entre les deux, cela marche à la confiance . Quelle confiance quand l'artiste souhaite repartir avec le même que la fois précédente. Jean-Philippe a drivé Herbie Hanckock douze ou treize fois. Herbie revient, non seulement pour l'acoustique et le public mais parce qu'il aime à retrouver ses repères humains de faiseurs de festivals.

Il est aussi ému que Pat Métheny ait débarqué avec femmes et enfants, lui délivrant un "permis d'intimité familiale". Voir les gamins du grand Pat courir l'après-midi dans tous les sens et s'accrocher aux bras de leur pater, qui est peut-être en train de délivrer un trait musical invraisemblable, pour lui glisser des bribes de fraîcheur juvénile dans ce cadre majestueux où un "grand évènement" va se produire. On me parle aussi de Ricky Lee Jones,

© Tchen Nguyen

voulant à tout prix des tournesols dans sa loge. Obsession du peintre qui s'est coupé l'oreille, vous avez dit oreille ? Ils durent monter à toute vitesse une "mission tournesol", à deux chauffeurs pour être sûrs du coup. Le paysan essaie bien de les poursuivre, mais le bouquet sera en bonne place au moment voulu. Un autre a dû satisfaire au souhait fortement exprimé par Eliane Elias d'avoir de la papaye dans sa loge. Il alla derechef s'approvisionner de ce noble végétal. Le surnom de "papaye" lui est resté. Peter, lui, fut mêlé à un épisode qui relève moins de la poésie langoureuse. Georges Clinton avait manqué successivement ses avions. Heureusement son groupe, ayant voyagé par route, était bien présent. Ils commencèrent le concert de deuxième partie, à la nuit tombante. L'un des musiciens, ressemblant un peu à Georges, assura quelques interventions, suffisamment probantes pour que le public n'y voie que du feu (a-t-il demandé à partager le cachet avec le boss ?). Pendant ce temps, Peter fut dépêché pour récupérer Clinton à Saint-Ex. Il fit le retour à 220 km/h, escorté par deux motards. Arrivé très tardivement, le musicien se sentait suffisamment chauffé pour assurer sa partie dans la configuration qu'il avait prévue. Un rab de plus d'une heure pour le public. Des conditions de spontanéité inventive et de partage très fructueuses. Christophe se rappelle Georges Benson qui devait assurer un rif de raccord pour la finalisation de son disque en même temps qu'il se rendait au concert. Entrée impromptue dans un studio. Christophe a vu comment travaille un grand. C'est emballé du premier coup, juste dans l'esprit et pile poil pour la maîtrise technique. Le grand Georges dut attendre que ses musiciens assurent leur part de raccommodage en sirotant un chardonay en compagnie du chauffeur. Je note que tous les chauffeurs ont assimilé le vocabulaire (rif, scat, balance...) comme s'ils étaient imprésarios.

Côté professionnalisme et invention, Christophe a été médusé par Ray Charles. Il le prend en charge pendant trois jours. Le premier, c'est le classique des tournées : descente d'avion, repos, concentration (j'ai cru comprendre par Patrick Henriroux que dévorer une poularde en vessie faisait partie de cette phase de travail), beau concert bien maîtrisé et public aux anges . Mais changement de décor le lendemain pour "the Genius". Il doit affiner ou construire certains nouveaux éléments pour le concert suivant, il est alors rejoint par ses musiciens dans un espace ad hoc de l'hôtel Mercure. Il faut alors voir le gars qui se lâche, voltige dans les airs, change ses repères, dialogue avec ses musicos, les apostrophe pour trouver un nouvel équilibre de trapéziste jazzistique. Le numéro accompli à la perfection en soirée, c'est bien, mais assister à la déconstruction-reconstruction, quel privilège. Eric a conduit Béla Fleck et tous deux s'aperçurent que le musicien avait oublié son banjo. Extraordinaire hasard, Eric joue du banjo et son instrument n'a pas été jugé indigne par Béla. Sauf qu'il fallut adjoindre un équipement électronique complémentaire pour passer en scène, tâche pas facile demandant doigté et professionnalisme.

Tous me disent que dans leur rôle d'ambassadeur-premier contact, ils voient le plaisir des musiciens US de se trouver en Europe, où ils sont considérés comme des maîtres d'une véritable musique, qu'il faut prendre au sérieux . Je croyais que cela était vrai du temps de Kenny Clark, mais il semble que ce sentiment perdure.

La deuxième grande motivation est le plaisir de se retrouver ensemble, année après année. On commence par son plaisir personnel et on continue pour la satisfaction et motivation collective. Eric dit plaisamment "au moins, on ne peut pas vous gueuler dessus". Dans

© Tchen Nguyen

l'équipe certains ont de hautes responsabilités dans leur job et poursuivent même leur activité pendant le festival, tout en négociant des arrangements . L'un a quitté une importante réunion décisionnelle concernant un montage financier à 16h pour prendre son poste à 18H. Un autre, pionnier d'Euronews, devient celui qui met la main à la pâte. Dan est fils de pub-promotion. Patrice jongle après sa délibération de jury BTS. Christophe a commencé par la motivation individuelle. Il est aujourd'hui responsable des dix-huit chauffeurs (dix à quinze mobilisés sur le terrain chaque jour). Il est un peu chef d'orchestre sans se prendre pour Duke Ellington ou Count Basie. Mais il est complètement à l'aise dans cette fosse aux musiciens. Mais ne croyons pas que le boulot, sous prétexte que l'on est dans un domaine artistique, consiste en de libres improvisations sans queue ni tête. Au contraire, il faut conjuguer l'exigence d'efficacité et la disponibilité aux aléas. Patrice a appris à dormir une à deux heures par ci-par là, notamment en haut des gradins pendant les balances, afin de récupérer. Sa référence est Chirac. Je pense plutôt aux musiciens dont ils sont si proches, s'assoupissant dans les aéroports entre deux correspondances.

La troisième motivation est plus intime et plus variable selon les individus : maquer l'arrivée de l'été pour soi-même. Avoir alors son rite d'identification, son code d'accès aux beaux jours. Mais l'un considère que ce sont ses grandes colonies estivales, surtout prises dans le groupe, d'autres se sentent jalousés par leur collègues de travail (sur les lieux de leur profession). Ceux-ci assimilent ces tâches à des "clowneries" pendant que le service doit se réorganiser en leur absence. Dans tous les cas c'est l'alliage entre l'acier de la discipline de travail et de la légèreté des notes qui s'égrènent, des intelligences complices avec les musiciens, les retrouvailles renouvelées avec les copains. Léger silence cependant à la suite de ma question : pourquoi n'y-t-il pas de chauffeuse-driveuse parmi les dix-huit ?

Aujourd'hui, c'est Dan qui a "drivé" Liz Mac Comb. Ah ces anglicismes ! Certes, "chauffer" la parfois torride Liz serait autre chose. Quelle pro. Elle est arrivée hier soir et fit la balance à la cathédrale avant d'aller dormir. Réveil vers 7h. Concert à la messe gospel à 10h30, suivi d'une réception, et déjeuner en trente minutes pour repartir à la balance au théâtre antique. Et concert dans lequel Liz est mobilisée durant les deux parties. Elle trouve les moyens de remettre le turbo en fin de soirée, les rythmes s'accélérant. Elle forme avec ses complices, Régina Carter au violon et Akua Dixon au violoncelle un groupe de femmes dégageant une parenté évidente dans l'éclat des regards et le maintien sur scène. L'imploration du Seigneur par ce trio de servantes, c'est quand même quelque chose.

© Tchen Nguyen

29/06/2010 Demandez le (Joly) programme.
(Vienne 4)

Demandez le (Joly) programme.

Les programmes du festival sont beaux dans leur présentation comme leur contenu. Les textes sont ciselés dans un art du condensé qui parle aux gens, leur décrit les contenus tout en laissant leur part aux rêves et aux désirs. Cela donne envie de garder les textes, comme présentation des musiciens et des concerts et également comme repères des plaisirs à retirer.

L'auteur est François Joly. Il a participé à l'aventure sous cette forme depuis 1997. C'est un bel exemple de l'apport d'une sensibilité particulière, d'une forme spécifique de création à un projet collectif, quand celui-ci est suffisamment fort pour agréger les énergies et pour durer, évoluer, positiver les épreuves.

François son truc, c'est le roman policier. En vrai écrivain pro. Il est édité chez Gallimard dans la fameuse "série noire". Il figure parmi les cinq nominés pour le prix Cognac de cette année. Les racines de sa passion se situent aux US : Jack London, Dashiell Hammett, Chester Himes....Puis lui vint l'envie de "passer à l'acte" ; François semble être un homme de passage à l'acte d'où peut-être sa force de conviction pour inciter les autres à le faire en allant à un concert ; Passer de la lecture d'un programme au franchissement d'une salle ou à la pénétration dans le théâtre antique. Il a conscience qu'il s'agit d'un "coup d'orgueil". Je pense que c'est aussi l'humilité active qu'ont ceux qui ne se contentent pas de dire "il faudrait que" et se frottent aux choses.

Il est un pur produit de la Viennitude. Conseiller principal d'éducation , il a vu passer de nombreuses générations . Il a sauvé un piano que l'établissement vouait à la casse. Mis au défi par ses collègues qui arguaient du manque de place, il recueillit l'instrument et du coup son bureau devint un peu une arche de Noé musicale, en particulier pour quatuor.

Sa génération, meurtrie par la guerre d'Algérie, est aussi revigorée, nourrie par les nuances du jazz. Blues, gospel, New Orleans, Be Bop. L'itinéraire amoureux de François est assez classique. Mais il a la chance de pénétrer dans un maillon particulier de cette histoire. Il monta d'abord des concerts au petit théâtre de Vienne. Cela avait de la gueule avec Claude Luter, Bill Coleman ou Memphis Slim. Et l'occasion lui fut donnée de passer la surmultipliée. Il rentra dans l'équipe de Jazz à Vienne comme en fraternité musicale accueillant le public de partout comme des ruisseaux multiples à irriguer.

François est un peu dans la situation d'un jardinier auquel on donne une liste de plantes et qui doit donner envie de fréquenter de véritables jardins, d'y déambuler, faisant apparaître les associations de couleurs, les vibrations crépusculaires autour des sentiers, les cheminements possibles au milieu des plantes. Certaines seront des bonsaïs, d'autres des séquoias, et parfois les mixed border au gré du vent. La beauté, les beautés, ne se décrètent pas , mais il faut les suggérer, mieux, encourager les prises de risques pour mériter le beau au-delà du joli, et le sublime au delà du beau. François doit être honnête, il y a des musiciens qu'ils n'aiment pas. Mais le public a le droit d'accéder chacun à son Eden. Il souhaite aller au delà des stéréotypes que suggèrent les noms des musiciens ou des groupes. Faire la symbiose

© Tchen Nguyen

entre la production musicale et la vie qui a mené à ce que le musicien produise l'œuvre en question...Faire comprendre celui-ci à travers sa musique, particulièrement, à un instant donné. Cette "personnalisation", au sens fort (humanisme) et non uniquement marketing fait que certains musiciens lui ont dit "c'est cela que je voudrais au dos de ma pochette de disque au lieu de la bio chronologique classique parsemée de lauriers"

En pratique, il part de la liste : musiciens et types de concerts. Il dispose de trois types de terreaux pour faire germer ses idées. Le plus facile est d'avoir entendu le musicien dans un concert récent, les vibrations du live encore présentes à l'esprit. Ensuite se présente le cas où il va travailler à partir des disques. Il en a 5000 mais peut piocher ailleurs. Ecouter, recroiser, deviner l'itinéraire pour mieux situer la spécificité du concert de Vienne. Le troisième cas de figure est le plus difficile : par un manque de matériaux directement accessibles, il faut farfouiller dans les réseaux internet américains, se cogner à des fausses pistes, se faire une idée pour titiller la curiosité du public.

Le cas idéal, c'est Roy Hargrove qui a fait l'unanimité l'année dernière au festival. François possède tous ses disques mais est sûr que le bonhomme surprendra à chaque fois, ne se répètera pas, nous prendra à contre oreilles. Il peut tranquillement annoncer au public qu'il aura des étonnements, il aura droit à des scintillements, puis à des éblouissements.

Il ya aussi la question du rapport au public. Il en présuppose l'intelligence, mais aussi la diversité. La programmation des premières années s'adressait essentiellement aux fans de jazz. Puis il y eut la diversification avec les soirées thématiques portant sur divers types de musiques : Brésil, Afrique, ou des mélanges avec la Country, le Rap...Musiques vivantes au-delà des définitions. Surtout musiciens vivants et créatifs adorant les rencontres et les confrontations. "Continuer à faire du jazz le ferment des musiques du XXIème siècle" insiste-t-il

Ce soir, cependant, on eut la démonstration des limites d'un beau programme. La réalité sur scène de la deuxième partie m'a plutôt fait penser à un vieux film de Walt Disney, " Fantasia", où la musique illustrait les gracieux vols de papillons venant se poser sur les épaules d'hippopotames en tutus roses pendant que des caïmans malicieux traversent la scène.

Le programmateur propose. Le musicien dispose. Et c'est tant mieux.

© Tchen Nguyen

30/06/2010 Le baladin et la pierre de lave
(Vienne 5)

Le baladin et la pierre de lave

Le temps est lourd mais légère est la musique. Après une grosse journée de boulot, j'ai droit à quelques bribes de la balance de Brad Mehldau. Note par note, tout est minutieux et mélodique dans son réglage, qu'il conclut par un trait de "la lettre à Elise" bien dans les aigus. Je le croise dans les coulisses. Il marche tranquillement sans jouer au génie absorbé. Il a l'air d'un thésard de Berkeley, avec son T-shirt brun, avant un examen. Facilité et naturel. C'est ainsi que je ressens son jeu. Plutôt maîtrise "naturalisée". C'est tout un travail pour que cela semble naturel. Peut-être trop d'ailleurs. Parfois, j'aimerais qu'il donne plus de brillant et de souffle à son jeu. Ses ballades au développement cyclique nous emmènent dans une balade apaisée, un cheminement parfois agrémenté de forte parfaitement dosés. Son premier morceau est un tour de chauffe. Le visage est tourné vers l'intérieur de la scène. Puis, il pivote vers le public en laissant voir son profil légèrement oblique bien connu. On peut y deviner l'émotion intérieure. Puis la nuit tombe. Les contretemps sont plus marqués ainsi que les notes bleues. Enfin le baladin nous quitte en toute sobriété élégante comme l'a été l'ensemble de son concert.

Avec Wayne Shorter, le chemin se fait plus escarpé et plus sinueux. C'est la musique avec prise de risque que j'aime. Tant pis pour les dérapages possibles L'exubérance après la légèreté poétique. Exubérance, parce que générosité. Les musiciens (Danilo Pérez en grande forme au piano, John Patitucci à la basse, Brian Blade aux drums) étirent et torturent leurs échanges avec des yeux complices et des sourires disant leur aise autour du maître de clair habillé, qui semble disperser des graines de plaisir à chacune de ses interventions. Le quartet fait miroiter des pierres aux arêtes bien vives : mica, schiste, basalte, quartz. Parfois nous marchons sur des roches magnétiques. Et, minuit approchant, nous eûmes droit à la pierre de lave.

Dommage que certains spectateurs, apparemment venus QUE pour Brad Mehldau, n'aient pas eu l'oreille et le cœur disponibles pour ces moments de pur génie. Les instants les plus forts pour moi depuis le début du festival.

La force vitale du jazz en démonstration

© Tchen Nguyen

01/07/2010 L'art du savoir faire désir à travers les âges.
(Vienne 6)

L'art du savoir faire désir à travers les âges.

Suggérer le désir tient du charme fugace du moment et de la profondeur des sinuosités travaillées depuis longtemps. Heureusement chacun, chacune, peut le faire à sa manière. Démonstration ce soir.

Dee Dee a du talent et du courage. Chanteuse de charme, de fougue, d'authenticité lyrique, d'éternelle juvénilité car assumant les charmes de son âge, chouchoute du festival, il faut voir comment elle dit "bonsoir Vienne"), elle prend le pari de proposer sa légendaire énergie sur le même plateau que sa fougueuse fille China, ce qui est autre chose que se passer le relais au micro dans un club intime.

De son côté, China prend elle aussi le risque d'être étalonnée à l'aune de sa Maman. Je l'avais entendue en octobre dernier à Rhinojazz, dans le même programme en hommage à Dinah Washington, ce qui confirme au passage le rôle de RhinoJazz comme sentinelle avancée de notre région dans la valorisation de nouveau talents. La formation est également la même, avec notamment Raphaël Lemonnier, pianiste, arrangeur, maître du navire et l'espiègle lutin rondouillard, Daniel Huck, au sax alto. Elle me fait l'effet d'avoir bien avancé. D'abord, elle dit plus rapidement les longs textes de présentation et de transition. Le métier rentre. Surtout, les vibrations se font plus amples et plus chaudes, les nuances plus expressives, les respirations plus parlantes, bref plus de densité chez elle, tout en gardant la fougue et le sentiment donné au public de lui offrir sa fraicheur musicale endiablée. Elle fut une jeunette picorant dans l'héritage d'une diva. Elle est maintenant l'auteur d'un hommage de femme à femme Et quand Dee Dee vient la rejoindre sur scène (moment attendu mais pas certain) pour tirer le feu d'artifice final de la première partie, on ne sait ce qui l'emporte du plaisir gracieux ou de l'émotion.

Quant à Dee Dee elle-même, elle se "merveillise" toujours plus. Son nouveau programme est un hommage à Billie Holiday, signe d'exigence musicale et de recherche de la force émotionnelle. Je me rappelle la première fois où je l'avais vue, dans le Carmen Jazz donné au festival en 1993(déjà !), mis en scène par André Serre, dans les beaux décors tout en simplicité lumineuse de Max Schoendorff. Elle était déjà dans le registre du melting pot, des contrastes sidérants, des tourbillons enivrants, du mélange des arts et des personnalités Elle a démontré depuis combien elle est une femme de métissage, de tissage interculturel. Elle s'est frottée à la culture française, s'est ressourcée au Mali et aux USA. Toujours pour nous donner plus. Où sont en elle les sources, les ruisseaux bondissants, les confluents ? Elle est une virtuose du scat, l'une des meilleures dans ce domaine, et une grande prêtresse épanouie du plaisir, au maintien de reine africaine.

Après la rencontre festive mais gentillette avec sa fille, elle n'hésite pas à monter le niveau des vibrations en se confrontant cette fois-ci à son sax dès le début de la deuxième partie. Elle fait ce qu'elle veut de sa voix, dans la mise à nu des émotions. Aussi dans les numéros de charme

© Tchen Nguyen

avec ses musiciens. De véritables scénettes de drague musicalo-amoureuse. Mais cela ne fait en rien oublier la profondeur de son art. Please, suspend "don't explaint" dans le ciel de Vienne. Plonge les racines de ton blues énergique en nous.

Pour revenir au fil que je me tisse du festival, voici tout d'abord une anecdote du jour. J'avais un rendez-vous avec un responsable technique. Je voulus ajuster l'heure avec la secrétaire. Celle-ci consulta la personne et me répondit ensuite "le rendez-vous est annulé. Il faut que vous nous en disiez plus". C'est la première réaction de ce type que j'enregistre dans mon entreprise de constituer un fragment de miroir du festival. Grosse tête ? Manque de confiance dans ses capacités de compréhension et de mémoire par rapport à un engagement, pris il est vrai à la buvette. Il vous fallait bien un contre exemple pour vérifier la sincérité de mes annotations enthousiastes.

Chose plus importante au sujet du génial concert donné par Wayne Shorter la veille. Je constate que l'unanimité est loin d'être réalisée. Je le conçois volontiers, tant le bonhomme et ses complices sont allés loin. Personne n'a pu rester neutre. Mais, j'ai du mal à entendre certains avis négatifs assortis de "circonstances atténuantes" tenant à l'état de santé du musicien. Je ne conçois pas ainsi la posture de l'amateur de jazz éclairé et informé. Qui sommes nous pour juger le grand sax à l'aulne de son bulletin médical ? A partir du moment où un artiste prend la responsabilité de monter sur scène, qu'il s'appelle Oscar ou Wayne, on lui doit le respect de l'exigence. A ce prix, on sera digne du don qu'il nous fait.

© Tchen Nguyen

03/07/2010 Le mépris, le commercial, le populaire et ....le plaisir (bien mérité)
(Vienne 7)

Le mépris, le commercial, le populaire et ....le plaisir (bien mérité)

J'entends en venant à Vienne sur France-Info que 4 français sur 5 sont accrocs aux jeux vidéo informatiques. Misère de moi, je fais partie de la 5ème partie restante. Je n'ai pas assez de temps pour jouer sur mon Yamaha à queue blanc sans oublier d'arroser mon jardin, qui me rappelle par ces temps ensoleillés qu'il n'a rien de virtuel. J'aime d'ailleurs touiller la terre, comme racler les casseroles ou effleurer les épidermes. Je préfère les plaisirs "direct live" qui m'ont fait fondre hier devant la maman et sa fifille, m'ont laissé bouche bée avant-hier devant Brad et Wayne, me soulèvent par la frêle Esperanza et me font plaisir par Jojo.

Esperanza n'en espérait peut-être pas tant. Plus de huit mille spectateurs sur les pierres chauffées de soleil et d'attente du rocker. Elle a confirmé la classe entrevue l'année dernière au club de minuit. Elle est une artiste complète car elle nous emplit par les oreilles et par les yeux. Son esthétique est joyeusement globale par sa manière d'enserrer son instrument et par le généreux son produit. Mais elle n'a pas forcément gagné sur le plan esthétique avec le passage sur la grande scène à son stade actuel de développement artistique. L'année dernière, elle était en dialogue. Cette fois ci elle est en représentation. Pas mal mais à suivre.

Et je me suis laissé emporter par Joe Cocker, star attendue du festival, avec sa séance à guichet fermé. Juste quelques mots sur les raisons de mon plaisir pour divaguer au-delà. Son personnage scénique et musical est dans le bon ton de sa légende. Les yeux plissés d'aise, la voix portant chaudement loin, sans forcer. Economie de moyens. Magnétisme gardant son mystère sans que les apparences en donnent trop facilement les clés. Les musiciens roulent, s'enroulent autour de lui, déroulent en grande facilité les mécanismes d'une Harley Davidson bien rôdé. Le public ne trépigne pas pour autant. Il partage le plaisir et les vibrations. C'est du "doigts de pieds en éventail" avec les oreilles décrassées et bien pointées. L'art d'un échange tranquillement émoustillant.

Que n'ai-je entendu au sujet de sa prestation annoncée. Tu vas aller entendre Joe Cocker, toi ? Sous-entendu, ce n'est pas assez bien pour lui, mon interpellateur. Ou pire, qu'il est trop bien pour Cocker. Et d'ajouter que ce n'est pas du jazz..... Et vlan, comme pour le blues, la country... Et on pratique bien joyeusement les catégories, les hiérarchies. Et les Ragas de Ravi Shankar, on les met où dans tout cela ? J'ai découvert à Delhi un autre genre ancien, le Dhrupad que je vous recommande mais qu'il faut faire perdurer, (à votre googgle) car il est trop sévère et trop difficile pour être chanté couramment aujourd'hui. C'est parfois sidérant car le musicien se lance littéralement dans des scats inventifs et époustouflants à l'occasion de certaines parties.

C'est ainsi que je souhaite glisser mon petit grain de sel au sujet de l'important échange (je suis sérieux), qui s'est développé à la suite des du choix des ensembles par la Villa Médicis pour bénéficier de moyens conséquents dans le cadre d'une résidence. Parmi eux figurent une

© Tchen Nguyen

chanteuse pop et un jazzman. Cela a entraîné de vigoureuses réactions. Dès le 4 juin, une pétition a été lancée sur Internet (Musiques-en-vrac.blogspot.com) et une lettre ouverte a été adressée au ministre de la culture et au directeur de la Villa Médicis. Les signataires estiment que "réduire le nombre des compositeurs de musique contemporaine porteurs de projets ambitieux et audacieux et les remplacer par des musiciens qui ont déjà un pied dans l'industrie musicale et sont dans la capacité de vivre de la scène, c'est refuser de tenir compte de la rigueur de leur travail et les traiter avec mépris".

J'avoue avoir d'abord du mal à comprendre cet emballement unanimiste "Contre...." Il me semble qu'il ne faut pas confondre le problème des critères de subvention qui touchent à une politique publique et les problèmes d'esthétique qui touchent aux choix, plutôt aux élans individuels. Je ne me placerai que de ce dernier point de vue. Je n'oppose pas Cocker à Shorter et au delà des aspects financiers qui rendent appréciables le remplissage du théâtre antique par des séances locomotives, je remercie Vienne pour son éclectisme. J'ai fait toutes mes études secondaires au lycée Henri IV à Paris. Mon adolescence fut rythmée par le Quartier Latin des années 60 et j'eus, dans les années 70, un copain, mon grand frère en musique, élève d'Olivier Messiaen, et premier prix du conservatoire en composition contemporaine. Comme vous le savez certainement, Messiaen était la grande référence en matière rythmique en combinant les rythmes irrationnels et les rythmes rationnels. Avec lui, le rythme était à la fois principe structurel et esthétique (voir "chronomie"). Mon copain n'aimait pas le jazz considérant qu'il manifestait trop de pauvreté rythmique : même John Coltrane avec Elvin Jones, ainsi que Max Roach ne pouvaient trouver grâce à ses yeux. A chacun son mépris avant-gardiste. Pour ma part, j'étais attiré, dans la musique aléatoire proche du jazz, par André Boucourechliev. Il revendiquait, au milieu de ce modernisme systématique, une musique échappant aux séries (art sérial) et aux "rétrogradations", pour ne garder que l'atonalité.

Ainsi mon copain méprisa le jazz comme ceux de la pétition "Médicis" le font" (encore une fois je laisse de côté la dimension des critères de subvention publique) ou encore, comme dans le temps il était de bon ton d'être effrayé par une musique de nègres, à tel point que notre musique dut acquérir ses lettres de noblesse par un effort d'intellectualisation dont André Hodeir fut une pointe avancée, l'inconvénient devenant la nécessité d'avoir fait un doctorat de musicologie pour être critique de jazz. Peut-être payons-nous maintenant cette démarche souvent excessive d'intellectualisation, à la limite du jargon pour le jargon, ou de l'histoire du jazz à la place de l'écoute du jazz. Je préfère la simplicité à l'attitude des nouveaux riches, fiers de leur position acquise et qui regardent dès lors les autres avec condescendance...Il y a d'ailleurs tout un jeu de miroirs entre les élites ou les formes d'élitisme, comme les nouveaux propriétaires de logements de standing se jaugent de leur balcon, à des altitudes plus ou moins élevées par rapport à la vue imprenable réservée aux heureux élus.

Voici un autre épisode vécu. Je voulus un jour faire cadeau d'un livre d'Alain Gerber apprécié par nombre d'entre nous pour ses écrits musicaux mais je recherchais plutôt un roman car j'avais été conquis par la lecture de "Lapin de lune" et "Une sorte de bleu". Je m'enquis des ouvrages plus récents auprès d'une grande libraire, référence sur la place de Lyon. Elle me regarda, mi- méprisante, mi- effrayée : "vous considérez Alain Gerber comme un écrivain ?"

© Tchen Nguyen

"Ben, peut-être que oui...." Encore une fois chacun a ses mépris et il faudrait que nous, nous méprisions à notre tour d'autres types de musiques ? C'est l'histoire qui veut qu'il n'y ait pas pire oppresseurs que certains de ceux qui ont été opprimés, ni pires racistes que certains qui ont été victimes des ségrégations raciales. J'insiste sur le mot "certains".

Seal est commercial, Cocker est populaire, attention c'est facile de mélanger. Hélène Grimaud, la pianiste "aux loups" et aux pochettes kitsch est une musicienne classique commerciale dans sa manière de jouer Bach notamment, sans profondeur, ni vibration, avec un joli son maigrelet. Ne parlons pas d'André Rieu, l'inénarrable virtuose classiquement commercial de chez les commerciaux, avec son violon d'or. Eddy Mitchell, pour moi, est populaire comme Youssou'n Dour ou Oum Kalsoum ou Aretha Franklin.

Nous trouverons toujours plus méprisants que nous. Cherchons les plus aimants.

Arrêtons de gâcher notre vie à fabriquer du mépris et des jalousies. Consacrons plutôt notre peu d'énergie à créer du plaisir, des plaisirs, à dire merci à ceux qui nous l'apportent, de John Lee Hooker à Boulez, à les encourager à travailler TOUTES les voies pour faire vibrer TOUS nos sens.

L'ambition, terme employé par la pétition, ce n'est pas se hausser du menton, mâchouiller sans fin les mots projets, desseins, complexité....C'est prendre au sérieux les désirs, les rêves de nos contemporains pour les emmener le plus loin possible dans nos domaines respectifs de contribution créative.

Loin, c'est à dire atteindre le plaisir et, ne nous ne nous y trompons pas, celui-ci se mérite (certains ne le méritent pas) et cela demande un sacré effort.

© Tchen Nguyen

04/07/2010 L'homme qui aime les gens
(Vienne 9)

L'homme qui aime les gens

Jean-Pierre Vignola est un gars de la région parisienne, Mantes-la-Jolie, fidèle depuis toujours au festival, et encore plus, il un carburateur indispensable à cette belle machine. Indispensable, car rares sont ceux qui sont capables de carburer à l'humain, avec l'art de tirer la meilleure substance possible des musiciens. Après son service militaire en 1970, il rejoint l'entreprise familiale de maçonnerie. Mais c'est en musique qu'il aime bâtir. Son association avec de jeunes copains faisait déjà venir Stéphane Grappelli, Guy Lafitte, les anciens manouches et bluesmen, notamment John Lee Hooker qu'il retrouvera à maintes reprises.

Le musicien est d'une grande simplicité, ne dégageant aucune prétention à représenter une légende vivante, avec un minimum de vêtements dans son petit bagage, celui d'un habitué de la route du blues. Fréquentant les clubs jusqu'à 3 ou 4 heures du matin, Jean-Pierre devait prendre la route des chantiers vers 6 heures. Le choix inévitable l'inclina vers le métier de saltimbanque sur les conseils d'Alix Combelle. Son "métier" : chauffeur de musicien, livreur, baby- sitter pour musicos. Il travaille pour la firme de disques "Black and Blue" à partir de 1973 et croise dès ces années la route d'un autre passionné, Jean-Paul Boutellier. En 1974 il franchit un seuil en travaillant pour Georges Wein dans le cadre de la Grande Parade du Jazz. Monsieur Wein, auquel il téléphone encore régulièrement, est un dur en affaires mais les négociations terminées, il est d'une rare écoute auprès des musiciens, soucieux de tous leurs problèmes, leur offrant ce qu'il faut pour qu'ils puissent donner le meilleur d'eux-mêmes. Jean-Pierre s'ancre dans son savoir-faire bien personnel : tout ce qui touche aux musiciens, aux hommes, aux personnalités, à leurs besoins de vie. Dans son job avec Wein, il occupe une position assez unique : faire tourner dans une même saison une trentaine de groupes. La crème du jazz. Fournir tout ce qui compte en festivals de ce côté de l'Atlantique. Il y a la programmation avec ses soucis d'organisation et de planning, mais surtout la dimension humaine. Il accompagne les musiciens en tournée parfois pendant deux jours, parfois six semaines. Il y de quoi vivre dans une certaine densité relationnelle. La liste est trop longue pour être exhaustive : Sonny Rollins, Sarah Vaughan, Miles, Count Basie, BB King, Muddy Waters, Georges Benson....Benny Carter devient le parrain de son fils. Il aimait bien la France, l'Europe pour y être venu avant la guerre. Il pratiquait un peu le français. "C'était un gentleman, tout en simplicité élégante. Il m'appelait son fils français" lâche sobrement Jean-Pierre. Celui-ci se rappelle avec émotion avoir organisé la dernière tournée de Benny avec l'orchestre de Count Basie sur le thème de la Kansas City Suite. Puis, Georges Wein ayant perdu la Grande Parade, Jean-Pierre n'hésite pas à se mettre à son compte. Mais il dut fermer boutique.

La collaboration avec Jean-Paul Boutellier, croisé et apprécié à de nombreuses reprises, se trouva renforcée. Jean-Paul proposa à Jean-Pierre de travailler ensemble sur la programmation du festival... Quelques années auparavant Vignola avait donné un coup de pouce à Vienne, à l'occasion de l'évènement déclic "fondateur" du grand concert blues. Mais au delà des dimensions pratiques de partage du travail entre eux, c'est d'abord une question

© Tchen Nguyen

d'hommes. "Nous avons souvent la même idée le même jour, sans se téléphoner, ni même expliciter nos propos. Et nous adorons la bonne bouffe et le pinard. Jean-Paul a par exemple aimé ma façon de cuisiner le dos de cabillaud, il y a quelques jours, et moi, je vénère la recette de sa mère concernant l'apprêt des tripes."
Et vient ce faux aveu lâché rêveusement " nous avons tous deux un caractère de vieux cons, avec nos manies". Je comprends qu'ils ont besoin d'être imparfaits pour tirer le meilleur d'eux -mêmes et être authentiquement efficaces. "Et nous sommes tous deux passionnés. La passion, cela peut être dangereux, mais c'est nécessaire" Il a toujours une vibration ventrale quand il voit les choses que les gamins peuvent donner et produire au festival.

Et il prend pour exemple le concert de cette année avec Dee Dee et China. Il l'avait programmé depuis octobre après avoir vécu la confirmation du talent de China et obtenu l'accord de la maman. Montage du projet. Espérance de la concrétisation d'une telle chance de rencontre. Mais, "on a beau avoir réuni toutes les conditions pour que la rencontre ait lieu, mais quand cela s'est passé sur scène, ce fut au- delà des espoirs." Bouche bée les gars ! Le projet est devenu vibrations de la réalité créative. Jean-Pierre en eut les yeux plus qu'embués dans les coulisses.

Pour lui, les difficultés essentielles qu'il rencontre sont la mutiplication des intermédiaires avec les musiciens et la déshumanisation des relations. Le désintérêt des grands médias, il parle de la télé forcément, à l'égard du festival, qui n'en mesurent pas le côté unique qu'il représente (il s'agit d'ailleurs, plus généralement, d'une ignorance relative du jazz dans son ensemble) et la prégnance des aspects financiers. Les coûts montent. Cela pose alors un problème pour une tarification populaire alors que c'est un élément d'identité du festival.
Ce vieux briscard des sentiers du jazz voit avec espérance la volonté des collectivités du pays viennois d'apporter du sang neuf et un coup de fouet au festival, mais toujours dans le sens de l'identité profonde de l'évènement. "Le directeur recruté devra être un bon gestionnaire mais aimer le jazz". Il cherche alors ses mots et rajoute "Et surtout AIMER LES GENS. Il doit avoir le caractère pour être le patron d'une grosse machine avec toute son histoire, et ce qu'il faut pour poursuivre l'aventure humaine."

Jean-Pierre est un homme qui aime les gens. Son ton bougon fait sans doute partie d'une cuirasse censée le protéger de lacrymales trop sensibles. Et c'est peut-être pour mieux sonder les cœurs, qu'il s''est constitué une magnifique collection de lunettes : certaines rouge vif, d'autres élégamment dorées ou malicieusement en forme de papillons.

Ce soir, il pleut sur Vienne. Le festival ne serait pas lui-même sans ses jeux d'eau. Mais ce ne sera pas un déluge légendaire, ni une séance d'anthologie.

© Tchen Nguyen

05/07/2010 **Le jeune homme aux vues longues**
(Vienne 10)

Le jeune homme aux vues longues

Aujourd'hui se déroule la parade "Jazz Carrousel" à travers la ville pour les trente ans du festival. La parade des fêtes et fêtards de la musique. L'affichiste **Bruno Théry**, autre figure systématiquement sollicité pour le festival, est mis à l'honneur. Les gens et les musiciens sont dans la rue. Sous les pavés sont les rondes, les noires, les blanches, les doubles croches et les soupirs pour magnifier cette ville d'accueil et de création. C'est une parade faite aussi bien pour Jean-Pierre que pour Réza.

Si j'étais une femme ou une jeune fille, mais je ne suis ni l'un ni l'autre, je craquerais pour **Réza Ackbaraly**. Pourquoi ne jamais parler de la beauté des hommes ? Il a le profil aigu, bien nettement dessiné mais sans sécheresse car ses yeux animent l'ensemble tels des charbons ardents sur son teint qui dénote ses origines d'Indien Malgache. Les cheveux noirs ondulent savamment et gracieusement. Je me rappelle, en souriant intérieurement qu'en Inde, le scintillement des yeux sur peau bien foncée trahit souvent les pickpockets dans leurs intentions d'autant plus qu'ils agissent toujours par deux : quatre yeux papillotant, gare au porte monnaie et à la carte bleue. Ici Réza exprime plus le don que le picpockettisme. La tête est également bien faite : école d'ingénieur en physique et informatique puis d'autres études en matière de communication.

Réza opte après ses études pour la musique vivante en travaillant avec une référence, Jean-Jacques Pussiau, car il voit chez celui-ci une conception du jazz comme ouverture vers les autres musiques. Il fait aussi d'incessants allers et retour New York-Paris pour la firme Sunny Side, sous le label "Manager". New York est une ville qu'il doit apprivoiser mais qui le fascine. Il se rappelle qu'à ses débuts, il vivait en vendant des marionnettes dans la journée, donc n'était pas richissime. Le soir il était magnétisé par le fameux "Village Vanguard". N'ayant de quoi s'offrir le ticket d'entrée, il s'adossait à la porte pour écouter des bribes qui s'échappaient de la salle (je vois tout à fait le club mythique en bas des escaliers, un peu comme la Clef de Voûte à Lyon). Il put ainsi reconstituer pour lui l'ensemble du passage de Diane Reeves au club, mais un jour, le portier qui avait forcément remarqué la persévérance du jeune homme lui permit d'accéder au Nirvana. L'art de Réza est peut être d'ouvrir les portes en souplesse, sans forcer, par l'humain et non par la brutalité.

Vite repéré par Mezzo, il en devient Monsieur jazz. En 2005 il crée un Jazz Mix sur la chaîne. Jean-Paul Boutellier est intéressé par l'expérience et lui propose de réfléchir à un troisième

© Tchen Nguyen

module du festival, après le big concert du théâtre antique, le lieu de découverte ou de confirmation de nouveaux talents qu'est le Club de minuit, dans la (trop ?) chaude ambiance du théâtre municipal, en libre accès. Le maillon complémentaire sera le Jazz Mix, également proposé minuit passé et en libre accès. Réza résume les deux objectifs du lieu ouvert depuis 2007 (seulement ? tant on a l'impression qu'il est bien ancré dans l'identité du festival). D'abord permettre l'accès au jazz de jeunes qui ne connaissent pas cette musique, leur offrir des portes d'entrée qui correspondent à leurs goûts et manières d'être, à leurs références culturelles. Complémentairement, encourager les "jazzmen classiques" à venir se frotter à ces formes musicales nouvelles et d'échanger, de co-créer avec ces jeunots. Aussi permettre au public du "jazz classique" d'évoluer vers ces formes, sans même vouloir les convaincre à tout prix, mais pour leur donner à entendre autre chose. La volonté est à la fois de réaliser des évènements uniques et de créer une continuité, un esprit, un label "jazz mix" donnant envie aux musiciens de venir pour trouver une configuration originale de création et au public de les rejoindre, pas forcément les yeux fermés, mais dans un rapport de connivence avec ce nouveau volet du festival. Pouvoir expérimenter en confiance, aussi bien dans la production de la musique que dans l'écoute.

J'eu une démonstration étincelante avec **Ibrahim Maalouf**, le jeune trompettiste qui monte, invitant **André Minvielle**, l'expérimenté compagnon de ceux qui aiment bougeotter en jazz aux grés du hip hop ou des fanfares ébouriffantes de Bernard Lubat. Honneur à l'ancien qui manifeste d'entrée une énergie toute en modulations et en variétés de ressources. La salle est plongée dans l'esprit de la création et du partage. Chanteur, batteur, rappeur, lui qui se définit comme un "troubadourvocalchimiste" excellant dans l'art du chaudron, trouve un frère d'énergie en Ibrahim qui monte les décibels, non pas seulement au sens physique, mais en insufflant des mélodies intérieures faisant battre le cœur plus rapidement. C'est vraiment du mix. Du mix, non pas comme résultat d'un mélange mais comme détonateur d'une poésie nouvelle et de production de vapeurs faisant monter haut le ballon dans les airs. Les deux nouveaux compères ne s'étaient jamais produit ensemble. Mais Réza me rapportera qu'ils trouvèrent du sens à la rencontre entre l'orientalisme de la musique d'Ibrahim et les éclats occitans de celle d'André.

Malgré tous ces plaisirs, je trouve que le chaudron est bien chaud et, avec mon âge avancé, j'ai du mal à garder une posture d'écoute attentive en restant trop longtemps debout. Tant pis, je m'éloigne lentement, accompagné sur mon trajet le long du quai du Rhône par les échos des échanges musicaux d'où émerge la trompette très pure d'Ibrahim.

© Tchen Nguyen

06/07/2010 Le prof chahuteur
(Vienne 11)

Le prof chahuteur

Michel Portal a l'air grave et concentré quand il arrive sur scène, tel un prof chevronné débarquant en amphi. Mais il est un prof comme on n'en rencontre pas souvent à la fac. Il a les palmes académiques, il est reconnu pour ses recherches décisives et ses valorisations de nouveaux talents. Mais on a vraiment le sentiment qu'il a envie de se mettre en danger. Pour cela, il met son sort entre d'autres mains au lieu de faire un cours magistral. Il veut se confronter à d'autres disciplines et être enrichi par d'autres hommes. L'intervention d'Ambrose Akinmusire, avec sa trompette d'un étonnant tranchant, lui arrache un premier sourire de jouvence. Et en quelques minutes, il nous emmène dans un monôme d'étudiants. Plus le concert avance et plus son regard s'anime, potache et mature à la fois, croisant ceux de ses complices et levant les yeux pour mieux apprécier la présence participative du public qui le surplombe. On dirait qu'il a eu besoin de ce tour de chauffe intérieur pour se sentir au niveau nécessaire, en toute honnêteté musicale, pour s'offrir aux gradins. Mieux que tout autre, Michel Portal sait exprimer cette alternance entre méditations intérieures, paupières mi-closes et envol vers les milliers d'oreilles et de cœurs.

C'est le grand chic des grands musiciens de savoir changer en permanence. Je l'avais entendu en octobre à Saint-Chamond dans un concert à la limite de l'ennui. Ce soir il se lâche, ouvert à de nouvelles aventures. Les chuintements, les barrissements dans une jungle de l'étrangeté font leur apparition sur scène. Ca chauffe à mesure que la nuit tombe.

Après la trompette intervient la force percussive et mélodique de Bojan Z. Nasheet Waits montre son art de soutenir les rythmes en les brisant pour mieux les reconstruire. Les affiches du festival sont dépassées. Des macaques hilares atterrissent sur le dos d'éléphants qui font la course avec des rhinocéros ivres. Michel Portal se fait prof de zoologie, mâtiné de Bouglione de nos innocents plaisirs. Il a l'air de s'en bien porter.

Manu Katché assure la deuxième partie avec notamment le talentueux Alfio Origlio. Mais il ne tarde pas à nous montrer que son art c'est du "tchiki, tchiki tak" avec des variantes du genre "tchichou tak...tak ! boum !", sur un engin bien amplifié dans ses vibrations les plus basses. Je me crois dans un embouteillage quand certains sourdingues "écoutent" les vitres baissées.

C'est parfois étrange de faire ce métier en étalant, l'air benêt, à l'écran une telle auto-satisfaction. Et surtout d'avoir le courage de le faire après la prestation toute en rebonds mystérieux de Nasheet Waits, qui a joué constamment sur le fil d'une élégante et respirante créativité.

Je me demande alors comment Portal va s'en sortir dans la troisième partie qui va les réunir.

Et c'est la très grande force des très grands de savoir transfigurer une situation. Si on pouvait

© Tchen Nguyen

ainsi changer notre monde. Mais, bon ici c'est une scène et c'est déjà formidable. Le tout avec la complicité pleine d'énergie inventive et renversante de Miroslav Vitous et Sylvain Luc. Mais après un premier morceau, l'autre essaie de revenir avec ses percussions primaires. Il avait pourtant dit, en conférence de presse, dans une modestie qui m'avait surpris, qu'une occasion de jouer avec Michel Portal ne se manque pas : paroles, paroles, paroles.... et doum, et doum, et doum.

© Tchen Nguyen

07/07/2010 Mes déclics pour deux dames
(Vienne 12)

Mes déclics pour deux dames

Etant entouré de confrères et amis photographes mâles et, la plupart bien baraqués, (les scrupuleux peuvent vérifier sur le trombinoscope du n° 219), j'ai préféré me référer à deux personnages féminins pour évoquer cette fonction essentielle, la photographie des moments de grâce du festival.

Tout d'abord, la déontologie m'empêche d'évoquer mon copain **Daniel Peyreplane**, sauf à dire mon plaisir renouvelé chaque jour de voir mes écrits associés à ses photos en noir et blanc et aux croquis en nuances tendres et fortes de **François Robin**. J'avais d'ailleurs remarqué l'expo, noir et blanc de Daniel, l'année dernière avec notamment un cliché qui m'a marqué : Sonny Rollins y est "classe", même dans ses moments relax entre deux prestations. Empli de ce qu'il vient de donner, riche de ce qu'il va donner. Daniel a l'élégance de présenter dans sa propre salle les invitations pour l'expo de **Sophie Le Roux**, dans le même exercice en noir et blanc. Place donc à Sophie.

Presque en bas du fameux cours Romestang, avant la gare, prenez à droite la petite ruelle de la Cornemuse. Vous tomberez sur l'expo de Sophie Le Roux (10h à 15h ou sinon, numéro de téléphone indiqué). Elle tient cette manifestation sur le thème des mains des musiciens en même temps qu'elle avance dans son travail comme "photographe officielle" du festival, comme elle se plaît à le dire, avec son camp de travail situé en dessous de la scène. Elle fait de la photographie musicale depuis 25 ans environ. Le thème retenu cette année est la main, instrument de l'homme, dans sa relation avec les instruments de musique. Tout part de deux clichés pris en 1994 au sujet de Stanley Clark en contre-plongée, avec son appareil argentique. Au développement, elle ne voit que ses mains. L'exercice sera démultiplié avec les possibilités du numérique. L'expo est réalisée à partir de tirages sur toiles, comme pour des tableaux, doux au toucher et où la vigueur du noir fait ressortir l'exubérance des sujets. Ce qui lui semble important c'est l'approche des musiciens. Les visiteurs de l'expo expriment d'ailleurs leur sensibilité à cet aspect : que l'artiste ait été le médiateur entre leur passion de cette musique et de ses musiciens et le caractère unique de chaque personnalité artistique, de chaque moment musical. Le rêve : médiateur de jazz et de jazzmen à Vienne.

Par exemple la main de Didier Lockwood révèle un sacré défaut technique. Il y a un doigt levé pendant que les autres sont sagement arrondis (privé de goûter, dirait-on dans les bonnes familles de musiciens pour gamins destinés au conservatoire). Pourtant ce doigt levé fait frémir tout le reste, donne à entendre des vibrations pendant que des ombrelles se détachent sur le cliché. A quelques photos plus loin, figure le cliché consacré à Ron Carter avec, cette fois-ci, les doigts parfaitement arrondis sur sa basse. Où est le musicien classique et celui qui

© Tchen Nguyen

ne l'est pas ? Surtout, c'est pourquoi elle est la photo que je préfère, ces doigts (de Ron), avec pleins de clairs obscurs, sont placés juste sous le chevalet magnifiquement souligné dans ses sculptures, avec le métal moiré se mariant au bois tout en nuance. La main et l'instrument pareillement magnifiés. La musique vibre comme la lumière. La lumière fait vibrer la musique. L'écho imaginaire de la musique magnifie les lumières. Nous avons vue sur les engrenages du chevalet comme des roues méticuleusement décrites de l'énergie vitale, des roues à aube faisant couler notre émerveillement. Et ce cliché, en vue très rapprochée, laisse deviner la contre-plongée sur l'interminable gaillard dont émerge ce duo doigts-chevalet comme la faîtière d'une féérie musicale. Il y aussi le blanc médiator de Magic Slim, tel la corne d'un rhinocéros dont on peut voir la peau plissée, celle de l'artiste. Pour Roy Hargrove, ce sont les trois pistons de l'instrument qui sont mis en avant et les doigts apparaissent en arrière-plan, comme du velours immatérialisé. Et on peut continuer ainsi à détailler les clichés dans les réjouissances qu'ils nous apportent. Allez voir cette expo. C'est un moment d'émotion suspendue. Et l'acquisition d'une oeuvre ne vous coûtera pas la peau des doigts.

Emrâ Islek est une photographe turque qui vit à Londres depuis 10 ans. Elle couvre Vienne depuis 5 ans. Ses références sont Henri Cartier Bresson et Guy de Lacroix. Mais comme je pousse la charmeuse dans ses retranchements, elle ira au delà des professionnels français et lâche Robert Franck comme autre pointure de référence. L'essentiel de son activité, environ 90 %, est consacré au documentaire, surtout sur le thème de la femme et l'enfant dans les pays du tiers-monde. Elle a été marquée par les femmes iraniennes, farouchement vivantes pour faire vivre la vie. Elle a travaillé pendant trois mois à New York, notamment avec Nasheet Waits et Ambrose Akinmusire qui se produisent ici avec Michel Portal. Elle me dit son plaisir de venir à Vienne qu'elle classe parmi les tout premiers de la vingtaine de festivals qu'elle fréquente en Europe ou aux USA. Les raisons sont le mélange de professionnalisme et de convivialité, la beauté de la ville, les gens qui sont "very nice", le programme qui se renouvelle. Elle a aimé tout Sonny Rollins. Avant-hier Hamid Drake au jazz mix, avec ses battements dévastateurs. De par ses centres d'intérêt, elle est sensible aux soirées africaines du festival, mais les trouve un peu glamour par rapport aux aspects africains qu'elle connait. Mais, au bout du compte, elle préfère s'exprimer par ses photos que par les mots. Dommage pour moi, l'échange s'arrêtera là.

© Tchen Nguyen

08/07/2010 La chaine haute sécurité
(Vienne 13)

La chaine haute sécurité

Sébastien Humbert chef de la police Municipale et le commissaire Villeminoz se rejoignent pour évoquer la chaîne d'actions concernant la sécurité du festival. D'autant que comme l'indique le commissaire, il s'agit d'un "public d'esthètes ne posant pas de problème particulier. Les procédures sont rôdées et calées. Chacun sait ce qu'il a à faire" Sébastien Humbert donne l'exemple de la Grande parade du "Carrousel Jazz" de dimanche dernier. Une heure avant le défilé, les principaux responsables ont fait le parcours ensemble (le commissaire, le chef de la police municipale et le responsable technique du festival) avec ceux qu'il nomme les "jalonneurs" de Vienne Action Culturelle qui se postent aux différents points stratégiques. Les barrières ont été posées. Puis quand la parade se déroule, on s'informe des points de passage, on libère les espaces après la queue du cortège, on anticipe l'arrivée suivante de la tête de la cohorte etc... La communication est constante entre lui, le commissaire et les "jalonneurs". De même qu'en fin de spectacle, chaque soir, la police municipale fait systématiquement des patrouilles pédestres, notamment dans les rues piétonnes, à l'espace Cybèle, au jazz Mix. La nuit avançant, les patrouilles sont plus ponctuelles et se font en voiture pour pouvoir intervenir rapidement en cas de besoin. Tout cela en complémentarité avec la police nationale qui peut à tout moment déclencher son plan rouge. Les points d'accès sont bien sûr particulièrement surveillés et on tient compte d'une spécificité du festival avec les espaces qui surplombent le théâtre. Certains n'hésitaient pas à violer l'espace des riverains pour accéder à ces lieux de surplomb. Maintenant la police a pris les dispositions. Le festival a été victime d'un gros orage de grêle qui est resté dans toutes les mémoires. Un dispositif bénéficie maintenant de ce retour d'expérience. Les fouilles sont plutôt bien acceptées par le public. Je retiens que le festival permet la rencontre entre la "fameuse culture du risque" évoquée par les spécialistes de la sécurité et la culture musicale. Cet amour collectif de la musique facilite une gestion d''ensemble de la sécurité.

Avec Morgan Tran Duy Thi, responsable adjoint de la billetterie depuis 1998 (il est Viennois et travaille au festival de puis 1995) nous plongeons plus loin dans la compréhension du public et de son comportement. Billetterie : cela ne comprend pas uniquement la délivrance des tickets. L'équipe doit remplir diverses tâches : ventes de billet et contrôle aux entrées, mais aussi liens avec l'accueil à l'intérieur du théâtre et la sécurité extérieure et intérieure. Certains au sein de l'équipe de sécurité sont rompus aux procédures et règlementations liées aux ERP (établissements recevant du public). Figurent également des secouristes aux tenues bien identifiées. La jauge des spectateurs que Morgan calcule détermine d'ailleurs la nature du dispositif de sécurité. Certains soirs, il est fait appel à une société privée (l'équipe est composée de bénévoles ou de saisonniers) spécialisée dans certains types de concerts : par exemple celui de Joe Cocker ou Diana Krall-Elvis Costello. Morgan insiste sur la sociabilité du comportement du public. Dans sa grande majorité, étant là pour le plaisir, il est coopératif et parfois solidaire, notamment par rapport aux personnes handicapées. Il a aussi un comportement d'habitués suffisamment rôdés, pour supporter le temps de l'attente à

© Tchen Nguyen

l'extérieur, puis à l'intérieur, pas évident quand on fait la queue depuis 17h ou 18h sous le soleil. Juste parfois des personnes victimes de la chaleur. Il y a aussi l'indispensable équipement en cas de pluie : K-way, parfois chasubles ayant servi depuis longtemps et sacs à poubelle pour protéger les coussins par grande pluie. Vienne permet l'utilisation des parapluies, ce qui est unique. Aucun concert n'est annulé, en contrepartie ceux qui viennent de loin apprécient l'assurance que la représentation aura bien lieu. Et il y a ceux qui apportent leur sac de couchage pour passer la nuit finale, avec la fameuse dégustation des croissants au petit déjeuner. Une particularité est le nombre d'abonnés. Ce sont des fidèles dont le profil type est le suivant: sur les 7 spectacles auxquels il a droit, 3 ou 4 vont correspondre à ses goûts. Il les choisira bien à l'avance mais sera heureux de tenter des expériences sur les autres concerts. L'abonnement fidélise et favorise également la prise de risques artistiques. Les abonnés ne sont pas forcément des "puristes" du jazz. Morgan note une évolution du jazz pur et dur du début, vers des formes musicales dans une palette plus large. Par exemple 75% des abonnés se sont portés sur Joe Cocker, ce qui me ravit. L'abonnement devient également un objet familial qu'on se passe entre parents et enfants selon les goûts et les concerts. Il note la curieuse manie des abonnés qui arrivent en premier, après une attente de plus d'une heure et qui, dès la porte se mettent à courir vers les gradins même s'il n'y a personne avant eux. C'est un peu chaque soir, la conquête de l'ouest dans laquelle on pose victorieusement son coussin comme on le fait des fanions dans les westerns. L'ivresse de la course de l'abonné à travers les gradins. Dans cette lutte territoriale, certains se plaignent des journalistes qui ont "squatté" les places et il faut leur expliquer qu'ils font leur travail. D'autres sont gênés par la haie de photographes au bord de la scène (idem pour les explications) et des photographes expriment leur mécontentement de n'avoir droit qu'à deux ou trois morceaux et parfois pas du tout. Parmi les mordus, il a identifié au moins une cinquantaine de personnes qui ont pris deux abonnements pour assister à l'intégralité des concerts. Ils sont souvent à la tête du serpent humain constitué par ceux qui attendent, se connaissent, commentent le concert de la veille, se donnent des tuyaux sur celui du jour. Certains, comme dans un terrain de camping, sont heureux de se retrouver d'une année sur l'autre ; "Quoi de neuf depuis l'année dernière ? Tu te rappelles le concert avec Sonny Rollins, et encore plus loin avec Oscar Peterson..." L'un a laissé son chat en consigne, ignorant que les animaux n'avaient pas de droit d'accès. Morgan parle du public de manière vivante et concrète et non comme des numéros de billet. Son métier est d'être psycho-motricien. Tiens, tiens, on retrouve la psychologie aussi bien au sujet du public du festival que dans son boulot, ainsi que la motricité qui concerne également les élans musicaux. Il y a rarement de purs hasards.

Soleils noirs de l'Afrique

Ce soir la sono est comme je l'aime. Claire et chaleureuse. Curieusement les voix d'hommes sont souvent haut perchées. Angélique Kidjo présente en particulier Vusi Mahlasela "l'homme à la voix d'ange" (Afrique du sud) et son frère du Sénégal, Baaba Maal. Les contes et les chants font pousser sur la scène de Vienne les merveilleux arbres de l'Afrique : les obas du Gabon, les palmiers doum, les sipos rougeâtres, les nérés, éléis, yohimbehe et bien sûr les baobabs. Les paroles des hommes à l'égard des femmes sont parfois un peu démagos. Mais c'est sans doute pour mériter leur dose de tendresse. On les comprend finalement à voir toutes ces héritières de "Mama Africa", Miriam Makéba, à laquelle on rend hommage. Le trio

© Tchen Nguyen

d'Afrique du sud "the Mahotella Quens" qui nous relient à un passé pas si lointain. Kidjo, ange du Bénin toute en volupté épanouie et aux paroles sensibles. La frêle Rokia Traoré, malienne, au chant puissant et mélodieux. Asa la nigériane, personnage sorti d'une BD avec ses grandes lunettes qui soulignent son visage orné d'une belle houppette et la belle guinéenne Sayon Bamba, dans sa robe très classe, chatoyant juste ce qu'il faut. Quelle belle représentation du continent pour une musique qui s'adresse à notre cœur et tout notre corps. Un ensemble qui n'a rien d'un kaléidoscope artificiel et se développe en rebonds complices. Oh les rythmes. Ah les vibrations. Ca fait danser. Je sais bien qu'une fois de plus, au nom de cela, certains vont parler de "variétoche". C'est traitre car ça rime avec fastoche. Moi je trouve que c'est merveilloche.

© Tchen Nguyen

09/07/2010 Jazz in the city
(Vienne 14)

Jazz in the city

Ce soir, Diana a fait du bon (parfois très bon) Krall, bien en ligne, et Elvis a fait du bon Costello, à remous.
Je vous emmène maintenant au jazz en ville, à la rencontre de ceux qui aiment la musique sans aller systématiquement au théâtre romain, pour diverses raisons.
Il y a en effet les 14+1 séances du festival au théâtre antique, puis celles du Club de minuit et du JazzMix. Cela donne un sacré éventail de concerts avec vue sur des musiciens aux genres et personnalités multiples. Mais Vienne n'est pas qu'une savante addition de programmations, prestigieuses ou audacieuses. C'est une ambiance de ville, une manière de vivre sa ville et la musique qui, à son tour fait vivre la ville. Il y a autant de facettes qu'il y a d'habitants et de substances qu'il y a de manières de faire du jazz, celles qui bougent, qui réunissent, font sautiller ensemble, la tête penchée, les yeux brillants.
Je fais fréquemment des virées avant et pendant les concerts, profitant de la liberté de mouvement que me donne le badge. Il y a la scène de Cybèle, gratuite, conviviale, profitant de cette quinzaine ensoleillée, lieu de rendez -vous, havre de plaisir où on peut parler (pas trop fort) pendant que les groupes se produisent. Les poussettes croisent les respectables Messieurs Dames avec leurs cannes.
Pierre-Guillaume, 17 ans, Corentin, 17 ans, Anne, 18 ans, Cécile, 17 ans sont lycéens ou déjà bacheliers ; je les interroge au milieu de leur tablée de 9 jeunots. Ils ont grandi dans et avec le festival. Ils aiment l'animation que prend la ville pendant deux semaines. Cela fait penser aux vacances et marque une rupture dans le déroulement de l'année. Même les contraintes- "on est serrés, c'est difficile de circuler" -sont considérées avec bonhommie. Leur idée essentielle : "il faut garder cet évènement unique en France et qui est bien à nous". Leur hit parade musical (fait au mercredi 7 juillet) est Paolo Conte, Joe Cocker et Dee Dee Bridgewater. Ils ont moins aimé China Moses ; on a le sentiment qu'ils veulent entendre dans la spécificité de ce festival, des musiciens d'âge mur mais qui leur parlent d'autre chose, pour les changer de la musique qu'ils entendent quotidiennement. En ce qui concerne Joe Cocker, ils évoquent volontiers la référence à Woodstock mais s'empressent de demander ce que c'était. Un nom = une référence = un point non pas de repère mais de néon dans leur univers. Ils restent de marbre quand je leur évoque la dimension politique de l'évènement.
Puis me reçoivent chaleureusement à leur table de Cybèle : Gilda 52 ans, femme au foyer sans profession. Passionnée de jazz ainsi que son mari ; ses goûts sont classiques : Miles, Ella, Louis. Sa fille Sabrina, 29 ans, est assistante maternelle. Elle n'aime pas trop le jazz mais a été ébranlée l'année dernière par le club de minuit. Je trouve que c'est pas mal comme entrée in vivo dans notre musique, à suivre. Philippe, 25 ans, est étudiant. Il est tombé dans la marmite jazz et c'est lui maintenant qui a fait découvrir à ses parents Kyle Eastwood et Avishai Cohen à ses parents qui lui en sont reconnaissants. Ils veulent parler de leurs sentiments intimes. Ils ont besoin de rêver. Mais cette année "avec la crise", ils sont amenés à se priver de concerts de l'amphi romain, auxquels ils auraient aimé participer. Gilda cite ceux de Paco de Lucia, Joe Cocker, Michel PortAAAAAA...LLL dit-elle. Et aussi Diana Krall. Dire que ce soir j'ai subi

© Tchen Nguyen

dans mon dos les blablateries incessantes de deux bobos ayant entendu parler de Diana mais qui n'ont rien à cirer de la musique. Bon dieu, le monde est parfois mal foutu. Et puis, Gilda me met devant une contradiction on ne peut plus concrète. La musique est démutipliée par le partage. Elle et son mari ont transmis le virus aux enfants et au-delà. Les relais vont se prendre mais cela entraine la multiplication de la sortie des euros du porte-monnaie. Pas de grand concert donc pour eux cette année. Ce sera la scène de Cybèle avec une boisson pour chacun. Il faut même compter pour les frites à 4 euros la barquette, présentée sans rien d'autre, cela fait en tout 20 € pour la famille. Ils précisent "Il faut favoriser le côté populaire. Le partage familial coûte cher. L'abonnement qu'on peut se transmettre dans la famille, c'est bien, mai nous aimons nous rendre ensemble pour échanger ensuite "Fric, convivialité ? Ils ont le sentiment d'une évolution plus au profit des spectateurs qui ont les moyens. Dur, dur. Je repense aux propos de l'ami Jean-Pierre Vignola. OK pour la programmation mais pour le porte-monnaie ? Mais tout n'est heureusement pas traduit en "money". Le festival crée l'évènement. C'est l'occasion pour eux d'inviter amis et familles qui, sinon, n'auraient pas de raison particulière de venir les voir. Ainsi Philippe a préparé activement l'accueil de copains de Grenoble qui ne seraient pas venus en dehors de ces circonstances.
Marie-Anne et Vincent ont la cinquantaine et habitent Vienne depuis 12 ans. Ils sont attablés à la terrasse du café des orfèvres. Elle est maitresse d'école et lui cadre dans une entreprise de matériel médical. On joue un solide jazz rock, carré et entrainant, sans fausse note, presque pro. Ils sont allés à trois concerts et n'ont pas pris d'abonnements. Ils apprécient tout ce qui vient en complément "Nous avons un sentiment de proximité avec les musiciens, grands et petits". Elle a été particulièrement émue de voir certains de sa classe participer à la séance inaugurale avec Manu Katché. Eux aussi attachent de l'importance au côté festif, comme entrée dans les vacances. J'aime bien leur expression "tout le monde joue le jeu". Cela dénote le côté ludique ainsi que l'aspect actif.
Armelle et Maurice, également dans la cinquantaine, sont avocats. Lui est viennois. Elle est venue récemment rejoindre son homme. Ils avouent être "ignorants de la musique" malgré leur niveau culturel d'ensemble. Le côté festif et évènement de grande portée l'emporte dans leur perception. "Nous avons l'impression d'être à Avignon ou Aix "Sentiment de fierté donc et impression d'être pleinement dans le midi avec ses fêtes nocturnes. Alors, ils ne boudent pas leur plaisir. Ils dégustent leur apéro à la terrasse de Cybèle où j'échange avec eux. Ils y rencontrent souvent des amis qui sont dans leur disposition d'esprit. Ils apprécient de côtoyer des jeunes et m'encouragent à aller à les interroger. Ils vont à quatre à six concerts selon les années, soit en bénéficiant d'invitations ou en achetant leur place. Joe Cocker et Paolo Conte remportent leur suffrage. En revanche, ils n'accrochent pas "au jazz qui part en vrille" Ils ont un peu le complexe fréquemment exprimé de ceux qui ne "comprennent pas". J'essaie de leur parler de plaisirs, de personnalités humaines des grands musiciens. Ils écoutent bienveillants mais ne semblent pas convaincus. Ils apprécient la dimension lumière du festival, "les sites sont superbement mis en valeur" et trouvent que chaque année il y une amélioration contrairement à l'avis de la famille de Gilda. Attention, il ya peut-être des avis différents suivant les situations sociales.

Par loyauté à l'égard de leurs jugements, je vous livre mon tiercé musical : Wayne Shorter, Michel Portal, Paco de Lucia.
Voici donc des échos que je tire de ma liberté de mouvement grâce à mon badge "presse". Une

© Tchen Nguyen

liberté d'ailleurs pas toujours comprise quand certaines personnes du Service Presse du Festival souhaiteraient que je sois de service pendant la totalité des conférences de presse, pour "remplir". (Ces conférences de presse, par ailleurs animées magistralement et en toute humanité par Robert Lapassade : gros travail de préparation et mise en œuvre respirant le naturel.) Quelle vision a cette personne de l'humanité en donnant l'impression de tirer son pouvoir de la distribution de contremarques donnant accès à la buvette réservée à la Presse par ailleurs sponsorisée. Nous avons bu à midi un Château Latour 1980 prélevé sur ma cave sans lui demander l'autorisation. Deux malheureuses exceptions, un chef technique à la grosse tête et un Staline en jupon, deux cailloux dans un océan de tendresse durant quinze jours. Naturellement, je prends l'entière responsabilité personnelle de ces appréciations sans engager Jazz-Rhone-Alpes.com.

Les merveilles gratuites de minuit.
Je repense à Sabrina en dégustant le concert du Club de Minuit ce soir. On peut accéder gratuitement à plein de merveilles du festival. Alfredo Rodriguez au piano, Peter Slavov à la basse, Francisco Mela à la batterie. Quand Alfrédo joue seul, c'est du Debussy puis du Liszt au parfum de havane, bien arrosé de rhum. C'est Martha Arguerich, la divine et fougueuse lionne du répertoire romantique, qui jouerait du jazz. Et en trio, je suis emporté dans un élan de grâce complice et accomplie qui me rappelle Bill Evans et son trio à Montreux. Cela fait du bien d'entendre un batteur qui fait de la musique et qui contribue à en faire. Ensemble, ils nous font passer de langoureuses mélodies chaloupées à des cavalcades vertigineuses, mais jamais dans la virtuosité pour la virtuosité. C'est de la technique transcendée au service de la musique. De la sidération pour nous émerveiller à hauteur d'homme.

© Tchen Nguyen

12/07/2010 Notre poisson en bois à nous
(Vienne 15)

Notre poisson en bois à nous

Je remercie tout d'abord ma compagne qui a corrigé tous les jours vers 4 heures du matin mes retours sur les étapes de cette aventure humaine à Jazz à Vienne.

L'humain ! Je suis frappé par le fait que les personnes avec lesquelles j'ai échangé m'ont plus parlé de leur amour des musiciens que celui de la musique en général ou de la musique-jazz, l'un allant avec l'autre au final, bien sûr. Pour ce dernier soir, ce fut la prise en mains enchanteuses par François-René Duchâble, la prise en cœur par Céline Bonacina, la prise en chœur par Bobby Mac Ferrin, la prise en rythme par Tony Allen.

Pour ma conclusion, je vais aujourd'hui reprendre un de mes exercices favoris : vous dire les vibrations culinaires que m'inspire notre jazz en ce moment précis.

Philippe Henriroux "(N.d.l.R.: le chef de "La Pyramide" à Vienne)"me rapportait que Benny Carter disait que le public de Vienne le "mangeait", l'absorbait complètement. Et nous, public, nous croquons du musicien à toutes les sauces. Mais pas n'importe comment. En repensant au Viêtnam, j'ai toujours le sentiment que le jazz, musique populaire anoblie (ne jouons donc pas aux snobs) correspond à une cuisine qui est d'autant meilleure qu'elle est préparée avec des "bas morceaux" ou des abats, délaissés par d'autres, mais cuisinés de manière féerique. Il y a alors obligation d'exceptionnalité. Facile de faire un tournedos à la Rossini, mais des langues de canard aux holothuries ! Un mélange viande-mer. Des langues de canard bien tendres et finement goûteuses. Il en faut un certain nombre. Des holothuries (choisissez les roses) si coriaces qu'il faut les battre après une cuisson dans une durée et à une température bien précises. Mal cuite l'holothurie est immangeable, du pneu carbonisé et amer. Préparée à point, elle exhale toute la palette des plaisirs de la mer, avec ses parfums et consistances. Tout l'art du cuisinier est sollicité.

Un morceau de viande bien maigre, systématiquement maigre, c'est comme un Tour de France qui serait organisé en boucle dans la Beauce. Mais complété de morceaux de gras et de tendrons, sublimés, alchimisés pendant de longues heures, le maigre étant rajouté par la suite, pour finalement fondre dans notre bouche, et se répandre dans nos narines, c'est comme le Tourmalet et l'Izoard, avec l'air des grandes hauteurs et les chevauchées des campionissimi.

Au Viêtnam, les bas morceaux sont les plus recherchés. Notamment les pattes et les abats du poulet. On raconte même, pour ôter toute envie déplacée aux enfants, que lorsqu'on ne mange qu'une seule patte, on est subitement pris de tremblements effroyables. Et comme on ne peut pas avoir la prétention d'en revendiquer deux, mieux vaut laisser prudemment ce privilège à l'ancêtre.

Ici, en France, c'est chouette, vive les gens qui aiment les escalopes et me laissent le reste.

© Tchen Nguyen

Il est également une coutume qu'on rapporte du centre Viêtnam, région la plus pauvre du pays mais où les paysans sont les plus attachés à leur terre et sont les plus têtus contre les calamités naturelles ou fabriquées par les puissants. Certaines familles, il est vrai peu nombreuses, y étaient réduites au système du "poisson de bois". Autour de la table, quand vient l'heure du dîner, la mère ou la belle-fille sert le riz dans les bols ; on met un peu de nuôc mam (la saumure de poisson) dans un petit bol, pour saler et parfumer l'ensemble ; on complète avec des légumes bouillis ou des herbes comestibles cueillis au bord du chemin ou dans l'eau des étangs, et au centre, on place le poisson en bois. Débute alors la séance d'illusion collective d'un repas normal. Manger un poisson entier est en effet tout un rite au Viêtnam. On se partage les morceaux en arrachant des parties avec ses baguettes, délicatement pour ne pas effilocher l'ensemble, ou en retenant les grosses arêtes pendant que son voisin extrait son morceau, comme vous-même l'avez fait avant. Comment fait-on avec un poisson de bois ? On prend son riz, ses légumes qu'on trempe dans la précieuse sauce, qu'on aime bien concentrée, à 35° d'azote (voir Vienne 2009 pour les maniaques) et on regarde le poisson sculpté. On se réapproprie le déroulement du rite culinaire ancestral et on est ensemble, on parle de la journée achevée, on donne des nouvelles des voisins, on se lève pour calmer le bébé qui pleure, on prépare le lendemain. On pourra recommencer.

Le jazz n'est-il pas un peu notre poisson en bois. Plutôt un de nos poissons en bois. En ces temps de disette intellectuelle et de famine émotionnelle, l'essentiel n'est-il pas de faire cercle ? Nous avons besoin de pêcher et manger ensemble. Il vaut mieux se serrer les coudes que la ceinture. La vocation protestataire du jazz est loin d'être épuisée. Comme le poisson en bois, il sert à préparer l'avenir, car il nous rappelle au désir de foyers, de braises, même si le bois est inerte pour le moment. Il est beau, ce mot "ensemble", notamment de musique blues, west coast, funky, manouche... Quant au présent, ne croyez pas par ces propos que je suis pessimiste. Avec "la crise" (rendue responsable de tous les maux), il n'est pas forcément besoin de s'acheter un ouvrage bien cher et luxueux du Kama Sutra. Des improvisations sur des échanges bien câlins suffisent. Vive l'art de l'improvisation.

© Tchen Nguyen

16/08/2010 Le charme léger de la Crestoisie

Le charme léger de la Crestoisie

Les gens de Crest sont appelés les Crestois. Je vais parler ici de Crestoisie.

La ville est en Rhône-Alpes. Notre région n'est pas identifiée par une originalité historique dominante comme la Bretagne ou l'Alsace. Elle n'a pas non plus été marquée par une mono-activité économique comme le Nord ou la Lorraine. Sa régionalité tire sa substance, non de l'exception mais de la diversité, plutôt de ses diversités physiques, économiques, culturelles, de ses équilibres et de ses dynamiques. Crest est un peu à l'image de la région. Son donjon carré, surplombant la ville, fait face aux contreforts du Vercors d'où émergent des fragments de plateaux légèrement inclinés, la forêt de Saôu créant en ses creux des touches de verdure , pour mieux souligner ce roc blanc, gris clair, se présentant en bandes, faisant ainsi la jonction avec le ciel. Plus loin, des pics à hauteur modérée se découpent dans le ciel que nous avons la chance de découvrir dans sa couleur lavande. La tour fait figure emblématique dans le site. Histoire et géographie entrent en harmonie.

Les Crestois semblent bien décidés à faire vivre cette qualité de vie et à en profiter. La ville, comme beaucoup d'autres, compte une rue piétonne. Celle-ci forme la colonne vertébrale de la cité avec son tracé parallèle à la Drôme. La hauteur des bâtiments à deux ou trois étages se marie à la largeur de la voie dans d'heureuses proportions. Il fait bon y déambuler, surtout les jours de marché. La place de l'Eglise a la particularité d'être peu profonde pour atteindre l'édifice mais elle s'étale le long de la rue piétonne Elle accueille le concours de voix du festival. La disposition permet une appropriation du public dont toutes les envies sont respectées. Il y a ceux qui font les lézards aux rayons du soleil de fin d'après-midi en occupant les marches en pierre polie de l'église, tout en gardant les oreilles bien actives. Ceux qui s'installent sur le parapet pour leur faire face bénéficient de l'ombre de la rangée de platanes. On peut aussi trouver place légèrement en contrebas à la terrasse du café, également toute en longueur. Et, bien sûr, certains sont venus suffisamment tôt pour se poser sur les chaises de manière bien classique. Le concours qui se déroule chaque fin de journée constitue une grande singularité du festival qui le rend encore plus attachant. Une concurrente fait dans le registre star en herbe en titillant le public par des "comment allez-vous ? Vous êtes bien ?" La prestation sera plutôt académique. Les lauréats ont l'honneur de se produire une nouvelle fois sur la scène du spectacle principal, en première partie avant Michel Jonasz. Il s'agit du duo constitué de **Sofia Ribeiro**, chanteuse portugaise à la robe traditionnellement noire, et **Marc Demüth**, à la contrebasse. Ils ont fait le pari d'une certaine originalité et celle-ci a payé. Se présenter à deux présente l'avantage de pouvoir moduler et faire couler tempi et respirations selon inspiration et plaisir. Le risque est d'évoluer sur le fil, et même sur les cordes, pendant tout leur concert, sans relâche sur la tension. Ils s'en sortent bien. Mais, le danger est aussi d'être tributaire des réglages de la sono..... L'équipe **Julia Boman Band** n'est pas loin des lauréats. De l'avis de tous, le concours a été de bon niveau. A noter aussi la confrontation des orchestres de stagiaires, les conférences, l'expo de photos, de quoi alimenter une gazette quotidienne, légère en ton et point de repère incontournable dans le contenu.

© Tchen Nguyen

Dans le cadre, pourtant banal d'un terrain plat jouxtant la ville historique, ce que je retiens est que les dimensions et le dispositif de l'évènement favorisent la proximité. Nous sommes toujours dans cet esprit de qualité de vie, de qualité d'écoute. **Alain Bellon** *(président de Crest Jazz Vocal)* et toute son équipe sont des producteurs de proximité et des artisans de connivence. En étant ici à hauteur d'oreilles, le festival nous délivre un effet de loupe bien utile dans des évènements en tous genres. Prenons les exemples de **Roy Hargrove** et **Roberta Gambarini**, protagonistes d'un mémorable concert l'année dernière à Vienne. Roberta se produit cette fois seule mais en profitant des musiciens de Roy qui passe en seconde partie. Je garde le souvenir d'une chanteuse pleine de promesses, aux accents parfois naturellement joyeux, parfois mystérieusement en nuances, une chanteuse prenant complètement part à ce cadeau qui nous fut donné, même si ce fut à travers de courtes apparitions. Ici elle doit occuper toute la scène et se dévoiler. Elle montre du coup ses limites. Difficultés à transmettre des vibrations et à créer des émotions, registre peu varié, scats pas trop imaginatifs. J'ai préféré dans son set les "a capella" d'un académisme modestement de bon aloi. En bon macho mateur de formes féminines, je me rappelle sa robe fourreau de l'année dernière, avec une fente à sa jambe droite (si, si, c'est du côté où j'étais placé). Ce soir sa plastique est mise en évidence par un collant noir surmonté par un long pull gris style Jane Birkin. C'est classe mais encore ? Je trouve une analogie entre l'impression rétinienne et la trace auditive que l'artiste me laisse et me dis que parfois, il est plus sage de suggérer que trop donner à voir ou à entendre.

Certains des auditeurs, souvent qualifiés, n'ont pas aimé la prestation de Roy Hargrove, du moins par rapport à ce qu'on pouvait en attendre. Trop en retenue et pas assez punchy ? Moi j'adore. Hargrove est un superbe artiste, car il est protéiforme. En développant ce trait de sa personnalité, il deviendra peut être un Grand. A Vienne, il m'avait comblé, avec son grand ensemble, produisant les parfums puissants et troublants d'un whisky typiquement Islay, avec ses effluves de tourbe se prolongeant en bouche par des fragrances de vieux cuir. Puis avec RH factory, et MC Solaar, il nous avait secoué, mais avec la dose poétique nécessaire, en nous proposant un vieux rhum, très, très ancien mais pourtant vigoureux "Trois rivières". A Crest, j'ai droit à un Margaux tout en dentelle, nécessitant de faire appel à mes facultés de respiration pour l'apprécier. Légèreté, nuances et bel enchaînement entre bouquets primaires directement gratifiants, secondaires (c'est de la grande classe), tertiaires plus profonds et enivrants encore (cela devient hors classe). Certes, ce n'est pas le grand Château Margaux, l'unique dans le crû. Le caviste-producteur de spectacle est plus maquignon que poète. Mais je sais que quand il sera dans des conditions d'exceptionnalité, Roy pourra nous sortir une fiole miraculeuse. Aurai-je la chance d'y être ? Merci à Crest de me donner l'envie.

Ce soir le gars me donne l'impression d'être un John Lewis de la trompette au milieu d'un MJQ swinguant de manière distinguée. La comparaison avec Roberta Gambarini est significative. C'est la différence entre un parti-pris de minimalisme artistique, au sens de l'esthétique des estampes, et le minimum musical syndical à assurer. Roy suscite le vagabondage de l'ouïe et l'exacerbation des sens. Et son ensemble, donnant le sentiment de le suivre tout spontanément, a de l'allant. Pourquoi les citer tous ? Pour le final, nous avons d'abord droit aux envolées d'enfer d'un enterrement à la Nouvelle Orléans. Des déchainements musicaux qui donnent l'impression de la force nécessaire pour effacer les cicatrices des morsures de chiens et, aujourd'hui, surmonter les traces de Katherina. Puis,

© Tchen Nguyen

dans un tempo lent, pas mou, toute en concentration bien maîtrisé, dont les lenteurs deviennent vibrations, c'est l'ouverture vers les anges. Et l'archange Roy vient se poser dans le public pour faire sentir le battement des ailes de la création sous le ciel étoilé de Crest. Un grand moment pour les terriens.

© Tchen Nguyen

16/08/2010 La potion du Mézenc

La potion du Mézenc

Annie, Daniel et Adrien sont des personnes avec lesquelles il faut entrer en connivence de manière urgentissime. Avec leur Festival sur Lignon, ils nous administrent une solide dose de jouvence musicale mais il leur faut garder leur propre énergie pour avancer et nous faire toujours plus plaisir. Nous devons ainsi y mettre du nôtre. La potion du Mézenc, personne n'y est tombé tout petit par légitimité miraculeuse. C'est affaire de labeur poétique, de touillage obstiné, d'intuition des fumets. Douze ans qu'ils touillent. Au début, en pensant qu'il suffisait d'une marmite, de bons ingrédients et d'un feu. Leur feu, celui de la cinquantaine de bénévoles qui se passent les branchages, qui ramassent les fragments de troncs coupés, et cherchent les étincelles, les éclats pouvant faire revivre tout le reste. Mais il ne suffit pas de touiller.

En ce dimanche, je termine ma semaine après le festival de Crest. La matinée a débuté par un viron vers le Sud, Vinsobres, le seul AOC des Côtes du Rhône.

Charles dont le profil de jouvenceau figure avec celui de son frère Joseph sur l'étiquette du mythique Charles-Joseph, dominante Syrah, concocté dans une parcelle accessible en 4x4, pas pour bobo urbain. Mais Charles a pris de la bouteille et nous reçoit comme un prince de sa cave. Carte des vins, satanée liste de variantes en l'honneur du Dieu Bacchus. Nous franchissons ensuite le Rhône avec Pascal. Merveilles de la région : changer de montagnes, de végétation, faire un clin d'œil au soleil d'un autre point de vue, palettes de verts déclinée autrement avec les miroitements argentés des rocs. Mais ma voiture se traîne, lestée de ses caisses en blanc et rouge, dans cette interminable succession de virages avant d'atteindre Fay-sur- Lignon, dans le Mézenc. Pourquoi ces gens en ces lieux ont-ils tous la prétention de nous faire comprendre que nous devons les mériter, éprouver notre ardeur avant de goûter à ce qu'ils font. Bon, on est méritants et on espère avoir du plaisir. Je découvre la place du village qui se présente sans crier gare après un énième tournicoton. Des gens pas du tout dézingués, majestueusement sereins. Puis revirage, étang se mirant en fin de journée, arrivée sur les lieux. C'est une bonne mixture, entre douceur de l'être et personnalité des goûts.

Annie Fanger, présidente du festival, est la première à nous accueillir. Elle insiste sur sa motivation de quasi- fille du pays. Valoriser le patrimoine du pays, son pays. Valoriser, c'est faire vivre ; et le jazz est une des musiques vivantes, parce qu'improvisée ; mais la vie c'est aussi des choses mises bout à bout avec d'autres : chansons françaises, musique du monde, aussi public d'ici, de touristes passants, gens avertis des différentes musiques. **Daniel Fanger**, directeur de la programmation artistique souhaite que son "petit festival" continue à apporter aux publics d'ici toutes les composantes d'un "grand" festival. **Adrien Grou-Rudenez**, relation de presse travaillant dans l'année à FR3, n'essaie pas de se faire passer pour un connaisseur pur et dur du jazz. Sa préférence va vers l'éclectisme et les rencontres. J'aime la communication quand elle conjugue conviction personnelle et ouverture aux autres. Il apporte aussi les approches d'une génération postérieure à celle d'Annie et Daniel. Donc nous arrivons dans un vrai festival. Il a son catering (traduisez son buffet des délices chauds

© Tchen Nguyen

et froids, où les truites du Lignon étirent leurs nageoires aux côtés de saucisses de la Réunion, en rougaille comme il se doit, ne parlons pas des gros haricots stimulés par oignons frais et concassée de tomates fraîches) Il y a aussi le backstage (traduisez les coulisses). Cela se fait de s'y serrer la main, d'échanger et respirer le plus légèrement possible. Un guitariste refuse ostensiblement de me serrer la main. Je suis éclairé au sujet de la potion du Mézenc. Elle ne bonifie pas forcément, mais ne fait qu'accentuer les tendances et c'est bien ainsi.

Toutes ces composantes d'un festival ne valent que par le réseau des bénévoles, ici d'environ cinquante venus de la région : Savoie, Lyon, Ardèche, Beaujolais, et je n'ai pas pu tout noter. En voyant Annie, Daniel et Adrien (avec les autres), je pense à un trio, la formation basique du jazz, avec ce qu'il faut pour permettre l'émergence d'une musique libre et déjà élaborée. Ils sont complémentaires, c'est évident, mais ils sont créatifs ce qui est plus dur. Et puis, avec eux, Fay-sur-Lignon est quelque part dans l'éternel triangle qu'il faut construire et faire vivre entre les musiciens, les publics, et les organisateurs. Mais Daniel sait bien qu'au delà de ces enjeux concrets, un festival représente autre chose qu'un concert unique en construisant une identité de lieu. Un cercle de craie Forézien. Un lieu autant humain que physique. Un lieu vibrant, original, innovateur, mais dans lequel chacun peut se retrouver, avancer à son rythme. Par exemple, ce soir le public est emporté par le sentiment de convivialité créé par I Muzzic qui a tenu à fêter les 10 ans d'existence de leur réseau musical, après A Vaulx Jazz, en dispensant des parfums originaux, subtils et forts de jungle au milieu des sapins. Joli mariage.

Je découvre dans le programme, un texte dédié à Jean Ferrat, aux accents très personnels de Natasha Bezriche, chanteuse, d'ascendance maghrébine et slave, Elle est à la fois dans le registre du "toutes musiques" et de représentation de l'unique. Son texte n'en prend que plus de valeur. Je vous le recommande. Les paroles sont à l'image du festival qui, outre la résidence d'I-Muzzic nous a fait jubiler avec Christian Toucas et vibrer avec Alain Leprest.

Daniel est aussi pris par les soucis du quotidien financier et administratif. Il n'y pas que la culture du beau en montagnes du Mézenc. Il me lâche "Finalement tu sais, il faudrait une révolution sociale et culturelle pour disposer des moyens financiers, matériels et surtout socio-éducatifs, afin que les publics puissent satisfaire leur soif d'autre chose." Nous échangeons au fond de la salle où il a la gentillesse de me consacrer ces moments au beau milieu de la préparation du dernier concert. Un des bénévoles le hèle en ces termes : "Daniel, continue tes explications, mais peux-tu en en même temps me donner un coup de main ?". En fait, il s'agit d'un coup de pied en mettant son pédibus sur le bas de l'échelle et la stabiliser afin que le gars puisse monter régler les projos. Eh oui, camarade, la révolution commence par le barreau le plus proche du sol et le plus éloigné du mur, en y mettant le plus de poids possible, sinon la faîtière risque de faire flagada.

Quand Daniel a le blues, à nous de donner le swing et le groove à ces facettes du Mézenc, pour le remercier, lui et son équipe, par notre écoute fraternelle et exigeante.

© Tchen Nguyen

06/09/2010 Le père du style

Le père du style

La semaine passée a vu la fin des concerts du Péristyle de cet été. L'occasion m'est ainsi donnée de revenir sur que nous apporte l'Opéra de Lyon en matière de jazz.

Car il y a un style "Jazz de l'Opéra de Lyon" et François Postaire en est le père. Comme directeur, Il a la haute main sur la programmation aussi bien des résidences AmphiOpéra Jazz tout au long de l'année que sur celles du Péristyle de mi-juin à début septembre. Il accouche de joyeusetés et grâces multiples même si sa très légère bedaine ne se dégonfle pas après les heureux évènements. L'essentiel chez lui est dans le plissement des yeux et non dans la voix qui se veut maîtrisée, voire raisonnablement bourrue. Normal quand on est patron. Le style de François Postaire vient d'abord de sa lyonnitude. Il est bosseur et aime bien aussi que ceux qu'il accueille viennent se donner dans le labeur, se saisir de l'occasion afin d'aller plus loin dans leur chemin créatif. Il espère que la résidence soit une étape sur leur voie aux deux sens : une résidence-atelier de travail et un résidence-demeure conviviale reflétant les personnalités de chaque artiste. Je me rappelle Nguyên Lê, car j'eus le privilège d'assister à une de ses répétitions (non , finalement, je parlerai de "précréation") où chaque compère prenait tour à tour la baguette et montrait le chemin pour sortir de telle ou telle difficulté particulière repérée par le maître, pour arriver encore plus haut tous ensemble. Du vrai boulot d'excellence joyeuse et concentrée. Le saxophoniste Lionel Martin, en puissance et en poésie, fréquentant slam, piano inventif, formation funky, fête finale tous azimuts, et le pianiste Yaron Herman, tout en délicatesse chantante et pulsante. L'AmphiOpéra jazz me fait penser, dans ses proportions, pas encore dans sa renommée, au mythique Yoshi's Club. C'est un lieu avec une personnalité, dont l'âme est en train de se créer comme ce fut le cas pour le Yoshi's. Pas petite comme un club tel le Hot-Club ou la Clef de Voûte, pas non plus espace de grand festival comme Montreux, Montréal, Vienne, sa dimension conjugue la proximité avec les musiciens et une scène bien affirmée, au caractère d'épreuve du feu pour des musicos confrontés à l'exigence (bienveillante) du public. Celle ci est positive car une qualité d'écoute, qui me réjouit toujours, en résulte. Et parfois des évènements jaillissent du frottement entre qualité d'écoute et inspiration des musiciens. Un merci particulier alors à Huby, à la sono qui fait dans la dentelle capable en même temps d'encaisser les grosses bourrasques, et, plus fort, de leur donner alors un sens poétique. Gros son peut aller avec belles nuances. J'aime bien également croiser Anastasie, l'attachée de presse qui préfère en faire moins dans l'apparence et plus dans les contenus et Djamila qui œuvre dans le mêm registre à l'administration.

Le Péristyle en été est une autre forme de ce style "FP". Gratuité, trois sets chaque jour 19h, 20h15, 22H. De quoi satisfaire nos belles soirées selon nos humeurs. On n'est plus dans les ateliers des résidences, mais dans les vitrines festives de présentation de ce qui a été déjà travaillé. C'est de l'offrande musicale. Je profite de ma chance ; je reste à Lyon quasiment tout l'été. A moi la proximité simplement culinaire, gastronomique, jardinière, florale, viticole, surtout amicale. J'ai le plaisir de pouvoir réserver mes périples au long cours pour le hors

© Tchen Nguyen

saison. Cette année, j'ai embrassé par erreur, pris dans l'élan d'un tour de table bisouillant, une jeune femme superbement maquillée et parfumée. Belle surprise : chaude et complice réplique de la gente dame mais regards inqualifiables de son compagnon.

L'essentiel est quand même sur scène. J'ai eu droit à une variété d'expressions créatrices qui m'a permis d'effectuer des exercices d'écoute comme on pourrait faire des devoirs d'été mais dans le plaisir le plus complet. Je retiens les leçons de piano et de batterie pour exemples.
Pour ce qui concerne les touches noires et blanches j'eus droit, par ordre chronologique à Léonardo Montana avec le trio Triphase d'Anne Pacéo. Une capacité de jouer ensemble rendant les choses naturelles, en faisant monter et descendre les volumes sonores, en créant des périodes cool comme hot dans une suite d'évidences pourtant travaillées. Devant tant de légèreté maîtrisée je demande au pianiste s'il a une formation classique. Il me répond que non. Je l'aurais cru. Du clavier fluidifiant. Puis, il eut le Karim Maurice quintet. Ce fut de l'énergie complice où la trompette de l'expérimenté Pierre Drevet et le sax d'Eric Prost, compagnon idéal et serein de toutes les aventures, ont rencontré la joyeuse juvénilité dans le jeu de Karim Maurice au piano et compositeur, un pianiste insuffleur d'énergie, avec des rythmes bien en place au service des complices et prenant ses propres envolées pour notre plaisir. Wilhelm Coppey avec le quintet de David Sauzay et Christophe Métra, nous montre comment un piano peut prendre entièrement sa part dans une session dynamisée par des instruments à vent généreux, un sax et une trompette, un piano qui sait chanter tout en percutant, fournir un contrechant en forme de guirlandes ou d'accords bien sentis, à deux instruments complètement inspirés, parfois déchainés. Un piano avec du répondant, dans une leçon de complémentarité inventive. Avec Ludovic de Preissac, nous avons droit au be bop mélodique et virtuose sans qu'une impression d'effort ne vienne perturber l'ensemble. Les enchaînements nous sont familiers avec la sixième intégrée et la modulation à la tierce (Lionel Hampton le faisait avec grand chic) mais nous ravissent par le classicisme complètement intégré au style du musicien, au point d'aller aux limites du genre sans donner le sentiment de dérapage possible. Avec ses compagnons ils font dans l'élégance rythmique et harmonique apportant une approche originale aux standards de West Side story. Du piano classe. Et pour la dernière session que j'ai entendue (il y en a eu d'autres), Alfio Origlio au clavier électronique nous offre une autre facette, une fusion de lave créant des défis à son groupe de telle sorte que celui-ci, poussé dans ses retranchements, ira toujours plus loin. Du clavier incitateur-relanceur- inspirateur. Je n'ai pas eu l'occasion d'entendre Stéphane Vincenza dans le cadre du péristyle, mais j'ai eu la chance de l'apprécier à la Clef de Voûte, chez lui, et sur mon Yamaha, chez moi.

J'ai pu également me régaler d'une belle palette de batteurs. J'avoue que dans ma génération je suis peut-être prisonnier d'une grille de lecture qui veut qu'après les pères fondateurs , tels Jo Jones ou Gene Krupa, et qui en en ont fait un instrument à part entière, il y ait eu dans les années fastes 50, 60 les voies ouvertes par Art Blakey, rythmique tutoyant les chaudrons du diable, avec un rappel des racines africaines et une recherche de technique foudroyante et inculbutable, et celle de Max Roach, tirant plus vers l'invention d'un art du drums comme instrument percussif et également mélodique, jouant sur les respirations, les souplesses des combinaisons. Je conçois ainsi qu'Art eut comme successeur Elvin Jones chez Coltrane (Afro Blue impression) et Max inspira sans doute Tony Williams chez Miles. J'avoue être plus

© Tchen Nguyen

sensible à la filiation légère inspirée par Max Roach, même si Léon Parker, qui est un mes batteurs préférés, réussit aujourd'hui le tour de force d'allier puissance rythmique et grâce mélodique. Anne Pacéo est effectivement dans la souplesse, la légèreté des montées et descentes chantantes avec son groupe. C'est du ski maîtrisé et libre, lattes tranquillement à plat, sans accrocs, souplesse des plantés de bâton, spatules ondoyantes. Un drums qui nous fait respirer de plaisir. J'ai l'occasion d'écouter Mourad Benhammou dans les conditions intimes du Péristyle et retire une impression différente de celle que j'avais ressentie lors du festival de Saint Fons. Même si on sent que l'homme aime bien déchainer les foudres de son instrument, et il en a largement les moyens techniques, c'est fait dans une subtilité apportant à l'évidence un plus à ce quintet en super forme (par exemple le balancement original du célébrissime "Cry me a river"). Je reviens le jour suivant pour confirmer mon sentiment. Je vois le batteur en contre jour, le buste bien droit et le visage se découpant sous les arcades d'où est suspendu un lampadaire rouge et à en arrière fond les dômes de la mairie de Lyon dans la nuit tombante. Moment de plaisir. Andy Barron, avec Alfio Origlio, Eric Prost au sax et Jérôme Regard à la basse participe joyeusement au jeu de relances musicales dont j'ai parlé. Il échappe aux classifications pour être mi accompagnateur, mi soliste, surtout atout maître des échanges, tenant à la disposition de tous une panoplie technique superbement vaste. Peut-être dois-je dépasser mes classifications. Sans doute.

Donner aux lyonnais et aux autres l'occasion de se faire plaisir d'une palette bien plus large que le profane pourrait l'imaginer en évoquant le mot " jazz", donner à entendre et voir la création et les créateurs grandeur nature. Le style Opéra Jazz me fait penser aux propos d'Antoine Vitez concernant son idéal d'élitisme pour tous.

Amis touristes qui venez à Lyon tout au long de l'été ainsi que joyeux estivants lyonnais (notamment jeunes femmes délicatement parfumées), n'oubliez pas, aux côtés des tablées des mères lyonnaises, et des bouchons de chez les gones, les arcades du père Postaire, déboucheur de nos oreilles.

© Tchen Nguyen

20/09/2010 L'homme entier

L'homme entier

En sortant d'un échange avec **Jean-Paul Chazalon**, directeur de RhinoJazz(s), à quelques jours du démarrage du festival automnal, j'ai l'impression d'avoir fait du bugne à bugne avec Amédée Doménech. Cela ne vous dit rien? Vous allez voir. Pour moi, ce beau patronyme est à toujours marqué par la noble image d'un deuxième ligne de rugby, ne trichant jamais, dont les coups de gueule n'ont rien à voir avec des esquives fielleuses ou des jeux de mots de gringalet du ciboulot. Un vrai sportif, un homme vrai. Amédée, l'homme de Brive-la-Gaillarde fut le premier seconde ligne moderne français, gaillard et malin. Les plus jeunes n'ont pas connu cette période du début des années 60. Il se trouve que le rugby est le sport collectif préféré de Jean-Paul qui semble aussi être un homme pouvant tenir les deux mi-temps, la troisième et pourquoi pas la quatrième ou la cinquième. Finalement, ce ne sont plus des mi-temps mais des pleins temps, des plus que temps. Je suis sensible aux hommes entiers. On le devine aussi capable d'excès, mais toujours dans la loyauté. RhinoJazz(s) est à son image. Je trouve marrant qu'après avoir osé le symbole bien costaud et défonceur de la bête carapacée, on l'ait modulé par des attributs aériens ou rigolards, ailes et couleurs sympas, bref introduire les contrastes de la vie dans les dimensions monolithiques.

Pour porter et faire vivre un festival comme RhinoJazz(s), il faut avoir la poésie musicale chevillée au corps mais ne pas laisser aux vestiaires les capacités de faire tourner une mêlée dans le sens que l'adversaire déteste, de contourner les obstacles ou les percuter ou encore de faire une passe croisée dans le dos. On n'est quand même pas des enfants de chœur car on connait les vertes prairies bien tondues comme la boue qui colle aux crampons. J'aime RhinoJazz(s) parce que l'animal gambade dans les vallées du Gier et de l'Ondaine sans dédaigner les hauteurs et les terrasses. Il se fait parfois laboureur missionnaire, parfois bête ailée dispersant ses graines, et d'autres fois ouvreur de piste avec ses cornes affutées. Une grande particularité du festival est d'être constitué d'une myriade d'évènements dans un chapelet de sites.

Ce fut en 1979, que Jean-Paul concrétisa son idée de RhinoJazz. Un sacré défi : mettre en œuvre le concept dans ces contrés et dans cette saison. Son déclic d'adolescence avait été un disque de Lionel Hampton dont il ne se rappelle pas comment il lui était arrivé dans les mains et empli les oreilles. Sa culture relevait plutôt du rock d'Elvis, des Shadows (ah oui, les lunettes), des chaussettes noires ..... Ses parents n'écoutaient pas le jazz. Il a fallu se faire une culture bâtie sur le plaisir et développer ses plaisirs en les nourrissant de sa culture progressivement enrichie. Jean-Paul s'est fait l'oreille seul en préférant très vite les concerts au disque mais en constatant le manque de scènes vivantes. Il aime aussi la musique baroque par exemple au festival de la Chaise Dieu. Tiens, le baroque....Question de personnalité? J e lui demande comment marier la proximité de terrain, surtout pour Rhino festival qui parie non pas un seul terrain mais des terrains, ce qui veut dire des publics et des collectivités partenaires très différents, comment marier cette extrême diversité avec l'universalité de la

© Tchen Nguyen

musique, la mondialité, le village-monde que représente la création musicale. Traduire cela dans une programmation. Je suis frappé d'ailleurs que ce ne soit qu'au bout de plus d'une heure d'échange que le mot jazz est employé entre Jean-Paul et moi. Et il insiste bien sûr sur le S auquel il tient dans l'intitulé "RhinoJazz(s)". Depuis les premières éditions, plutôt pointues et après maintenant plus de trente ans d'expérience(s), la boussole et le ciment de son boulot sont le public. Il y a les collectivités partenaires, émanations de ces villes, mais surtout les musiciens et le public. L'identité d'un festival n'est pas le résultat d'une méthode, encore moins d'une recette. Elle se forge dans l'aller-retour entre la confiance acquise auprès du public (une élue de Roanne lui dit qu'elle vient maintenant les yeux fermés) et l'esprit d'aventures déambulatoires des musiciens qui lui font également confiance. Jean-Paul et son équipe, en premier lieu le fiston Ludovic à la programmation, sont des passeurs (je me dis alors que Jean-Paul devient demi de mêlée ou et Ludovic est son demi d'ouverture) mais jamais statiques, toujours à l'affut, fonctionnant à géométrie variable, variant les combinaisons pour avancer au gré des attentes et opportunités. Parfois 10% du public potentiel sera concerné, d'autres fois 90%, d'autres encore 60%. Il n'y a pas de hiérarchie, il faut se déployer dans tous les sens. Ce sont les gens qui comptent. Jean-Paul me confie avoir été interpellé par un évènement. Un concert relativement pointu avec Barre Philips et Barry Guy, deux contrebassistes accomplis et inventifs, avait été unanimement appréciés par le public de connaisseurs mais les élus de la ville de Saint-Joseph se sont montrés moins réceptifs (ce qui n'a d'ailleurs pas altéré leur engagement auprès du festival). Il se dit alors qu'il lui fallait organiser les choses comme un voyage. Donner des points de repère qui peuvent rassurer pour mieux inciter aux découvertes et aux expériences. Dans les premières années, Rhino festival suscitait déjà des retours dans les journaux anglais ou espagnols, à la télévision allemande, mais ne recueillait que très peu d'échos locaux ou régionaux. Son idée est qu'il faut simultanément multiplier les publics et élargir l'esthétique musicale de ceux-ci. L'un va avec l'autre.

Son atout est d'avoir créé un réseau pour détecter les talents originaux, être à l'affut mais pour que l'occasion se présente, il faut aussi montrer sa curiosité pour susciter l'information. Tout un mécanisme sans dosage infaillible, avec du travail sérieux et acharné mais aussi de la magie à insuffler comme une alchimie. Et cela passe tellement par l'équation personnelle. Je me dis que Jean-Paul construit son festival comme un musicien crée et développe sa musique, avec sa technique transpirante mais avec une poésie empirique et en cherchant à pas trop répéter les formules, même celles qui marchent.
Je me rappelle un concert l'année dernière de Jan Vanek dans l'église de Saint t-Paul en Jarez. Un type déjà venu l'année précédente mais que personne ne connaissait et qui est reparti pour redisparaitre sur ses hauteurs, tel un yéti invité par Chazalon père et fils pour mieux filer ensuite réalimenter ses chaudrons créatifs. Je ne sais pas s'il faut que je l'appelle guitariste ou musicien utilisant la guitare ou encore transmutant de son instrument. Lui aussi a une carrure de rugbyman, plutôt de troisième ligne aile, et des paluches de joueur de base-ball, mais avec la souplesse et l'art de l a voltige d'une gymnaste russe, tout en diffusant une impression de sérénité d'un bonze tibétain pour mieux se déchainer dans les instants d'après tel un Johnny Halliday puissance dix. Dès la fin du premier morceau, nous nous regardons au premier rang de l'église. On respire un bon coup après avoir été pris à la gorge d'entrée. On est groggy mais chaviré de bonheur. Où sommes-nous exactement ? Que se passe-t-il ? Que

© Tchen Nguyen

va-t-il se passer ? Une quasi standing ovation pratiquement permanente, bénie par la grâce de la création et de la nativité en train de s'opérer sous nos yeux ébahis et emplissant nos oreilles esbaudies. Un moment comme cela vous tombe dessus sous la voûte divine, comme la jubilation d'un chercheur d'or au moment de la découverte de la pépite, dans ces contrées à l'ouest de notre région. Pour le mériter, il faut essayer, réessayer, monter et descendre, traverser toutes les étapes d'un festival. Comme dans les grandioses paysages de l'Ouest, il faut aussi se dire qu'il n'y pas que l'or qui compte, car cela rend fou d'en être obsédé. Il faut aussi goûter aux autres plaisirs. C'est le mérite d'un festival. Jean-Paul insiste sur cette dimension « sur la longueur et la diversité » de l'évènement, la capacité à tenir la distance pour aiguiser la curiosité au lieu de la tarir au fur et à mesure que se développent les épisodes. «Un bon festival est celui qui ouvre le champ des plaisirs».

"Monter un projet, c'est du business avec un périmètre économique invisible et inconnu du grand public" Et son entreprise à lui doit marcher trois mois par an, chaque année, en ayant été préparée le reste du temps. Dans son vécu c'est lourd : s'arrêter, redémarrer... Il s'inquiète de la réforme des collectivités territoriales qui créée une inconnue. En cherchant à recentrer chaque type de collectivité sur ses compétences spécifiques, on appauvrit, voire assèche, les motifs et terrains de coopération entre elles (région, département, communautés de pays, communes) et du coup les formules de financements croisés peuvent être restreintes. Alors, Jean-Paul va encore remonter au créneau. Certaine collectivité lui a bien fait défection il n'y a pas longtemps. Le festival n'en n'est pas mort. Je repense aux entrées en mêlée dans le rugby : force et subtilité. Malgré les apparences, une mêlée, c'est beaucoup de technique, le résultat d'une grande culture rugbystique, donc humaine, et c'est une épreuve de vérité. Y aller, encore y aller, le faire ensemble. Mais il faut se dire aussi que faire vivre un festival, c'est plus que monter un projet. Il faut dépasser l'invisible de ce qui se passe sous la mêlée pour faire vivre la balle quand elle émerge du paquet et a envie de voler de mains en mains.

C'est ainsi que Jean-Paul pense d'abord au public pour mieux songer aux partenariats. Nous nous rejoignons. Souvent les réunions de travail auxquelles il assiste évoquent essentiellement les collectivités à solliciter et les organismes spécialisés à mobiliser. Au bout d'une heure ou deux le mot « public », surtout la réalité à laquelle on est renvoyé, a peut-être été évoqué deux ou trois fois. Au grand maximum. Cela me fait penser à mes réunions à l'université dans lesquelles on parle de programme de travail (surtout pluriannuel !), de recherches, de thèses, de subventions, de règlements (au deux voire trois sens) mais très, très rarement, plus que rarement, d'étudiants.

Jean-Paul n'a pas voulu de mon tire-bouchon sophistiqué pour ouvrir les bouteilles de Saint Chinian 2002 et Côte Rôtie 1997. Il préfère le classique intégré au couteau, celui qu'on tient bien main. Il a l'air d'aimer cette sensation de bien tenir en main. Enfoncer la vrille, sentir la butée, remonter fermement mais en délicatesse, en maîtrise du mouvement jusqu'au joli toc.... de l'extraction finale, prometteur du glou glou de la suite. Et rigoler....
Je vous laisse consulter le programme sur notre site, et j'ai mes petites idées. Pas seulement en ce qui concerne l'ami Nguyên(Lê). Je me fais l'écho de Jean-Paul. OSEZ en toute CONFIANCE, vous tomberez forcément sur un nouveau Jan Vanek, Michel Pétrucciani, Salif Keita ou Roy Hargrove qui furent ici encouragés dans la germination de leurs (alors) jeunes talents. Vous pourrez alors vous dire que les miracles sont de l'ordre de l'humain dans le

© Tchen Nguyen

labeur et la légèreté. Mais vous devez le mériter par votre recherche et pas seulement par votre chéquier.

Finalement les obstacles du début du festival, comme dans toute aventure réussie mais toujours menacée, se sont avérés être des éléments d'identité attachants. Je retiens les idées qui se rattachent au mot "voyage". Voyages et méandres musicaux pour le public. Rencontres de terrain pour les musiciens. Balade dans les contrées du Gier et de l'Ondaine pour tous (vive quand même le GPS et une grosse bise à Françoise). Réseaux de travail pour l'organisation.
Oui, après les étourdissements de l'été et avant les froidures de l'hiver, vivement que je reprenne la route pour traverser les brumes de la terre qui tiédit, se refroidit et qui fume en fin de journée automnale (je n'ai pas besoin qu'on me dise "tu situes ?" et je ne pas allusion ici à ma chère Françoise du GPS) et retrouver la chaleur des femmes et des hommes qui musicalisent, jazzifient, festoient, festivalisent.

© Tchen Nguyen

10/10/2010 Québec en Gier

Rhino 1

Québec en Gier

Je reviens d'un émouvant séjour au Québec, les mirettes encore pleines des palettes rougeoyantes de cette période indienne, de la douce et forte symphonie du nouveau monde, avec en clôture un mémorable concert de Charles Lloyd et Jason Moran au Palais Montcalm, à l'acoustique suffisamment fine pour nous plonger dans la leçon de souffle de sir Charles, toujours aussi tranquille avec son écharpe et ses lunettes de concierge.

En 24 heures, j'atterris sur le dos du rhino et en avant, à nous les vallées du Gier et de l'Ondaine. Sentiment de punition de retour d'un paradis ? Pensez-vous, on repart dans la vie, dans les tourbillons de la vie, comme disait Jeanne Moreau. Je reste dans les sentiments de feuilles aux reflets les plus divers et riches, pirouettant et vrillant dans la légère brise ou les grands vents.

Premier soir, d'emblée c'est une séance grosse pointure. Nina Hagen me rappelle le vert fluo des feuilles vendues dans les magasins pour préparer Halloween. Performance, capacité de se brancher avec le public en faisant vibrer les raclements de ses râles au plus profond des graves arrachant les rugissements du public. Elle n'a pas changé depuis les années 70, même si c'est surtout ici du gospel hyper sono-divinisé. Est-ce un compliment ? Un peu comme les feuilles d'Halloween, plastifiément relookées qu'on peut ressortir chaque année et, il y a sorcières et sorcières, il ne faut pas confondre. Mon plaisir est surtout de faire des plongées d'anthropologue dans l'infinie richesse des peuplades musicales.

Le lendemain, magie du festival, avec la clarinette basse de Thomas Savy, j'ai l'impression d'un arbre vrai mêlant, les feuilles encore vertes, celles qui sont orangées, et les premières rougeoyances. Délicatesse des sons, connivences entre les compères imprimant les frémissements nécessaires au végétal tout en variété, bruissant du dialogue avec le public qui ne demande que cela. Beaucoup de musiciens et d'avertis dans l'assistance. Leur suite musicale est comme une belle balade nous donnant à voir de grands arbres ou de merveilleuses plantes rampantes ou grimpantes en passant par les buissons et les fourrés. C'est fort de donner autant de sensations en formation réduite et de pouvoir varier selon les moments. De la musique de chambre jazzistique qui ne s'interdit pas éclats et coups de tonnerre.

Ensuite, "Jean-Louis", trompette, contrebasse, batterie, disposés en cercle, le public autour pouvant circuler. Nous sommes toujours dans le sentiment de proximité mais un peu pour moi encore bien marqué par les couloirs du conservatoire. Nul doute qu'ils vont prendre leur envol. Il ne suffit pas de faire cercle pour méandrer dans la création.

© Tchen Nguyen

Vendredi, Laurent Mignard, que j'avais déjà aimé à Vienne dans le don à la musique sacrée d'Ellington. Il nous offre ici une palette plus largement classique du Duke, de plaisir, d'irrésistibles fourmillements dans les pieds, de dodelinement de la tête. Elégance(s) faite(s) de jazz(s) frais et fort(s). L'ensemble me fait penser à un bouquet de roses complexes aux moirés subtiles (celle d'Ispahan en particulier, en référence au morceau du Duke. On se dit qu'avec la reine des fleurs, il est facile d'obtenir de beaux effets. Mais ce qui sort ici de l'ordinaire, c'est que les fragrances attendues, Shalimar de Guerlain est largement battu, (car la fleur est vraie,"venez au spectacle vivant" insiste Laurent Mignard, nous ça tombe bien on s'appelle "pour le jazz vivant" si si allez voir en haut de la page), se marient avec les senteurs d'humus duquel les fleurs ont poussé. Le terreau du Duke nourrit, inspire les autres et fait plaisir par lui-même, en donnant le poids des vérités originelles de la terre nourricière dont la composition reste miraculeuse et impossible à résumer dans une équation, ou une recette. Seuls les grands peuvent s'en nourrir en faisant valoir une véritable vitalité. Un sentiment complet est alors ressenti. Reste l'art particulier de l'hybridation de L.M. pour aller encore plus loin (je ne dis pas " mieux ", bien sûr). Mignard, allons voir si la rose..... Laurent Mignard et associés de la scène, tous impeccables de technique et d'émotion inventive en mélange, une entreprise de pépiniéristes et de transport en émotions musicales.

Avec les bluesmen programmés, on tombe sans surprise (mais est-on venu pour cela ?) dans un verger nous délivrant plein de dégustations, plus agréables à nos papilles qu''à l'ensemble de nos sens. Il faut un peu de tout dans un festival. Greg Zlap joue très bien de l'harmonica et chante aussi, mais je n'arrive pas à savoir s'il est un harmoniciste qui chante ou un artiste vraiment complet et original. C'est un prunier bleu, dont certains fruits nous sont même présentés macérées en vodka polonaise. Il a un maintien en scène à la Johny Clegg et le sourire ravageur de Mario, mon merveilleux électricien qui aurait pu faire une belle carrière musicale.

Joe Louis Walker joue en virtuosité bien chaleureuse, hyper décontract, un son rond (vraiment, vraiment amplifié). On est sûr de pouvoir croquer dans une belle pêche-brugnon faisant gicler son jus en bouche. Je préfère la pêche de vigne avec une légère acidité même si la peau est plus revêche.

J'aime bien l'affiche concoctée par un graphiste local. Elle est simple et efficace. La bête passe sa tête sympa par une lucarne ronde (cela s'appelle normalement un œil de bœuf mais il ne faut pas être sectaire) et le signal renforce le (S) de jazz(s) pourtant écrit en plus petit, plus bas. Belle leçon : point n'est besoin de faire big pour être in.

Il parait que j'ai manqué une plante improbable et surprenante avec l'éclosion du duo Mathieu Pesqué et Roll Pignault (guitare, voix, harmonica, et surtout, me dit-on, instruments transcendés). Je vais passer commande de leur dernier disque "Blues Bound" (mathieu&roll) et vous en reparlerai.

© Tchen Nguyen

Première semaine de festival, avec l'entrée tant attendue dans la forêt des plaisirs, surprises, confirmations ou bonnes habitudes. N'ayant pas encore trouvé ma feuille d'érable rougeoyante je vais continuer à la guetter. Ne placotez pas trop et rejoignez-moi pour prendre une bonne broue dans ces foisonnantes contrées foréziennes, avec le rhino ouvreur de piste. Mais ne lui dites pas trop, il va se prendre pour un grizzly canadien.

© Tchen Nguyen

18/10/2010 Rhino 2 : Histoire d'yeux bridés et de gorges déployées

Rhino 2

Histoire d'yeux bridés et de gorges déployées

Je vous préviens, je vais encore faire plus long que d'habitude dans mes humeurs et mes plaisirs.

D'abord, nous n'avons jamais que ce que nous méritons : les musiciens et les critiques de musique. Le temps est aux coqueluches. Et moins aux démons créateurs. Tant que la quasi-totalité des chroniqueurs sera masculine nous aurons toujours des auréoles, clefs, lauriers décernés à des Espéranza Spalding ou Youn Sun Nah (avec de temps à autre un Tigran Hamasyan), c'est-à-dire à des jeunes pousses prometteuses bien mignonnes mais qui ont besoin de souffrir pour donner le meilleur d'elles-mêmes. Les meilleures plantes, celles qui durent et se magnifient, profitent d'abord d'un merveilleux terreau puis doivent faire face à la sécheresse, non pas pour bêtement faire ses preuves comme au bac (à fleurs) mais pour aller chercher l'eau en profondeur et développer des racines aux plus mystérieuses entrailles de la terre et pour, ensuite, nous délivrer des éclats les plus incroyables à des moments complètement improbables.

Je ne suis pas moins vieux et libidineux que certains, plus sans doute plus, mais je n'éprouve pas le besoin de parler artificiellement des jolies plantes prometteuses. Au contraire, les deux jeunes demoiselles susnommées plafonnent actuellement à mes yeux. Il y a urgence à les encourager à l'exigence, voire la souffrance au lieu de les mettre en serres snobinardes. Il fut un temps où le jeune Miles se payait le regard de Charlie Parker et le jeune Coltrane celui de Miles, et Max obligeait Abbey à crier dans l'abandon, et à s'abandonner pour mieux crier, et tous ne songeaient à la distribution des prix qu'après. Quand ils le faisaient. Et puis, quand nous aurons plus de chroniqueuses, verrons-nous sans doute plus de développements sur l'émoustillant Jason Moran, biceps devinés sous un strict costume gris, faisant du "Romance sans paroles" de Mendelssohn version jazzy, sans autres paroles non plus, mais en dégageant le souffle vivant et maîtrisé de l'équilibriste sur ses cordes martelées ou câlinées. Ou rédiger un retour sur Roy Hargrove, jeune et frêle beau seigneur qui, enlevant sa veste au Crest Jazz festival, donne le signal pour mettre à nu les mystères du jazz. Seul son tourneur nous privera de l'effeuillage final. Pas de signature féminine, sauf erreur, dans la revue "JazzMan". Mesdames et demoiselles, rejoignez vite Claire à Jazz Rhône Alpes pour nous dégoter les coqueluchons et pour les chanter. Je reconnais quand même que nombreuses furent les dames à se pâmer pour Youn Sun Nah, mais j'ai l'impression que ce fut alors sur un ton d'attendrissement "ah la jeunesse venue d'ailleurs !",
Ainsi, c'est, par un certain côté, ma quinzaine asiatique.

L'important avec Y.S.N. c'est qu'elle renouvelle amplement le genre pourtant bien encombré du jazz vocal grâce à ses énormes potentialités et à sa liberté d'expression, nous donnant le sentiment de nous libérer. Merci à elle qui dispose d'évidence d'un impressionnant arsenal pour réussir son entreprise : technique sans faille, sens de la musique non moins infaillible, palette des tessitures d'une dimension et d'une diversité à donner le vertige, originalité des

© Tchen Nguyen

tonalités, grosse marge de progression.....Le duo formé avec Ulf Wakenus, mister intuition-jazzz, tient la scène pendant près de deux heures sans problème et on en redemande. Mais je ne vais pas me brider dans l'expression de mon sentiment personnel. J'ai l'impression d'avoir affaire au Dalaï Lama éternellement souriant réincarné en virtuose des cordes vocales. Une sorte de caricature de la femme asiatique, attendrissante (le public y est très sensible) de timidité souriante. Hi hi, je mange du riz, fit modestement notre héroïne. Même dans son blues coréen, elle me fait penser à de pimpantes tulipes printanières, tout en fraicheur, avec une toute petite brise plus frisquette quand même de temps en temps. En ces temps de crise et de souffrance cela donne envie d'aller au pays du matin calme, si c'est comme cela qu'on y a mal. "Avec le temps va tout s'en va" sonne comme une comptine sympa. Bye, bye, le temps ! Pourtant, regardez "Les contes de la lune vague après la pluie" du grand Mizoguchi. On y voit des personnages de femmes hallucinées et hallucinantes, fantomatiques, asiatiquement fragiles et fortes, mangeuse d'hommes pour l'une d'entre elles, à côté desquelles Lady Mac Beth représenterait de la toute petite gnognote. Ecoutez également dans le registre de la musique classique, Cécilia Bartoli, étoile de la nouvelle génération lyrique, capable de se jouer de toutes les difficultés sans l'ombre d'une impression d'effort et n'ayant pas besoin d'ouvrir ostensiblement les bras tout en faisant mouliner ses mains et ses adorables poignets pour atteindre le contre-ut de la Reine de la nuit. Surtout ayant l'art de se faire l'écho de la Callas en revêtant la cape d'une magnifique tragédienne. C'est cela que j'appelle "savoir tout faire" : être l'écrin de tous les sentiments et impressions et non sortir de son sac à cordes vocales tous les grigris forte, pianissimo, lento, vivace, respirations suspensives... Les grands musiciens sont des vibreurs d'âme. Juliette Gréco, Elisabeth Shwarzkopf, Abbey Lincoln sont des prêtresses du savoir DES faire et être. Le public du jazz n'est pas moins exigeant qu'un autre et je ne crois pas nécessaire de s'en remettre à tel rédacteur monopolistique d'un hebdomadaire bien décrit par Renaud, distribuant les clefs comme pour ouvrir les portes des chambres d'une maison close bien parisienne. Une fêlée des acrobaties les plus improbables mais sans fêlure, comme du shop suy sans sauce d'huitre ou des sushis sans gingembre mariné. Chacun sa tasse de thé. Alors chapeau à Y.S.N., la nouvelle coqueluche provoquant un concours de superlatifs, pour les raisons techniques évoquées (maman cantatrice et papa chef de choeur sont d'évidence des bons points de départ). Cependant je ne vois en elle aucune subtilité asiatique mais un très occidentalement "Regardez et écoutez ce que je sais faire et remarquez bien que le fais avec modestie, extrême réserve, car ma personne ne représente rien, c'est mon art qui est grand". Pour ma part, je suis resté extérieur à cette représentation minaudeuse. Quand elle a susurré qu'elle aimait bien le boudin, se mettant le public dans sa poche de sapeur, j'ai cru entendre qu'elle aimait bien Bouddha. Mais, honorables hôtes, je sais que je suis archi-minoritaire. Elle n'a rien à craindre d'un méprisable crapaud baveux, qui essaie, pourtant très humblement, de se transformer en vil serpent visqueux et fielleux.

Allez à Sorbiers vendredi 22 octobre prochain. Vous verrez-écouterez-extasierez face à Nguyên Lê, un vrai asiatique même s'il fréquente rarement l'Orient. Regardez le saluer. Il n'en rajoute pas, se penche mains serrées, la joie d'être et de donner étant là, à portée de main et d'oreilles, complètement palpables, mais le sourire garde sa complexité faite de force créatrice et d'infinie gentillesse qu'on retrouve dans sa voix très particulière. J'aime quand il prend la parole autour d'une tablée amicale. Sa musique exprime également tout cela.

© Tchen Nguyen

Tendresse, douceur, développements mélodiquement et rythmiquement maîtrisés, mais avec les éclairs d'un homme capable en une seconde de balayer cela d'un coup de pied et se montrer un impitoyable et terrifiant tueur, avec le déchainement des foudres de Zeus mêlées aux imprécations du dieu-singe du grand tantrique. Un guerrier-poète tenant fermement et précisément sa guitare pour en tirer des rafales qui font mouche à coup sûr. Avec lui on monte sur les grandes hauteurs, mais on tutoie aussi les failles. C'est géant et humain. C'est humainement géant. Lui, sait TOUT faire. Cela donne le frisson. C'est de la musique dans son mystère et sa vitalité qui sourd comme se déchaine. Négligez un ou une asiatique qui ne vous donne pas à un certain moment l'impression de pouvoir tuer. C'est alors de la contrefaçon pour occidental. Et puis payez vous le produit original, Nguyên Lê pour 13€ la place. Où pouvez vous ailleurs qu'au RhinoJazz(s) écouter une telle pointure de la création pour ce tarif ? Rien que pour cela, un grand coup de chapeau au Rhino, un authentique festival populaire. J'ai aussi entendu au Radiant, une femme très bien, assise derrière moi et demandant à sa copine "Sorbiers, c'est où ? Pourquoi vont-ils s'y perdre ?" A chacun sa forme de parisianisme, c'est-à-dire de paresse.

C'est un ancien du Lycée Henri IV qui vous le dit.

C'est aussi une semaine "chanteuses, art des gorges déployées." Merci au Rhino. Les gorges viennent du monde entier et nous parlent de ces mondes.

Avec la chanteuse Ilène Barnes, il n'y a aucune coquetterie. C'est même marrant de voir dans son salut final, Ilène, la grande baraque de musique, toute en féminité entouré de ses deux gringalets, pianiste et percussionniste. Ses œillades sont délibérément au second degré prêtes à croquer les hommes de la première rangée. Elle a le don de proximité, une qualité de dialogues en humanités (titre bien trouvé d'une série de séminaires du Grand Lyon animée par Geneviève Ancel) qui rendent évidente la résolution de toutes les difficultés techniques. Elle est tellement melting pot (origines indiennes d'Amérique, de l'Asie, du Surinam, de l'Amazonie et Irlandaise), que même si elle le voulait pour des raisons de marketing, elle ne pourrait s'enfermer dans un archétype culturel. Son excellence est de bâtir des arches entre les types culturels et des ponts entre les types amoureux de musique que nous sommes. Le rituel, c'est elle qui l'invente pour nous envoûter. La chanson dédiée à sa Mère et à toutes les Mamans du monde évoque toutes les formes de fécondité en nous entrainant dans des changements de registres de tonalités et de rythmes impressionnants et prenants. La belle salle de l'Ecluse de Lorette a accueilli pendant deux bonnes heures ses vagues musicales et fut emplie de flots d'émotion.

Nina Attal a l'insouciance de ses 18 ans et l'insolence de ses berges. Strass et paillettes roses sur son jeune corps heureux de blonde délurée. Une voix de Marylin restée femme-enfant avant d'avoir été désabusée par les frères Kennedy. Ici, elle électronise en compagnie de ses frangins de scène. Avec sa guitare, elle n'est pas non plus manchote. Nous les copains, avons envie de lui envoyer notre salut. Mille mercis pour cette piqure de jouvence toute en plaisirs secouants.

Avec Elisabeth Kontamanou, née d'une mère grecque et d'un père guinéen, on sent la chanteuse en route vers la maturité. Elle a eu son heure de gloire de coqueluche chouchoutée. J'ai bien l'impression que cela est maintenant digéré, qu'elle n'a pas envie de plafonner.

© Tchen Nguyen

Quand elle renonce aux fantasmes des chanteurs (celui d'Ilène aussi) de faire chanter le public (les cuisiniers japonais ont été les premiers à comprendre qu''ils pouvaient se faire de l'argent à partir de leurs plats très moyens en les faisant exécuter par les clients sur plaques chauffantes), elle vient à puiser dans son intimité créatrice Nous avons droit aux accents bouleversants (Billie ?) de la femme abandonnée ou aimante-accompagnante jusqu'aux vibrations rayonnantes de Mahalia implorée par le Duke pour interpréter sa composition sacrée ou de Louis dans sa séquence "cœur tendre", en passant par un Porgy et Summertime en sobriétés chatoyantes. Elle me rappelle le duo d'agneau (épaule et collier) de Charlevoix que j'ai dégusté au Québec : croquant et parfums délicieusement naturels des légumes magnifiés dans une myriade de saveurs respectant la beauté de la jeunesse de ces pousses, et goût profond de cette bête d'exception avec la tendreté d'un agneau de Bethléem et la vigueur en bouche d'un mouton de l'Atlas C'est beau une musicienne riche d'émotions et de savoir-faire plaisir dans les nativités de cette église de Villars.

© Tchen Nguyen

25/10/2010 Rhino 3 : Sourires, d'une nuit d'automne.

Rhino 3

Sourires, d'une nuit d'automne.

Deux très grandes sessions pour la dernière semaine du RhinoJaz(s).

Ce festival nous fait l'offrande chaque année d'une vision fugitive de ce à quoi le graal pourrait ressembler.

Les séances à Saint-Priest en Jarez et à l'AmphiOpéra de Lyon avec Dhafer Youssef, Tigran Hamasyan, Chris Jennings et Mak Giuliana furent pour moi à ranger dans cette catégorie. Exceptionnel ce concerto pour étincelles avec embrasement collectif. Parfois ce fut de la braise vivant par l'effet des souffles tenus, parfois ce fut du culbutage sans qu'on ait envie de sortir les extincteurs.

M.Youssef tint parfaitement son rôle de meneur de revue. Oud basiquement bien mélodique avec des montées pleines de charges émotives (ne tentez pas la comparaison avec Anouar Brahem, la référence). Implorations déchirant notre imaginaire et comblant nos oreilles en complicité avec les trois autres gars.

Mais j'ai surtout retenu Tigran Hamasyan stimulé par ce dispositif musical. Je l'ai entendu trois fois. Malheureusement pas dans l'évènement fondateur, devenu légendaire, crée par le RhinoJazz(s) dans le Pilat. Ma première fois fut marquée par l'éblouissement du Jazz Mix à Vienne, dans une de ses belles soirées exploratoires dont il a le secret. Un véritable Mozart du jazz tout en félinité (fastoche avec ce nom) et en souplesse. Toucher aérien, sonorités voluptueuses, variations et maîtrise des volumes quand il l'a décidé. Et aussi le rugissement et les courses folles. Basses profondes. Tempos impressionnants, surtout dans sa capacité à les garder sans surjouer. Dosage des dissonances, tout en gardant les lignes mélodiques. Puis ce fut pour moi la déception du dernier A-Vaulx -Jazz dans l'exercice bien à la mode de l'hommage à la terre des ancêtres. Ce fut à la limite de la grosse tête et des doigts enflés. Et ce soir, il n'est pas la vedette mais un des co- acteurs d'une invention musicale, interpellateur interpellé, inspirateur inspiré. Quand M.Youssef quitte la scène pendant de longs moments, Tigran Hamasyan se retrouve, fortuitement ou pas, peu importe, dans l'exercice fondamental des pianistes de jazz, l'art du trio un peu négligé par lui. Ses compagnons répondent en légèreté et expressivité. Il replonge dans l'ouvrage créateur, bosseur mais aérien. Les impulsions dépassent la virtuosité gratuite et gratifiante. On revient aux bulles mozartiennes, simples et mystérieuses, pour se transformer en cavalcades lisztéennes. On peut de nouveau dire de lui qu'il est un pianiste unique. Amis, je vous apporte la bonne nouvelle. L'enfant roi va vraiment devenir un grand homme du royaume de la musique.

Malheureusement, je dois rajouter que, par une fâcheuse expérience personnelle avec ce groupe, le comportement des hommes n'est pas toujours au niveau de leur art. Je trouve cela très rassurant. Le bon Dieu n'a pas voulu créer d'injustice excessive en concentrant tous les dons dans les berceaux de certains, ce qui rend encore plus précieuses les apparitions vraiment uniques et totales.

© Tchen Nguyen

J'ai eu la grande chance d'assister à la balance de Nguyên Lê et de son groupe avant son concert et vais ainsi me faire la petite souris pour vous. Ceux qui ne sont pas complètement avertis, c'est essentiellement pour eux que j'écris, ne doivent pas confondre une répétition complète où on travaille le contenu de la musique, peaufine accords et rythmes et surtout les enchainements entre les parties et les relances entre musiciens (j'ai eu ce bonheur avec Nguyên lors de sa résidence à l'AmphiOpéra de Lyon) et une balance plus brève, où il s'agit de faire les réglages finaux de sono afin que chaque instrument soit bien mis en valeur sans empiéter sur le champ des copains et que l'ensemble soit bien équilibré avec en quelques sortes une mise en relief 3D. Mais la balance avec Nguyên c'est déjà du grand art. Comme l'esquisse de la Vierge à l'enfant de Léonard de Vinci. C'est même un plaisir minimaliste, en pointillé très particulier que je goûte vraiment dans sa spécificité. Nguyên arrive complètement cool, d'une grande gentillesse et attention avec les techniciens. Il déroule lui-même ses fils et met en place le caisson qui va supporter ses consoles électro. Quelques notes fluides, puis des grattouillis comme le fusain qui crisse sur le papier de Léonard, des glissendos, arpèges rapides et forts comme le crack qui se retient dans le paddock tout en en faisant des ruades, étirant son museau dans l'air ambiant histoire de prendre la température. Plaisirs suspendus et partagés. Chacun sait ce qu''il a à faire. Linley Marthe sort sa guitare basse qui a déjà des heures de vol. Son pédalier est tout usé, mais ça donne immédiatement. Le charme de la première gorgée de bière comme disait Philippe Delerm. Fraicheur mais mousse bien profonde et goûtue. Linley redresse le torse et prend d'instinct sa posture inimitable de beau mec présentant son trois quart profil le plus avantageux. Nguyên et Linley commencent à se faire des clins d'œil. Un échange de mimiques et sourires. Cathy Renoir, la chanteuse et Stéphane Galland, le batteur les rejoignent pour mettre les choses complètement en place. Ils donnent l'impression d'avoir l'envie d'aller plus loin dans l'esquisse du concert. Les fourmis nous démangent les pieds. Je me retiens ici de faire un développement facile sur "balance". En tout cas, on oublie complètement toute l'agitation technique environnante.

Le temps d'un bon casse-croûte, vient le concert. Encore sous l'émerveillement de la balance, la proximité avec l'excellence, j'ai tout d'abord du mal à me mettre dans la séance et m'aperçois que le batteur était resté heureusement discret dans la séance préalable. Ce soir, c'est autre chose. Mais, miracle de la musique, l'incandescence créative vint avec les deux derniers morceaux .D'abord, *Voodoo child*, réminiscences africaines d'Hendrix. Les philosophes structuralistes ont parlé de déconstruction et on pourrait évoquer la chose pour ce classique de l'intimité profonde de Jimmy et pour en voir ici une appropriation-création venant d'un autre sang et d'un autre souffle. C'est l'ivresse incantatoire comme le rhum arrangé que j'aime, avec les ingrédients classiques mais aussi avec des trucs paranormaux et délirants. Un délire dans lequel chacun peut se retrouver à tel point que c'est de l'ivresse, pas n'importe comment, avec une identité collective dont chacun a bien conscience en participant à l'évènement proposé. Ils se regardent en souriant, le Viêt, la Guadeloupo-alsacienne, le gars de l'île Maurice et, un peu , le Belge. Les dieux, Allah, Buddah, Vaudou, Yahvé et la Sainte Trinité devraient se sourire ainsi. Puis avec *Little Wing* le morceau fétiche du groupe en rappel, je me dis que si Picasso venait à renaitre, après avoir peint "Guernica, les horreurs de la guerre", chef d'œuvre absolu disant tout cela, il créerait "Sorbiers, les merveilles de la vitalité créative musicale". Au lieu d'avoir les échappées glaçantes des chevaux hennissants à la mort et les taureaux et minotaures devenus fous, car ne se sachant plus victimes ou

© Tchen Nguyen

agresseurs fonceurs, nous aurions un dragon barrant la toile démesurée, la queue venant plonger en souplesse mais précision dans les profondeurs de la création aqueuse pour finir par le feu, les feux, les torrents de lave envoyés par l'hydre. Il y aurait aussi le lion Linley en souplesse et en puissance, un peu en légère rondeur aussi, supportant tous les rythmes sans que sa moustache féline, en réalité son sourire narquois, ne soit déboussolée au point de ne pouvoir frémir dans toutes les situations. Cathy, serait la Femme, simplement une femme de Picasso de je ne sais quelle période mais dans toujours dans le tempo et la justesse musicale.

Quand Nguyên tire des montées extraordinaires de son instrument tout en gardant sa maîtrise explosive, son visage rougit sans devenir ridicule. Il me fait penser à Erland Josephson, filmé par Ingmar Bergman, ce grand visionnaire des rapports entre les humains, faisant l'amour silencieusement avec Bibi Anderson ou Liv Ullman , je ne sais plus. Il y a l'échange de regards, la tension des plaisirs qui se lit à l'écran par les veines qui vont à la limite de l'éclatement, le don à l'autre. Don aux autres, ce soir sur notre scène.

Nguyên Lê, le fils de l'eau, la terre et le feu, le grand humain dans son savoir être.

Ce furent les sourires des nuits d'automne après les songes des nuits d 'été et le sacre du printemps. Et nous avons la chance de sourire, de nous abandonner aux songes les plus étranges et de jouer aux sacrés compères durant toute l'année dans notre région. Encore merci à Jean-Paul et Ludovic Chazalon du RhinoJazz(s), assistés dans le plaisir par Tamara pour guider la presse malgré sa maladie endurée pendant trois semaines, de nous avoir fait déambuler (je retiens que de nombreux concerts ont été réalisés par des musiciens venus de partout) et de m'éblouir au détour d'un zig-zag encore plus inattendu.

© Tchen Nguyen

17/01/2011 **Saint-Fons Jazz : les émotions dans les émulsions.**

Saint-Fons Jazz : les émotions dans les émulsions.

Dans la chance que nous avons d'être en Rhône-Alpes figure le plaisir de voir nos saisons rythmées par les festivals de jazz. Parmi eux, deux se paient le culot de nous réchauffer dans des saisons où la descente du thermomètre rend encore plus salutaire toute bouffée de fraternité musicale. : Rhino-Jazz(s) dans les brumes automnales, après les festivals d'été et le festival de Saint Fons à la fin de l'hiver, juste après les fêtes et avant les renaissances printanières.

Je me rappelle par exemple, l'année dernière les très beaux moments de manifestations de jeunes pousses musicales mêlés aux avisés briscards des scènes à l'occasion d'une soirée "West Side Story": la salle blanche, jaune, noire et cuivrée montra son éclat en faisant tourner son socle miroitant : la volonté d'une commune de la Vallée de la Chimie, en chantant une musique américaine, le jazz, racontant l'éternelle histoire de Roméo et Juliette, léguée au patrimoine de l'humanité par un Anglais anglican, un certain William Shakespeare, parlant d'un drame rital (une sale querelle entre guelfes et gibelins) et revivifiée par une histoire de cosa nostra avec métèques porto ricains dans la ville de la Pomme, par un juif américain, Léonard Bernstein.

Ce fut un joli moment, sans prétentions mais non sans ambitions que seul un festival peut nous donner, avec ses visées de découvertes alchimisées. Les parents, fiers de leurs enfants eurent encore l'occasion de grandir à travers eux de mille manières. Certains n'étaient pas encore venus s'abreuver à la source du jazz. Ce fut un moment d'identité d'un quartier, d'appartenance à une ville, d'attente à l'égard d'un pays, de sentiment d'universalité. Mesquines apparurent alors les petites manœuvres sur le thème de l'identité nationale. Le spectacle donné par les enfants nous transporta non par condescendance, comme les bourges donnent la pièce aux pauvres, mais par la qualité authentique. Les gamins furent portés et transfigurés par le jeu rigoureux (pas de démagogie, il faut donner de bonnes bases aux gamins) et festif du groupe pro des "Charentaises de luxe". Et ceux-ci furent stimulés de la rencontre enfantine. Une vraie rencontre échangiste. Et il y eut aussi la frêle et vivaces beauté d'Alain Jean-Marie, un de mes pianistes préférés, la voix expressive de David Linx, les splendeurs des saxophonistes David Sauzay et Julien Lourau.

Croquer dans un festival, c'est toujours participer à un pari mais en ayant sa petite idée sur l'équation particulière des plaisirs partagés au devant desquels nous allons librement déambuler. Je suis impatient d'entendre, en avant première de cette année, **Norbert Gelsumini**, directeur du festival et de l'école de musique de la ville. Cette dualité festival/ école de musique fonde toutes les particularités de la manifestation en question. Celle-ci repose sur les musiciens invités et le public bien sûr mais plus précisément, côté ville, il y a les enfants et les instituteurs et les musiciens intervenants dans l'école. Ceux-ci sont créateurs et transmetteurs. Ils sont le trait d'union pour que les projets qui se développent sur la durée tout en gardant la singularité de chaque concert. **Wilhelm Coppey**, pianiste, est le

© Tchen Nguyen

coordinateur, **Elodie Pasquier** est clarinettiste, **Christophe Métra**, trompettiste et **Thierry Beaucoup**, saxophoniste.

Nous en sommes à la 12ème édition. Les années de lancement furent portées par les actions pédagogiques et de sensibilisation au jazz dans les écoles. Puis la programmation en direction du "tous" publics fit son apparition. Norbert arriva en 2003. Pour faire émerger des logiques créatives, il s'attela au labeur de monteur de mayonnaise. Non pas de l'Amora ou la Lesieur traditionnellement industrielles qu'on trouve dans un catalogue de "prêt à l'emploi", mais de la mayonnaise qu'on monte tranquillement à la main (Maman m'a appris avec une fourchette dans une assiette creuse). L'essentiel est de célébrer la rencontre entre l'œuf et l'huile. La suspension devient émulsion quand l'acte de création permet la tenue dans la durée. Cela peut donner une vigoureuse béarnaise comme avec Paolo Frésu et Bozan Z ou une rouille chantante avec Nguyên Lê et Dafer Youssef. Ou la fraiche sauce ravigotte avec Trottignon et El Malek. Mais on peut aussi monter avec du beurre pour donner une subtile sauce hollandaise avec Alain Jean Marie et Sarah Lazarus. Comme toujours, il y a les ingrédients mais nécessairement la touille. Le tourbillon insufflé. C'est la différence avec le mixeur actuellement en promo à 9,95 € dans une grande enseigne.

Norbert témoigne de l'originalité des angles d'attaque qu'il défend et, donc, de leur exigence. L'œuf n'est pas toujours prêt à se marier avec l'huile. Il peut préférer que celle-ci le mette simplement en valeur comme dans l'apprêt d'un œuf miroir. ""Des musiciens sont parfois déroutées de nos souhaits, habitués qu'ils sont à déposer leur barda sur la scène, arrivant parfois au dernier moment"". C'est alors plus de la représentation que de la construction d'un évènement respectueux du lieu et, surtout, des gens du lieu. Norbert n'hésite alors pas ""Si je ne sens pas l'adhésion à la démarche (de construction partagée), je vais tenter l'aventure avec d'autres, ce qui n'enlève rien aux qualités intrinsèques de l'artiste initialement pressenti. Il faut une ambition modeste et une persévérance tirant vers la présence régulière, les immersions, la recherche d'apprivoisements réciproques"". Norbert tient à sa fonction de créateur de durée en même temps que de metteur en scène de la légèreté du moment.

Toujours les désirs d'émulsion ? La tendance est à la cuisine à l'azote. Rêvons un peu. Le festival à venir va peut-être nous emmener ailleurs avec un soufflé au foehn, exemple que je prends parmi d'autres dans la programmation, voir notre agenda. Avec ce vent venu du désert mais ayant passé les montagnes, instillant toute un palette de douceurs dans des contrées arides, y compris dans la fameuse Vallée de la Mort, nous aurons peut-être droit à une émulsion Saint-Foniarde concoctée à partir de l'air libre, des airs libérés, dans la ville dont l'étymologie s'enracine dans l'image des "cent fontaines".

© Tchen Nguyen

24/01/2011 **Avec les partageux, quand l'émulsion devient lévitation.**

Avec les partageux, quand l'émulsion devient lévitation.

Lundi soir, la médiathèque fait salle comble pour une conférence-démonstration musicale sur le personnage de John Coltrane par le sax ténor **Jon Boutellier**. **Norbert Gelsumini**, le Monsieur Festival, jouit visiblement du fait que l'assistance bien fournie l'oblige à se contenter d'un tabouret à l'extérieur de la salle. L'apéritif du festival montre l'appétence du public à apprendre en se régalant. **Wilhelm Coppey** est l'hôte attentif manifestant le rôle des musiciens enseignants de l'école de musique dans ce festival. Il ponctue les explications de Jon par ses réparties, en étant un incubateur des expériences musicales vécues par tous et l'incitateur à dépasser joyeusement le domaine qu'il nous a aidé à apprivoiser. Le conférencier-musicien, enregistrements illustratifs et séquences de musique live avec Wilhelm à l'appui, nous montre que sa scansion des mots est bien différente de son souffle d'instrumentiste.

Mercredi, ce fut une autre démonstration : une cure de jouvence (les groupes de l'école de musique sont émoustillés et solidifiés par successivement Wilhelm Coppey et **Christophe Métra**) administrée à quelques standards peut aussi constituer une cure d'exigence musicale et d'excellence artistique. Tout cela parce que la dite cure se fait avec un petit adjuvant qui s'appelle partage. Partage sur scènes (petits musiciens et grands profs me rappellent le mix entre les mimiques du Kid et celles de Charlot l'ancien. Qui est le plus attendri par leurs échanges et attendrissant pour le public ? Ils le sont tous deux parce qu''ils sont "Kid+ Charlot". Partages entre les différents publics : les aguerris, les découvreurs, les fidèles du lieu. Une jolie chaîne entre partageux comme un festival qui ose la simplicité peut la favoriser. Et le set pris en charge par le quintet autour du contrebassiste **Patrick Maradan**, compositeur de la "seasons- jazz suite" fut le bienvenu pour offrir à nos oreilles la preuve de ce que pourront faire plus tard tous ces musiciens en herbe. Toujours à condition de partager, notamment dans cette "suite", que je reçois plus comme une palette de glissements successifs du plaisir à la Richard Strauss (vier letzte Lieder) ou à la Mahler que comme une succession de mouvements à la mode des suites baroqueuses. Sur scène : trois profs de l'école passant à l'acte de l'élégance maîtrisée : **Thierry Beaucoup** au sax, Christophe Métra à la trompette, Wilhelm Coppey au piano échangent avec **Cédric Perrot** à la batterie et avec le bassiste.

Vendredi, ce fut "place aux musicos en tous genres". En première partie, nous eûmes droit aux parfums stimulants des belles matinées gorgées de soleil qui gonflent les poumons: le chèvrefeuille et le jasmin, les épicéas mentholés, de **Fred Nardin** au piano, Jon Boutellier (bis) **Bastien Ballaz** au trombone. Notes bien rondes et ciselées, mélodies mélancoliques ou virevoltantes comme des frais stimuli dans l'air de notre éveil. La basse de Patrick Maradan me fait penser à un solide syrah plein de corps et de longueur en bouche et **Romain Sarron** à la batterie, avec sa grande facilité, convoque allégrement le chardonnay gouleyant, le cabernet ennoblissant, et le sauvigon, tout juste provocateur comme il faut. L'ensemble apporte une fraîcheur déjà accomplie qui nous ravit d'aise.
La deuxième partie nous entraîne dans les reflets moirées du crépuscule, surgissant des brumes de fin de journée après les moiteurs diurnes, ayant nécessité une sieste sous le saule

© Tchen Nguyen

pleureur, jusqu'à ce qu'apparaissent les scintillements des étoiles. Je ne fais ici que paraphraser certains intitulés des pièces musicales présentées. Les souffles sont successivement suspendus ou accomplis. Merci à **Franck Agulhon**, le batteur, de nous accompagner dans la fluidité des montées, depuis les subtils pianissimi jusqu'au forte le plus fracassants. On peut avoir un physique de déménageur et une délicatesse de prima donna. La musique est ponctuée par **David El-Malek** au sax-ténor, avec son art de ne pas en rajouter après nous avoir gratifié de l'essentiel. Il se fait tantôt mélodiste, tantôt magicien-souffleur d'énergies vitales rencontrant dans chaque registre la répartie en excellence d'**Alex Tassel** au bugle (instrument qui semble sous nos yeux si facile à manier et pourtant...). Et **Diégo Imbert**, à la basse chantante et vibrante, avec son air de novillero colombien faussement naïf car vraiment émerveillé, est l'âme de ces moments. Parfois comme architecte du palais des plaisirs, parfois plus engagé dans sa propre partie musicale, toujours au service de l'alchimie d'ensemble. Le résultat me fait penser aux parfums de vieux cuir d'un armagnac hors d'âge, aux fragrances d'un iris violet profond, presque noir dans sa robe satinée que j'ai approché, également de certaines orchidées voluptueuses dans les jardins du Viêtnam. Je côtoie aussi une rose des splendeurs d'Ispahan.

La tension musicale dégagée par l'ensemble lui permet de se passer du classique portage par un piano. Alors, l'émulsion tant voulue par Norbert, devient lévitation. Pas sûr que nous le ressentirions ainsi à l'audition d'un disque. Vous avez dit partage et moment de partage ?

© Tchen Nguyen

31/01/2011 Variations autour de la Chaosmonie

Variations autour de la Chaosmonie

La suite "Nadja" du nom de l'œuvre d'André Breton joue sur l'équilibre partagé en risques par six clarinettes basses. Performance pleine de musicalité de six personnes sur un fil, pourtant bien chargées de leurs imposants instruments. On marie tranquillement dissonances et surréalisme. Ce sont des labiales toute en douceur virtuose, des souffles fougueux et apaisés, des effets de gorges déployés, et des frottis, tapotis sur les clés des instruments. Curieusement, c'est au moment de la séquence de la folie de Nadja que la musique semble se "structurer", prenant forme humaine et rayonnante, sonnant comme l'octuor pour vent en mi bémol majeur de Mozart. Six mêmes instruments mais différents, chacun y trouvant sa place. Puis nous voguons vers la conclusion dadaïste : "la beauté sera compulsive et ne sera pas"

La formule fournit une transition évidente avec la seconde partie donnée par le trio "Singe", avec des complices qui osent la formule guitare électrique, clarinette / clarinette basse et batterie. Ils font effectivement dans le compulsif plein de vie et de mystères. Plein de vie parce que plein de mystères. Plein de vigoureuses libertés. Il faudrait dès lors être un con impulsif pour ne pas manifester toute notre reconnaissance au grand zoologiste Nicolas Reaux du Mel qui fut parmi les premiers à nous apprendre à décrypter les joies des zigs zags dans les bruissements de la jungle animalière autour d'une source au profond crépuscule. L'harmonie nait alors du chaos pour devenir une sorte de chaosmonie forte et poétique. Et les mimiques délurées d'Elodie Pasquier, aux côtés des deux garçons très sérieux, ne font qu'ajouter un charme étrangement surréaliste à l'ensemble.

Le groupe "Times quartet" débarqua du TGV vendredi pour nous administrer une bonne potion de remontant vigoureusement poétique, inclassable entre force et subtilité.
Linley Marthe, à la guitare basse, est assez à l'aise pour la faire sonner comme une guitare "normale", tirant mélodies et montées ahurissantes. Il nous gratifie d'une facilité suffisamment insolente pour ne pas en rester aux difficultés techniques et être constamment disponible à ce qui pourrait être un début de feu ou d'amorce d'aventure musicale. Sourires complices aux autres flibustiers de la scène. Un véritable "boute en musique", avec puissance et finesse. Il nous confiera lors du truculent et succulent after que lorsque qu'il travaille "vraiment", c'est à dire pour progresser en musique (la guitare basse, c'est surtout pour lui du boulot physique), il le fait avec un piano. Il nous comblera de délicatesses subjuguantes autour d'impros sur "au clair de la lune" ou mon "ami Pierrot". Je suis toujours ému, et même complètement désarmé devant ces êtres qui, derrière leur premier degré facétieux, méritent aussi d'être pratiqués au second, voire troisième degré. Linley offre des arômes tertiaires d'un Château Margaux (qui pourrait passer à côté de cela ?) après s'être emparés de nous avec les charmes émoustillants d'un joyeux Saint-Chinian. Sa complicité avec Chander Sardjoe forme le socle du groupe. De solides fondations pouvant résister aux gros grains mais, curieusement, une soufflerie géante capable d'insuffler à l'ensemble des allures de bourrasque terrifiques nous entrainant du même coup dans des tourbillons sonores mémorables. Puissance et finesse caractérisent également à mes yeux la musicalité de Chander. Cobra des

© Tchen Nguyen

percussions, il est certain de toucher la proie (en fait, les différentes proies en même temps), tout en ondulant malicieusement. Le sourire est tranquillement accroché aux lèvres et aux yeux, malgré les combinaisons les plus étonnantes, de l'air de dire "vous voyez, j'y arrive sans l'ombre d'un problème, vous ne m'échapperez pas, mes petites combinaisons percussives, pour accomplir la petite danse souhaitée."

Le pianiste Jean-Christophe Cholet accentue l'impression de fluidité produite par l'ensemble aussi bien dans sa gestuelle que dans son univers sonore. Geoffroy de Masure, au trombone, apporte ses fortes ponctuations ainsi que les échappements bien sentis dans ses mélopées. Lors de la première partie, j'ai l'impression d'avoir affaire au plaisir apporté par le spectacle footeux de l'équipe du Barça. On tripote la balle derrière. A toi à moi...A moi à toi.....On ondule puis ça bascule, ça roucoule, ça fuse sur l'aile droite, puis après la passe en retrait, on repart vers la gauche, ça chaloupe. Et chdong.... Ça fait but..... Contrairement à l'acte d'amour, on peut immédiatement repartir de plus belle. Zioup... Rechdong.....But....et rebut... Un flipper des émotions et des sensations. Dans la deuxième partie, je ne reprocherai pas au tromboniste de ne pas être complètement génial. Il faudrait être divin pour tenir le fil magique sur l'avant scène de bout en bout. Ils ne sont que des hommes. Ils se lancent quand même dans un "O when the saints" endiablé pour finir la soirée. C'est plus réaliste que de faire dans le divin planant de bout en bout.

Pour la soirée de clôture du samedi, le grand ensemble "Bigre !" fait frissonner et trembler l'Epicerie moderne de Feyzin. Un bel ensemble plein de talents et de vie, avec une belle occupation de l'espace sonore et un sens de la progression musicale retenant l'attention de tous.. Egalement, un ensemble bien masculin, une seule musicienne au clavier. Une salle joliment multi-âges. J'entends autour de moi des commentaires de satisfaction, parfois de joies partagées.

La parole pour terminer à Norbert Gelsumini, le boss du festival (il faut bien insister sur ses galons, tant il est modeste). "Ces quinze jours sont pour nous un temps fort de l'année. Il est heureux d'avoir débuté par l'expression de l'esprit prof-élèves. Puis, ce ne fut pas évident de se lancer dans la programmation osée de "Nadja". Le public a répondu présent."

Je lui fais remarquer que j'ai aimé l'éclectisme positif de la quinzaine, notamment avec les formations instrumentales dans des configurations assez originales et le mix entre musiciens de la région et ceux d'ailleurs. Norbert rebondit "La soirée Diego Imbert and friends a apporté sa poésie. Puis avec Times Quartet, nous avons tout de suite senti que quelque chose allait se passer. Ils n'ont pas tergiversé pendant la balance. Juste le temps pour, après, faire parler la classe.." Je me dis que ce n'est pas la lutte des classes. Norbert fit en écho "C'est notre récompense que tous les équipements de Saint-Fons aient été mobilisés. Pour le final, il s'agit même de l'intercommunalité. Il est heureux que le festival crée du lien."

Je me remémore maintenant notre séance de "l'after" spectacle. Je tente un jeu de mot, pris dans ma logique sportive : "ce soir c'est, réunis autour de la table, l'équipe des musiciens de Saint-Fons contre celle du reste du monde". Wilhelm Coppey, l'un des musiciens- enseignants me gronde gentiment: "Pourquoi contre? Nous sommes avec !". Bien vu et bien dit Wilhelm.

© Tchen Nguyen

14/02/2011 Le Prince et le Capel Meister d'Ainay.

Le Prince et le Capel Meister d'Ainay.

Après le festival de Saint-Fons viendra celui d' A-Vaulx-Jazz. Je profite sans vergogne de mes déambulations en des lieux de réjouissances jazzistiques, et surtout en compagnie des fabricants de ces réjouissances. Il y eut les festivals de Fay-sur-Lignon, dans les hauteurs du Mézenc, de Crest dans l'harmonie chaleureuse symbolisée par son donjon se mariant avec les anticlinaux géologiques environnants, la super référence mondiale de Vienne, la farandole automnale de Rhino Jazz

Je peux maintenant vous emmener faire une plongée en plein cœur de Lyon, dans les quartiers d'Ainay sans pouvoir être suspecté de snobisme lyonno-lyonnais.
On dit souvent, pour essayer de relever les particularités de la cité rhôdanienne, qu'elle est une ville sans roi, ni cour, ni même grande université étincelante. Lyon, qui profita du très beau passage des banquiers italiens de la Renaissance pour valoriser la dimension commerciale de celle qui fut une florissante ville de foire, avec sa position de passage entre le nord, puis le franco-provençal et ensuite le monde occitan. Ensuite vinrent les prémices de l'industrie avec l'essor de l'imprimerie puis des industries de la soie, et plus tard la chimie et la mécanique. La culture de Lyon, c'est celle d'une ville dont l'équation est "banque + commerce + industrie". Pas de propension donc aux fastes ostentatoires et raffinés des princes et de leurs jeux de cours. On ne peut dire non plus que la ville soit marquée par un "mini" quartier latin. La fac n'a pas boosté physiquement la ville, ni l'a animé sur le plan culturel. Encore aujourd'hui, c'est plutôt les gares TGV qui ont boosté les turbo-prof. Lyon serait donc pour toutes ces raisons une cité laborieuse, sans éclat, sans grande classe, à l'aulne de sa bourgeoisie préférant les camaïeux de gris se mariant à la brume si bien illustrée par le personnage de Calixte. Aujourd'hui, la voie semble être celle du dépassement des traditions, la mondialisation, les retombées des grands équipements européens, l'émergence de jeunes bobos et de vieux beaux bios.

Quand je me délecte des jeudis musicaux "Salyon" à l'espace Bösendorfer de la rue Sala (voir site Lyon-Music.com), j'ai le sentiment d'échapper à cet air du temps un peu et tristounettement simplet, de profiter délicieusement d'un vrai paradoxe de la vie culturelle d'ici. Chaque deuxième jeudi du mois, le facteur de piano Yves Dugas (exclusivité pour les légendaires Bösendorfer qui sont très souvent les chevilles musicales des grands festivals de la région) nous offre le plaisir de l'exercice musical en cercle intime, à l'opposé justement des grandes jauges sonores. Cela me rappelle l'atmosphère des cours du XVI ème, XVIIème siècle dans la musique baroque. Du moins, celle que j'imagine, avec son public d' "avertis" de jouisseurs en partage. Certains sont musiciens pros ou amateurs, tous sont mélomanes, viennent également des étudiants du conservatoire pas uniquement pour écouter leurs profs. Trouvant leur place à même le sol, ils forment un parterre bien juvénile. Yves Dugas, le maître des lieux a pris soin de ranger ses rutilants Bösen. C'est comme si on assistait à un grand prix de formule I dans le stand de Ferrari au milieu d'engins prestigieux ou si on déjeunait au milieu de guirlande de foie gras, plateaux de fromages rares et espaces-caves donnant le choix

© Tchen Nguyen

entre un château Pétrus et une Romanée-Conti. J'aime laisser mon regard vagabonder entre ces merveilleux instruments pour souvent me poser sur les masques vénitiens qui sont comme le maître des lieux. On ne peut que les remarquer mais pour leur douceur, leur expression de disponibilité, ce qu'on appelle la "classe" et non sous les effets d'expressions exagérées ou de couleurs chamarrées, même avec le prétexte du carnaval. On se sent ici dans le coup de la musique qui se fait, qui s'échange.

Mario Stantchev, compositeur, prof de piano jazz et d'improvisation au conservatoire de Lyon est un prof- gai luron. Ponctuant une impro la bouche entre-ouverte, il semble prolonger pour lui-même le souffle de la création tout en taquinant l'auditeur par un message de complicité goguenarde. Surtout, auteur de la programmation de tous les concerts, il est le musicien qui participe à toutes les séances et crée à l'occasion de chaque évènement musical une combinaison particulière avec un ou plusieurs instrumentistes qu'il invite. Il est le Capel Meister de ce lieu d'excellence non guindée, où la liturgie se décline en complicité. Avec Sangoma Everett, le grand batteur afro américain (plaisir si rare de la proximité donnant à entendre finesse instrumentale et art du silence dans le chant percussif). Jean -Louis Almosnino, lui est professeur de guitare, et a vu passer dans ses cours pratiquement toute la jeune classe qui fait aujourd'hui la joie des amateurs de jazz lyonnais: Jon Boutellier, Fred Nardin etc...). Il déteste la préciosité démonstrative et reste dans une élégance qui ne vise qu'à servir le plaisir, tout ce qui sonne juste à l'oreille et au cœur. Pas évident sur des standards qui donnent la tentation d'en ajouter. Le flûtiste Michel Lavignol nous aide à faire notre rentrée de septembre en pureté qui ne dédaigne pas les registres plus troubles et risqués. Avec Yannick Chambre, nous avons été gâtés par les déclinaisons en clavier comme, dans son dessert "variations sur la pomme", Léon de Lyon nous faisait la totale : craquante, acidulée, moelleuse, seule, en mélange. Avec Yannick, le clavier est pianistique et accordéoniste. Luc Nyamé Siliki nous délivra des chants printaniers dans ce concert d'avril. April in Lyon. Et, forcément, j'ai apprécié les moments "Chopin" dont Mario nous gratifia en cette année anniversaire. D'abord, jouer les préludes. Poser les chopinismes. Puis les faire frissonner en jazzy. Comment la boule va-telle rouler ? D'agréables variations façon Gainsbarre ? Parfois, on en a l'impression. Et, zioup, c'est parti vers du Frédéric Stantchev. La matière des préludes, moins rythmiquement marquées que d'autres formes musicales plus polonaises, se prête aux mises en rythmes, en cavalcades, en distorsions, en suspension. Toujours ponctuées par des mimiques presque aussi caressantes que les doigts effleurant les touches et expressives comme ce poignet qui retombe sur le clavier comme un goéland plonge sur un habitant de la mer. Ces formations réduites sont quasiment chambristes. Je repense à la basse continue de la musique baroque, servant de socle aux savants contrepoints et développements harmoniques des instruments solistes, qui pourrait être comprise comme l'homologue, loin dans le temps, d'une section rythmique de jazz, disponible pour une ballade éthérée comme pour un "bœuf" effréné. Se produisant chaque mois, j'aime que l'offrande musicale de Mario rythme mon rapport aux saisons, demi saisons, quart de saisons, qu'elle me fassent mieux apprécier toutes les formes de montées de sève ou de floraison. La réception du mel mensuel annonçant le concert me donne le sentiment d'être le veinard qui, tranquillement, peut feuilleter l'almanach d'un guide Clause musical. Tenez, j'ai trouvé Mario particulièrement en forme jeudi dernier avec le trompettiste Thierry Seneau. Celui-ci lui fournissait de solides points de repère filés ou rocailleux et Mario pouvait se mouvoir dans

© Tchen Nguyen

toute sa souplesse et la liberté de ses dynamiques. Il m'a fortement fait ressentir la fin de cet interminable hiver, le plaisir de s'étirer, d'insuffler nouvelle vie et humour à des standards bien connus. Dégage général Hiver ! On retrouve ses marques en respirant plus légèrement. Le prof Mario dépasse allègrement l'intellect. Même ses savantes citations (la Marseillaise, Summertime...) s'inscrivent naturellement dans des développements harmoniques subtils, mais j'ai en plus le sentiment, qu'elles lui tombent si bien sous les doigts que cela devient du plaisir physique, celui d'un chat qui s'égaille dans le jardin à l'appel des premiers cyclamens.

Il y a ainsi un Prince et un Kappel meister en notre bonne de ville de Lyon. Ils sont créateurs de noblesse, d'invention musicale et sont de surcroît des nobles qui partagent. J'aime cet air de Cour de la rue Salat, "Salyon" (et pas sale lion), où Yves Dugas, fils d'une famille bourgeoise lyonnaise bien ancrée à Ainay se fait l'organisateur, mieux, constitue l'âme, de ce salon princier. Son complément indispensable, le Capel meister Mario devient instillateur de cette excellence aristocratique dans la musique populaire qu'est le jazz.

Essayez de trouver une petite place dans ce jardin de la complicité. Le nombre d'élus est limité mais on ne vous demandera pas la justification, particule patronymique à l'appui, de votre noblesse. Messire Yves saura reconnaitre dans vos yeux une particule spirituelle d'attirance vers le beau partagé.

© Tchen Nguyen

21/02/2011 Le doux braiseux

Le doux braiseux

Nous étions au festival de Vienne. La gorge un peu nouée mais les poumons dilatés, les yeux levés vers les étoiles dauphinoises. Un instant de suspension indispensable après les prestations des quatre maitresses -chanteuses, la francophone jazzy Angélique Kidjo, "Simone" fille de Nina, l'ange Lise Wright et la nouvelle impératrice Diane Reeves, pour un hommage à Nina Simone. Thierry, placé derrière moi, me glisse "n'oublie pas que les racines du jazz, c'est la contestation et cela vient des esclaves noirs". Il parvient à sortir ces mots pour mieux nous faire partager le bonheur de l'après -spectacle.
Je trouve que l'épisode résume bien Thierry Serrano, directeur d'A Vaulx Jazz. Il est la douceur, le goût de la nuance, l'attention aux autres incarnés. Mais il carbure à la contestation radicale. Il aime et veut faire aimer le jazz pour cela. Il a une dynamo intérieure qui fait entrer en input du feu++ et nous délivrer en output de la poésie (tendant vers l' infini).

Les sept chemins de Thierry

Afin de faire simple et être tranquille pour l'entretien j'invite Thierry à déjeuner chez moi on commence avec du Pata Negra pour lui dire que j'aime les gens bons, notamment ibériques. Il se revendique pourtant comme pur Vaudais, né dans la cité Tase, toute entière rythmée par les activités de Rhône-Poulenc-Textile. Un quartier au delà du canal de Jonage, aux confins du lieu-dit des "Sept chemins". Là où les voies des communautés arméniennes, polonaises, indochinoises, (c'est comme cela qu'on en parlait), italiennes, portugaises de l'Est Lyonnais se retrouvaient. Le jeune Thierry ne connut aucune manifestation de racisme et aimait bien faire rouler son rock sur ses chemins musicaux. Comme pour beaucoup de sa génération ce sera la porte d'entrée dans le jazz (pas la mienne). Son père est issu d'une ancienne immigration espagnole. Il est né à Givors. Sa mère va chanter dans les écoles avec sa tante, même sous les bombardements. Thierry est marqué par ce chemin de voix maternel. Et Maman Serrano est aujourd'hui un peu fière de la voie choisie par le fiston. Celui-ci se fait aiguilleur pour accueillir les troubadours du jazz venus de partout.

Les trois vœux

Quand après plusieurs plats suivant le jambon cru, et plusieurs vins après le Vinsobres rouge, je lui demande ses trois vœux, il me répond, après avoir bien marqué sa filiation dans une sincérité impressionnante avec Gilbert Chambouvet, le fondateur du festival:

1) continuer à contribuer à donner toute sa place à une ville qui doit affronter les difficultés sociales, la faire reconnaitre, faire que les épreuves rencontrées soient des stimulations pour la reconnaissance de son identité,

2) continuer à favoriser le côté "vivant du jazz", venant de ses courants métissés, de son alliance entre racines et inventions et son osmose avec d'autres manifestations culturelles, poésie, littérature, peinture,....

© Tchen Nguyen

3) faire connaitre le jazz aux jeunes de la ville, notamment à travers les spectacles avec les scolaires, plus généralement leur montrer ce que les arts peuvent leur apporter en termes de plaisirs dans la vie de tous les jours.

Du rôle du programmateur

Lors des présentations du programme de cette année, les amis de la presse "spécialisée" lyonnaise disent très majoritairement qu'A Vaulx Jazz est un festival réellement programmé. On y sent la patte, la griffe d'un programmateur, d'une équipe de programmateurs, des idées fortes et lisibles, mais aussi des espaces laissés aux déambulations et déclinaisons pouvant glisser en subtilités, loin du diktat des tourneurs. Un lieu qui n'est pas une simple aire d'atterrissage pour musiciens en turbo- tournées cornaqués par des imprésarios qui ont le savoir-faire indispensable pour rendre les choses le plus compliqué possible pour mieux tarifer ensuite leur intervention "solutionnante". Beaucoup de festivals se jouent sur les agendas informatisés avec pour seul paramètre l'objectif de placer la case Brad Meldhau ici fin juin, ailleurs début juillet, puis fin juillet à un autre endroit etc... Et que je te fais tourner l'ordi dans l'autre sens, pour programmer Mister X ou Miss Y dans la valse des cases. Cela a toujours été un peu ainsi. Sauf que maintenant c'est la règle.

Ode aux cordes

Cuvée Vaulx 2011 : cordes frappées, martelées, pincées, frottées sont à l'honneur. Avoir la chance de voir et entendre des pianistes comme Mulgrew Miller et Uri Caine, dont on a entendu parler sans pouvoir les approcher, dans une programmation avec des configurations renouvelées. Le temps des guitares va marquer le tempo. Nguyên Lê, qui mue comme il musique, va au devant de nous cette année avec Uri Cain au clavier. Philip Catherine alimentera son lyrisme avec les envolées latines du pianiste Enrico Pieranunzi. La soirée spécifiquement "guitare" accueillera la grosse pointure Bill Frisell et Paolo Angeli qui me montrera si j'ai raison de me méfier des saltimbanques spectaculairement protéiformes. Et nous irons aussi tout contre la basse de Ron Carter et de François Moutin. Et aussi, en contrepoint, les saxophones de Rik Margitza, Tony Malaby , James Chance et Louis Sclavis. Et notre universellement lyonnais Sangoma Everett à la batterie....

Avec sa diversité structurée par des idées fortes, je note que ce festival d'une modeste ville de banlieue affiche ses envies d'échanges avec l'Iris de Francheville, l'Apostrophe à Lyon, la Clef de Voûte de la Croix Rousse, la ferme du Vinatier...

Côté sécurité, venez ici sans crainte. Facile à comprendre : comptez le nombre de personnes affectés à notre bien-être sous la responsabilité de l'avisé Norredine.

La tarification pousse à l'abonnement (36 € pour 4 soirées au choix) histoire de favoriser les paris esthétiques sans trop de risques financiers.

Afficher son émerveillement

Curiosités que sont les hommes et leur âme. Il suffit de constater la coexistence en Thierry entre le feu de la contestation et la douceur des expressions. Le goût de l'innovation chaleureuse et son émerveillement (?) toujours renouvelé (il parait que la fascination est

© Tchen Nguyen

même née avec Gilbert Chambouvet) devant l'inventivité (re ?) des affiches du festival. J'ai reçu un accueil tellement sympa l'année dernière de la part de Bruno Théry après mes propos concernant son affiche (humanisme bonhomme, peu rancunier, goût du dialogue, un être humain de grande classe au sourire ensorcelant) que je n'hésite pas à continuer dans la sincérité des propos. L'année dernière, j'avais placé son affiche dans ma cave afin que l'œil glauque, reconnaissable dans la pénombre tel l'œil de Caïn, montre la direction du coin à patates. Il doit y avoir une fixation oculaire chez lui ou chez moi, car cette année, je place l'œuvre pas loin de là, pour que l'œil me rappelle de vérifier régulièrement la température de mon congélateur. Les oublis consécutifs à la porte ouverte me coûtent cher. Ce nouvel appel à la vigilance est très efficace tant est parlant l'œil glacé et glacial du personnage, semblant tomber indéfiniment dans une cage d'ascenseur pour atteindre les -20 °c fatidiques et pourtant indispensables, ses mains désespérément écartées, au milieu d'autres mains d'autres personnages éplorés. L'opposition municipale au Maire a dû inspirer le graphiste pour montrer qu'en ces temps de crise il faut résolument tourner le dos aux chaleurs de la solidarité humaine, comme le jazz le permet par exemple , pour mieux tomber "dans les eaux glacées du calcul égoïste de la bourgeoisie" comme le disait à peu près Monsieur Karl (voir "Das Kapital" prévu dans la programmation).

La ronde

Bon, après tout, l'affiche ne bougera pas des murs. Entrant dans la salle Charlie Chaplin, je ne verrai finalement que Sylvie, Mina et Aïcha à l'accueil, et Jeannot, Yves, Hubert et Jean-Louis faisant valser les glous et les miams miams, tickets, verres et assiettes compris, Charlène, Myriam et Bernard à l'animation et Maîtresse d'équipage Martine, capitaine Gérard et timonier Marc... Et tant d'autres..... La ronde chaleureuse d'A Vaulx jazz.

Je reviens à Thierry. Sous le velours aux reflets doucement multicolores, se trouve une braise rougeoyante au service de notre soleil jazz.

© Tchen Nguyen

07/03/2011 Un soir avec n°4597. Je suis soumis à une vraie vie de bagnard du jazz.

Un soir avec n°4597,

Je suis soumis à une vraie vie de bagnard du jazz.

La veille, le vendredi, A-Vaulx Jazz s'ouvre en intimité tonitruante et festive à l'Apostrophe face à la gare de Saint-Paul en plein centre de Lyon, avec Sangoma Everett, éternel inventeur ès-drums, et son complice Kirk Lightsey au piano, venu spécialement de Paris, complété par Ben Guyot à la contrebasse . Kirk est un des rares musiciens que je connaisse, capable de faire naître aussi miraculeusement et instantanément le groove en plein tintamarre, d'imposer l'écoute respectueuse et festive, en valorisant même, art suprême, les nuances les plus subtiles ou les accords les plus percussifs. Il a co-miroité et co-chuchoté avec Chet Baker dans sa soie délavée, parfois froissée, comme me le fait observer Thierry Serrano, mais Kirk conserve le pouvoir de transporter des gerbes de bouffées oxygénées, parfumées au Bourbon du Tenessee à travers des cumulo-nimbus bien chargés de brouhaha.

Ce samedi soir, évadé de Saint-Paul, je me fais la belle et suis en partie de campagne.

Un nouveau théorème de la cosmogonie

On m'a dit de sortir de l'autoroute pour emprunter les S menant à Saint-Maurice-sur-Dargoire. Je tourne à Bellevue et suis les panneaux en bois. L'arrivée se fait dans le noir. Le pré qui sert de parking baigne sous une fine pluie. A la descente de voiture, je pose prudemment un premier pied puis utilise la lueur de mon téléphone portable pour positionner le second. Le cheminement est signalé par des fanaux. Mais ce sont les parfums de l'étable qui me guident. Ca sent bien la ferme pour la soirée "jazz à la ferme". J'établis au passage un nouveau théorème de notre cosmogonie, dépassant le fameux E=MC2 d'Einstein. Celui-ci a prouvé que la lumière va plus vite que le son. Pour ma part, j'éprouve le fait que les odeurs se répandent plus rapidement que la musique. Je ne perçois celle-ci qu'au bout de certains, presque interminables, instants et cela me permettra ainsi de terminer mon trajet.

© Tchen Nguyen

Fière de son paysan

Marc Ollagnier, organisateur des réjouissances et propriétaire de l'étable, accueille les 120 convives-auditeurs. Il pratique l'agriculture bio mais ce soir la musique est survitaminée. Il porte un superbe t-shirt "fier d'être paysan" et aussi un p'tit short (il parait que cela correspond à une pratique toutes saisons), montrant ses mollets bien sculptés qui font sans doute dire (ou penser) à son épouse "fière de mon homme".

Je suis assez vite aux antipodes de l'imagerie folklo du salon de l'agriculture. Point de paysans sous l'effet de l'alcool, arrosés comme ils souhaiteraient voir leur terre, et s'adonnant à des refrains débridés et bruyants. Je suis même impressionné par le sérieux des convives venus pour la convivialité musicale et culinaire , presque la communion dans la crèche, et non le déchaînement des instincts. Ils sont concentrés comme un fromage de chèvre mûri à point sous sa délicate croûte. Les photos l'attestent, ils boivent deux fois plus d'eau que de vin. J'en suis désemparé, moi qui absorbe autant de vin qu'eux d'eau. Car je partage le credo de Pierre Dac : "je préfère le vin d'ici à l'eau de là". La table jetant son parcours sur toute la profondeur de l'étable, constitue une interminable jetée accueillant les substantifiques offrandes au milieu d'un océan de bonne humeur et de mines réjouies. Lard cru et fromage en apéro. La cervelle de canut est originale car bien vinaigrée-émoustillante. Elle semble aimer se prélasser sur les douces patates cuites à point et exhalant un délicat parfum de laurier. Puis viennent le lard cuit et le saucisson poché, suffisamment salés pour appeler la boisson. Je suis béni des dieux de l'étable. Mon voisin, à défaut d'être roi mage, est pistonné et fait savoir à la patronne qu'il aime le gras. Je profite des attentions particulières qui lui sont prodiguées.

© Tchen Nguyen

Du petit Jésus en culotte de jazz.

Sur le plan, musical, l'assistance est composée de connaisseurs élégamment policés et polissant leurs oreilles à l'aide des différentes musiques présentées sur scène. C'est du petit jésus en culotte de jazz

La fréquentation des standards (chaque musicien peut en choisir trois) favorise les déclinaisons complices en différentes formules. En duo (Guy Delorme et Pierric Natal aux guitares), en classique trio (Didier Martel au clavier, Philippe Spennato à la contrebasse et Matthieu Garreau à la batterie) ou en septet (ajoutez Michel Rodriguez au sax). Posté au milieu des ruminants, Clément Bally est imperturbablement aux manettes du dispositif "son et lumière" de la crèche grandeur nature.

Dans l'émotion de la soirée qui avance, Guy Delorme annonce que son compère va nous gratifier d'une première en chantant en plus de jouer de la guitare. Eh oui, on peut montrer un sérieux musical de véritables pros, solidement campés dans cet abri bien rassurant, et même cocoonant, et ne pas dédaigner la prise de risque. Ceux d'ici la pratiquent, à mon sens, parfois plus que certains qui se produisent ailleurs sur des scènes renommées, mais toujours avec leurs doubles filets de sécurité.
Ici, on assure et on se lance. C'est du professionnel poétique avec son résultat : ça germe en dixieland, ça bourgeonne en be-bop, s'épanouit en funky, jette ses grappes de camaïeux en west coast ou ses gerbes en tons contrastés de hard bop ou en reflets mordorés de bossa nova, ça pousse dans la rosée du matin et ça embaume l'air du soir, ça nourrit, rassasie, comble les papilles et excite délicatement les nasales. Et bien sûr, on en prend plein les portugaises, en délicatesses ou en exubérances.

© Tchen Nguyen

Number 4597

Je m'aperçois que je n'ai quasiment pas quitté la vache n° 4597 qui m'a fait face toute la soirée, avec ses jolies lunettes rousses surmontant son nez blanc pour finir à son museau rosé. Elle a tranquillement accompagné le spectacle sans se laisser détourner par son voisin de droite, étrangement poilu dans sa robe brun foncé. Une tenue de bure ecclésiastique mais un air de gaudriole.

Vers minuit trente, n°4597 s'affale nonchalamment, en plein boeuf musical, et me donne des idées. Le temps d'acheter des fromages frais, mi-frais et mi-secs, et de déguster la sapinette de Marc, je reprends prudemment les S à l'envers. Doux mais terriblement illusoire sentiment de pouvoir rendre réversible notre parcours de vie. A nous, maintenant, n° 7954. Et prétentieux avec cela!

© Tchen Nguyen

14/03/2011 Avec Tiboum, sous le signe de notre n° 5000

Avec Tiboum, sous le signe de notre n° 5000

Je savoure d'avance le fait d'être en pleine incongruité. Je n'avais prévu de carte blanche cette semaine. Pause avant A Vaulx Jazz au CCCCC. Mais comment ne pas parler de Pierre "Tiboum" Guignon. Comment aussi parler d'une personne proche ? Car Tiboum a tenu la carte blanche du festival de Vienne avant moi. Puis il devint trop pris certains étés par ses vignes bourguignonnes.

Le déclin inexorable

Mal vu, mon vieux, car la France est en déclin inexorable. La preuve avec ce chiffre fatidique dont on nous rabat les oreilles : seuls 15 % des hommes semblent capables de boire plus de trois verres par jour! 85 sont donc déjà perdus pour l'hominitude.

On m'avait alors appâté pour mon essai journalistique, en me disant que notre newsletter comptait 3400 abonnés. Décidément les chiffres m'inspirent. Donc, si on lit 10 lignes de mes déambulations, cela fait quand même 34 000 trucs casés plus ou moins régulièrement. Vertigineux ! Le reste, je peux tartiner et ça peut passer au compte des pertes et profits ! Le lecteur peut cliquer à gogo. Banco !

Aujourd'hui, j'entends Tiboum se produisant à ses percussions en compagnie de Mario Stantchev au piano dans le cadre des soirées en suspension de Lyon Music, dans la même semaine où Jazz Rhône-Alpes.com a passé le cap des 5000 abonnés. Double plaisir.

Tiboum aux percussions.

Je regarde, j'écoute, hume l'air en me délectant de Tiboum. Il est comme la terre nourricière. Il est primaire au sens profond du terme, car le secondaire, tertiaire, pourront s'exprimer à partir de son inspiration. Il est posté basiquement face à nous, en toute simplicité bonhomme, en saint homme pour pub de "chanson aux moines" (c'est plutôt ici le scat du chat qui touille), entrant en nos sensations, avec sa caisse claire et sa cymbale. Sa corpulence dépasse le volume des deux frêles instruments dont il se contente. Les yeux malicieux et expressifs animent le visage qui surmonte tout le majestueux édifice, comme le bulbe doré au sommet du Kremlin Le reste est affaire d'inspiration. Moins on a de machins à sa disposition, plus on diversifie les expressions, les douceurs comme les chocs et entre-chocs à faire vibrer poétiquement les pare-chocs d'une proche spectatrice. On peut noter un léger décalage qui fait le charme de la situation, comme celui entre les mains gauche et droite d'Errol Garner. Tiboum prend soin de respirer, de faire chanter l'instrument en même temps qu'il percute. Pas de tentation du déluge sonore trop souvent asséné par des apprentis Zeus dont les éclairs ne résident que dans leurs hébétitudes frénétiques.

Mario n'est pas en reste.

© Tchen Nguyen

Notre Mario Stanchev le suit et le précède en zigs zags be bop puis les prolonge en longues langueurs caravanées et ondulantes. Deux compères espiègles et poètes, mixeurs de réjouissances, avec frotti-frotta provocateurs d'étincelles.

Mario montre comment il sait renouveler son art selon les rencontres et les personnalités impliquées.

Je me rappelle également une soirée où ma voisine a apprécié la maestria de Tiboum exerçant sa science ensorcelante sur le parapet de ma terrasse. Chtoc sur la bande d'alu ! Bloom, bloom sur le béton, zioup en faisant glisser les baguettes sur le revêtement crêpi. Mat, mat avec ses mains bien à plat pour nous rappeler qu'en dessous il y a des parpaings bien creux, et vlan à nouveau, avec un coup de coude sur la bande d'alu. Prudent, il n'essaiera pas de produire d'effets spéciaux avec les pieds. Il sait garder le centre de gravité en deçà dudit parapet, malgré les rhums arrangés. Il sait presque tout faire, Tiboum, et à toute heure !

Si vous n'avez pas ma chance, allez rejoindre Tiboum dans ses séances régulières à la médiathèque de Vaise où il anime depuis plusieurs années une série de conférences autour du jazz. La prochaine se tiendra le 22 mars avec la seconde partie de l'histoire de la batterie (c'est à 18h30 et c'est gratuit).

© Tchen Nguyen

21/03/2011 Rencontre croisée Uri Caine/ Nguyen Lê

Rencontre croisée Uri Caine/ Nguyen Lê

Vous avez dit déconstruction ?

Je suis quand même bien veinard de bénéficier de la complicité de personnes telles que Nguyên Lê qui a même consenti à faire l'interprète auprès de Uri Caine. Un véritable coolie exploité par un autre Viêt portant un nom de patron de fumerie d'opium ou de terroriste.
Nous étions convenus depuis longtemps de nous retrouver à l'occasion de sa participation à A Vaulx Jazz. Sauf qu'il s'agit en ces circonstances d'une tournée à l'américaine avec le mythique pianiste Uri Caine. Inconnu du grand public, mais icône pour les aficionados. Quand on parle de lui on se sent entre gens intelligents et privilégiés comme de boire un Lagavulin estampillé "kpc" 1993-double matured-. Uri et Nguyên (c'est son prénom) sont lancés dans quatorze concerts, presque un par soir. C'est complet, archi-bourré. Mais Nguyên tiendra parole et nous nous adapterons aux circonstances.

En toute simplicité dans la Zafira

Ils arrivent de Montpellier par le train de 13h40. Puis filent vers la balance. Je les prends sous mon aile après 17h. Thierry Serrano, boss du festival, manifeste une légère inquiétude en ce qui concerne le régime liquide qui sera pratiqué. Je vire tous les cartons qui encombrent ma Zafira sur la place du centre Charlie Chaplin et mets le véhicule en disposition sept places (deux petites à l'arrière) Nous montons à cinq et casons les instruments. Les grandes jambes de Nguyên sont un peu à l'étroit mais, s'agissant d'une histoire de musicos casés dans une bagnole, je lui demande d'officier comme interprète pour que je puisse narrer l'histoire de James Brown au festival de Vienne dans sa limousine. Le mister avait droit à l'engin selon son contrat. Le G5 des chefs d'Etat ayant alors préempté les rares et précieux véhicules, JB exigea sur le champ dans le hall de l'aéroport qu'une pénalité soit appliquée à la convention. Le lendemain, il put bénéficier du véhicule ci-avant contractualisé. L'immense bagnole à l'interminable carrosserie dut mettre plus de 20 minutes pour passer le dernier virage accédant au Backstage. JB refusa de descendre pour faire les derniers mètres et les divins pieds de ce descendant d'esclave cueilleur de coton, dans ses merveilleuses chaussures, purent être transportés à bon port aux conditions exigées.

Ici et maintenant, sur la route de l'hôtel, je vis l'atmosphère d'un salon des voix sur quatre roues. J'essaie de me concentrer sur la conduite mais me laisse transporter par la musique des conversations entre artistes. La voix d'Uri rythme le tout, il plaisante mais son timbre est grave. Comme celui d'Orson Welles dans Othello (impression prémonitoire comme nous le verrons). Et ce doit être "grave" drôle. Arrivée à l'hôtel vers 17h45 pour un échange et non une interview. Merci pour le temps pris sur la fatigue. Et Uri tiendra à régler les consommations aux alentours de 19h. Ce n'est pas la seule fois où j'ai été pris à contrepied.

Le poids des mots

© Tchen Nguyen

Je suis d'emblée impressionné par leur exigence apaisée mais bien aiguisée en ce qui concerne les termes utilisés, les images évoquées. Trop de mots sont galvaudés : métissage, rencontre, héritages, racines. Derrière chaque expression, j'ai le sentiment de deviner en eux des expériences pensées et des émotions partagées. En toute simplicité pourtant essentielle.
Ayant préparé mon coup et écouté certains de leurs disques, j'attaque, en bon prof de fac, par le concept de "déconstruction" forgé par les structuralistes. Plus exactement par le processus de déconstruction-reconstruction. Evident : Nguyên, vient de Jimmy Hendricx pour mieux alchimiser le rock tout en ayant interpellé la musique viêtnamienne de Huong Thanh. Uri vient de la musique Klezmer, par exemple son disque"Camps" et du classique (projets Wagner, Verdi, Brahms etc.), mariant piano et fender. Ils sont d'ailleurs de véritables calamités pour nos cartes bleues ou chéquiers. Jamais le même concert ou le même disque. La rencontre est intéressante entre Nguyên, l'autodidacte devenu référence technique et Uri, fils de prof de musique et ayant fait toutes ses classes classiques et déambulé du pôle nord au pôle sud du panorama jazzistique jusqu'à affoler tous les vents du désert et les GPS des métropoles. Je garde également le souvenir de la démarche d'un autre pianiste, Tom Mac Clung dans son disque "déclassified" (très recommandable).
Déconstruction ? Ils trouvent le mot trop négatif, avec la connotation de la destruction. Ils préfèrent "repenser, analyser et dépasser, s'approprier pour recréer, pour créer en avançant".

Libertés et variations

Liberté et forme? Pour Uri, la liberté de création trouve un cadre tout à fait propice dans la forme musicale des "variations". Que ce soient les Variations Goldberg de Bach, les "Diabelli" de Beethoven ou les variations sur un thème de Haendel de Brahms dont il a tiré un " roller-coaster boogie-woogie of Brahms".
"On part d'une forme pour bifurquer, développer, parfois faire exploser. Les mouvements dansants -exemple de la gigue- ont beaucoup fait pour l'intérêt des formes "variations". Le jazz favorise l'entreprise, notamment, en mobilisant ses ressources rythmiques, avec la possibilité de produire des figures très concentrées ou, au contraire, s'étirant en longues sensations. Chaque époque a ses références : celle des standards avec les comédies musicales de Broadway" et celles d'Uri ont été Miles et Coltrane. A partir de ce contexte, l'important est "d'introduire la vie par rapport aux références par les rencontres avec d'autres musiciens". Les rencontres ne sont pas des circonstances annexes. Elles sont des étapes pour donner vie et dépasser les simples références. Le moment du chemin créatif où le contexte ambiant devient musique personnelle. Déconstruction-reconstruction ? Son processus de création, c'est le chapelet des co-créations avec d'autres musiciens. Nguyên rebondit : "sans mes projets avec Huong Thanh, avec Karim Ziad, Dafer Youssef, avec Uri maintenant, je ne serais pas le même et surtout je ne ferais pas la même musique".

La prééminence du rôle concret et vivant des hommes par rapport aux formes musicales et aux matériaux ? La composition, l'interprétation, la création? Uri glisse "qu'Irving Berlin n'aimait pas ses titres interprétés par Billie Holiday. C'est quand même par la voix, les émotions de celle-ci que ces standards parleront le plus aux humains et resteront gravés en notre mémoire collective. Et Irving sera amené à le reconnaitre."

Le sideman de luxe

© Tchen Nguyen

Nguyên profite de l'expérience peu fréquente pour lui de jouer en sideman, lui qui est souvent en situation de leader."La question de la liberté personnelle de créer est pour moi dépassée dès lors que je parviens à pénétrer dans la musique de l'autre pour la faire mienne. C'est le projet d'Uri mais j'éprouve un sentiment particulier en donnant ma voix à quelque chose qui existe en dehors de moi". Le musicien va même jusqu'à essayer une nouvelle guitare vintage pour profiter du renouvellement de son environnement musical.
L'histoire Uri-Nguyên ne relève donc pas de l'anecdote pour gazetiers ou de formule commerciale pour imprésario. (Avec Franck Ferret, j'ai eu affaire à un tourneur intelligent et sensible aux contenus). C'est une aventure artistique dont on peut relever certaines étapes.

Les rencontres en création

La première fut celle du projet Mozart de Uri. "Une entreprise difficile car Mozart est tellement parfait, notamment dans ses équilibres, que l'on se demande comment aborder l'édifice. Quelles beautés convoquer ? Et même s'il y a un intérêt à le faire" précise Uri. J'ai écouté depuis leur concert le disque qui fait apparaître le travail du groupe sur la sonate en ut, dite facile, complètement resituée à partir de légèretés fulgurantes. Mais à l'écoute de séances en studio, Uri trouvait qu'il manquait quelque chose et fit appel à Nguyên. Celui-ci se rappelle : "Je reçus un énorme paquet de partitions. Fais en ce que tu veux, commenta Uri". Le guitariste se mit à la tâche en appréciant la liberté laissée. Il fut prêt pour un exercice en re-recording pendant une journée entière, ajoutant sa partie sur une piste supplémentaire au mixage du groupe qui s'était déjà exprimé. Une piste de plus, mais surtout la patte de Nguyên. Uri me dit en toute simplicité que ce dernier " a sauvé le disque", rien moins que cela. Mister Lê (c'est son nom) est un peu gêné. Puis Uri intégra Nguyên dès l'architecture de départ du projet "Othello". A l'écoute du disque, on peut constater la différence de registre avec le projet Mozart : drame verdien, voix puissantes utilisant parfois les ressources du gospel. Je trouve que souvent la guitare de Nguyên introduit bien à propos la syncope dans les enchaînements bien (carrément) rythmés. La syncope donne l'impression de chute possible mais pour mieux avancer. La fanfare martiale style Victor Emmanuel mue gentiment vers les volutes jazzifiées ou arabisantes. La guitare de Nguyên permet alors les enchaînements fluidifiés, crée les déchaînements tempétueux aboutissant à des points d'orgue partagés en apaisements comblés. Et il y a la série de concerts dont nous apprécions la dernière séance à la fin de quatorze sessions. Ils peuvent tout donner même si la programmation les fait passer en troisième partie, un peu tard.

Ca cartoone

Il y a de la culture BD, revendiquée par le pianiste, sur scène. On raconte des histoires à travers divers tableaux musicaux. La voix grave de doux stentor d'Uri fait penser à celle de l'ours Baloo qui ponctue les cartoons. Les scènes s'enchaînent. Le bassiste s'enroule autour des sonorités, tel Nag le cobra royal puissant et malicieux, spécialiste de volutes en voluptés. Le batteur cogne fort mais le fait dans la netteté (c'est très rare que j'apprécie de tels décibels percussifs) comme un piment très fort à grosse personnalité, pas comme du tabasco industriel. Certains piments demandent en effet à piquer fort pour exhaler leur parfum comme un grand arabica Chanchamayo ou Vilcabamba doit être bu brûlant. Uri démontre un pianisme exceptionnel (la profondeur et la légèreté permettant d'atteindre le fond de la

© Tchen Nguyen

touche avant que la note suivante se déclenche). Au niveau d'une Martha Arguerich dans le registre classique du concerto de Schumann. Nombre de ses confrères commencent par le piano pour se caler dans un registre basique et mieux montrer ensuite l'apport des variations alternatives sur le fender. Uri fait l'inverse. Le fender chauffe nos oreilles comme ses doigts. L'univers est campé. L'invention à quatre compères est lancée sur la scène. Puis, il s'installe au piano comme on ouvre l'écrin d'un diamant. Tous les scintillements du Bösendorfer sont convoqués. De troublantes délicatesses en traitement ultra-toniques, l'engin tiendra sans problème la longueur du concert. Nguyên, le félin Bagheera de la bande, est tout en puissante souplesse, feulements et rugissements. Nous sommes vraiment gâtés. Après le cartoon à la Disney, nous arrivons vite aux BD de l'âge d'or, avec Betty Boop, Popeye, Red Hot Riding Hood, pour glisser vers les mangas. Nguyên fait la démonstration de la position de sideman de luxe dont il m'avait parlé. C'est comme si on faisait appel à Beckham pour déposer au moment idéal la balle dans les pieds de Ronaldo, à Di Stefano pour Puskas, à Kopa pour Justo Fontaine ou Victor Mature -Doc Holliday- donnant la réplique à Henri Fonda-Wyatt Earp- dans "my darling Clementine"".

© Tchen Nguyen

Viêt Juif ?

Après le concert, le duo tient parole malgré la fatigue et se prête au jeu des impressions d'après concert. Uri dit son "plaisir d'avoir toujours joué en variations, jamais en répétition, durant ces quatorze séances. C'est exigeant, éreintant mais cela en vaut la peine". C'est le jeu de la vérité sonore et hédoniste. Il a avancé dans sa musique car celle-ci a connu de nouvelles rencontres "nous avons partagé nos vies pendant plusieurs semaines, avons été fatigués, avons rigolé ensemble. C'est plus important que de faire ensemble une fausse note. Ou cela fait partie de la même aventure. Ce soir nous sommes partis deux fois en improvisation". Nguyên remarque qu'il faut "distinguer les enchaînements d'improvisations individuelles et les impros réellement collectives, dans lesquelles on fabrique ensemble une nouvelle musique, une nouvelle alchimie. Il faut des signaux pour s'y lancer". Ce soir Uri en a apporté un à partir d'une présentation malicieuse du titre "Meshugah", jouant sur une double signification : la juive évoquant un fou et l'américaine rappelant le sucré.

Pour finir, je leur demande si la rencontre entre un Juif et un Viêt pouvait constituer une dimension particulière de leur aventure créative. Uri sourit. "Bien sûr, c'est évident, mais nous ne sommes pas seulement cela. Il faut prendre garde à ne pas résumer les choses à des identités, par exemple celles de l'histoire des Juifs confrontés à l'holocauste ou celle des Viêtnamiens victimes d'un génocide". Ils mettent tous deux l'accent sur l'universalité avec une complicité étonnamment spontanée.

Universalité et singularités

Non pas une universalité abstraite, faite d'un discours général mais l'émergence d'autre chose (que les identités de départ), autre chose qui est partagé, malaxé, travaillé tout étant intuité. C'est la beauté du jazz, des musiques comme celle d'autres formes créatives que de cheminer entre identités et universalité. Me reviennent ces deux photos prises au Népal, d'êtres sous forme de divinités mais bien d'ici-bas, en plus des machins à plusieurs mains, d'êtres dédiés à la musique et incarnés à partir d'un bestiaire étonnamment proche de nous.

Tout est dans nos regards sur les divinités, dans notre écoute du cadeau musical qui nous est fait.

Un diamant n'a jamais besoin d'être trafiqué. Simplement de montrer ses facettes. Notre travail d'oreilles et de cage thoracique fait partie du polissage.

Je repense à leurs projets Mozart, Othello et au concert de ce soir pour simplement constater que leur universalité nous enrichit parce qu'elle a été nourrie des rencontres singulières entre eux.

© Tchen Nguyen

28/03/2011 A Vaulx-Notes

A Vaulx-Notes

Désolé pour la double dose. La carte blanche publiée la semaine dernière a été consacrée à la rencontre croisée avec Uri Caine et Nguyên Lê. Vous avez droit ici à deux semaines de festival, et même plus, pour lesquelles je n'ai pas envie de me censurer car je me sens particulièrement bien à A Vaulx Jazz, comme à Rhino -jazz(s) ou au festival de Saint-Fons. Complètement débridé dans les oreilles, la cage thoracique et dans la plume.

Kabuki

Rappel de la première rencontre hors les murs, à l'Apostrophe (quartier de Lyon Saint-Paul). Rappel toujours salutaire que le jazz, né dans les bordels de Storyville doit parfois être capable de supporter le boucan (et les rires). En compagnie de Sangoma Everett, Kirk Lightsey continue de m'impressionner même dans le souvenir. Rien à voir avec ces demi-portions exigeant la dévotion ("le peuple a droit à la beauté et au silence recueilli, et pas seulement aux réjouissances païennes et bruyantes de la fête de l'Huma"). Ils rêvent sans doute de la lumière tamisée et de l'atmosphère feutrée de la salle de bain d'Arielle Dombasle, laissant chuinter le son du gant de crin sur l'écrin de sa peau soyeuse. J'ai toujours préféré le Kabuki au Nô. En raison de son esprit. Tous deux sont des spectacles exigeants, demandant des artistes capables d'aller aux limites. Tous deux nécessitent de la concentration mais sous des formes différentes. Pendant les (longues) représentations de kabuki, on peut se balader, sans craindre de déconcentrer les artistes, comme dans le dong cô viêtnamien, tout cela pour ressourcer ses capacités de dialogue intime avec les gens du spectacle. Le "chemin de fleur" du Kabuki, le hanamichi , mène de la scène jusqu'au fond de la salle

Dialectique du Kapital

L'ensemble "das Kapital" nous a réjoui au Périscope d'une séance très subtile malgré ce que certains craignaient avec l'intitulé style "héritage du rideau de fer". En fait, les artistes sont plus dans la dialectique hégélienne que dans le matérialisme feurbachien de la philosophie allemande. La langue germanique, également subtile, comprend un genre neutre en plus du féminin et masculin. On dit "das" Kapital et non "die " ou "der". Le groupe de jazz joue joliment sur les ambivalences. C'est comme si on parlait de la me... et du fait de la remuer. Ce peut être "le" purin pestilentiel ou "la" bouse génératrice d'engrais. Riche soirée avec une conclusion internationalement pleine de promesses.

De la frustration pour l'accomplissement de nos plaisirs.

J'ai aimé à ma façon la séance d'ouverture au CCCCC. Bon départ avant d'être repu dans quelques jours car la frustration est indispensable au plaisir. Elle titille nos envies et sert de tremplin aux futures extases. L'ouverture Delore-Sclavis fait dans la dramatisation. Ils sont tellement systématiquement dramatiques que toute magie s'évapore dès le troisième texte, du moins à mon sens. Je me dis que l'intention des artistes est peut-être de restituer l'état

© Tchen Nguyen

d'esprit des esclaves revenant exténués des champs de coton. C'est du bronto-jazz bien avant que les noirs aient pu accéder aux joies procurées par King Oliver et Jelly Roll Morton. Quand le récitant déclame pour la cinquième fois les mots "baise ou baiser", je me dis que n'est pas Ferré qui veut, mais espère quand même pour le déclamant, et surtout pour l'amante, qu'il ne baise pas comme il déclame. Il doit savoir que lorsqu'on s'aventure sur ce terrain, on risque toujours de donner des verges pour se faire battre. Pour ma part, j'essaie de me cantonner prudemment au registre culinaire ou floral.

Puis Sangoma Everett nous revient en leader ou plutôt en inspirateur- fédérateur en joyeusetés. Il a le talent pour magnétiser et relancer de sa batterie au centre de la scène. Mais avec le set, je suis dans la frustration positive. Je me dis qu'il manque souvent quelque chose pour l'accomplissement de ma béatitude. Mais il y a plein de choses. Parfois Laurent de Wilde nous rappelle le sens de sa présence avec les subtilités ou les somptuosités qu'il tire du Bösendorfer. Parfois de l'ensemble musical se dégage de la magie Gwana, sans pourtant nous emmener jusqu'à l'envoûtement. Et nous avons le plaisir de retrouver nos bons points de repère avec Anne Duclos. Le sax de Schwartz-Bart répond alors en assurant très robustement. Le bon vieux blues, bien carré et chaudement timbré, nous rappelle le droit au plaisir immédiat sans complication. C'est ainsi que je navigue ce soir entre frustration et contentement basique.

Création en oratorio

Puis vient la soirée de la création avec Uri Caine et Nguyên Lê. Celle de l'oratorio éponyme de Haydn, par Karl Boehm, en prise à la gorge chatoyante, et non celle, bien clinquante, de Karajan. Création, souffle, prise de risque font qu'il n'y a rien à regretter et pas de frustration à gérer. Du direct- live avec la création qui se fait sous vos yeux et s'instille dans vos oreilles. Voir carte blanche de la semaine passée, dédiée à ces géniteurs de musique.

Ulcérogène

La soirée rock me confirme qu'A Vaulx Jazz joue bien son rôle de festival titilleur. Je rencontre des amis qui n'ont pas aimé Uri Caine. Je n'aime pas James Chance. Je trouve qu'il est ulcérogène : trop d'acide, pas assez de moelleux.

Larmes sur des pertes irrémédiables

Petit clin d'œil à mi-parcours. Jazz Rhône-Alpes vient de fêter, son 5000ème abonné un peu avant A Vaulx Jazz. Un fait me revient en mémoire : Un de mes papiers, rédigé à l'occasion du festival de l'année dernière, complété par celui d'un copain de la newsletter, a causé le désabonnement d'un, trois, peut-être cinq personnes. Zut alors. Dans le régime pré-1789, la perte de ces - 5 - (génies, créateurs explosifs et auditeurs-lecteurs exigeants) aurait effacé les bienfaits des + 1500 abonnés. Mais nous sommes en "démocratie"" (d'accord, il y a les guillemets). Je vis surtout en association improbable d'aléatoires plaisirs. En me relisant, je me dis que les post-révolutionnaires, tristounets et prétentieux, me donnent des aigreurs.

Deux beautés en contraste

© Tchen Nguyen

La reprise de la deuxième semaine nous fait cheminer sur les chemins de crête de l'aventure musicale.
Il faut le faire. La première partie de Tony Malaby quartet se déroule en une séquence ininterrompue de plus d'une heure suivie, pour conclure, d'une longue improvisation totale. C'est au-delà de la performance, c'est aller très loin pour nous faire entendre des choses inconnues. Le sax, instrument mélodique par excellence, accepte délibérément d'être englouti par les percussions et rythmes des deux batteurs qui l'encadrent. L'un percute aussi en mode vibraphone. La basse est complètement intégrée dans les entrelacs inventifs. Ils sont constamment dans l'art de l'exploration en partage avec le public. Cela se termine par une bacchanale païenne qui me fait penser à l'orgie du film "les Vikings" avec Kirk Douglas et sa bière ou son hydromel dans une grande corne. Quel climat musical de bout en bout. Jamais de mélodie. Je me demande, épaté, comment on peut vivre aussi longtemps, et apparemment si bien, sans soleil. A la pause, je retrouve les sourires des amis et les bonnes mines d'Alex(andra), Jean-Louis et Hubert, animateurs du bar.

En seconde partie, la guitare de Philip Catherine se laisse tranquillement gagner par l'héliotropisme du piano d'Enrico Pieranunzi. Nous sommes sur les hauteurs de Rome. Les pins aux formes travaillées par le vent et les cyprès harmonieux prennent les lumières. Toutes les lumières. Nous sommes en fin d'après-midi. C'est un moment entre hommes. Ils attendent sans attendre le retour des femmes parties en ville. La soirée sera bien animée. Mais pour le maintenant, Philip et Enrico jouent à faire, chacun à tour de rôle, l'ombre et la lumière dans le moment suspendu entre les heures gorgées de soleil et la douceur nocturne romaine à venir. C'est l'heure des justes et des bienheureux. Les olives sont délicieuses, surtout les grosses vertes.

Splendeur et plénitude offertes par Philip et Enrico.

Braise décibélique et esprits chambristes

Sur les chaises réservées dans la salle pour les jeunes musiciens d'Ukandanz s'est produit un très joli glissement orthographique: "réservé au cœur". C'est exactement cela. Ajoutez, le souffle, la justesse musicale. Lionel Martin, splendide de verdeur inspirée, ajoute son savoir-faire en ponctuations et en relances. Le chanteur bondissant, Asnaqé Guébréyès, est une très bonne surprise, extirpé de son Ethiopie natale par le groupe, lors du passage du projet en son pays. Voir la chronique pour tous les musiciens, tenant impeccablement leur registre. Le niveau décibélique n'est pas à mes yeux la première caractéristique du spectacle alors que l'on m'en parle. Je vis surtout une montée d'adrénaline et de souffle musical.

Changements de ton et d'ambiance. Ce n'est pas du Enrico Rava accompagné par le quatuor Debussy et son habituel quintet, pas un ténor du bel canto, ou Louis Armstrong mis en valeur par ses All stars ou Maurice André dans un concerto pour trompette de Vivaldi. Nous déambulons dans des airs d'opéra (titre de la soirée) mais ce n'est pas la forme "Opéra" qui nous est proposée. Je vis plutôt dans une atmosphère de musique de chambre où Enrico va au devant de ses compagnons tel un chambriste parmi les chambristes. Le quatuor Debussy ne fait aucune concession de genre. C'est ainsi que jouent les quatuors, dans la tension pouvant être âpre, frêle ou moelleuse. Dans le dialogue avec le quintet jazzy, nous avons droit à "rires et chuchotements", "nous nous sommes tant aimés", "la terrasse musicale".

© Tchen Nguyen

© Tchen Nguyen

Le deuil du "demi-deuil"

Je vis une drôle d'expérience avec Bill Frisell. Me sentant subitement exténué (ce doit être l'âge ne supportant pas les premières bouffées de chaleur), je constate que ma capacité d'écoute est quasi-nulle. Un concert est un dialogue spectateur-musicien. Devant la beauté inspirée du guitariste et le jeu subtil et touchant avec les photos, je suis comme un type face à une sublime et délicate "volaille demi-deuil" mais qui aurait la bouche empâtée et l'estomac vrillé. A ma grande honte, je quitte les lieux après les impressions japonisantes dans lesquelles des volutes de country viennent s'instiller.

Le plaisir et le besogneux.

La soirée Blues peut également être lue à travers la problématique "musique de chambre-grande production concertante"

J'ai aimé la première partie : blues classique bien vivant. Les musiciens sont à un niveau homogène, en petite formation. Ce qui favorise les échanges. Les fluides passent et rebondissent. Shakura se donne en toute générosité et Donna Grantis, la guitariste complice, s'ébroue en laissant partir ses chevaux électroniques dans des ruades impressionnantes.

Avec Roy Gaines, j'ai l'impression d'un OVNI, dans le style du"ni- ni" terriblement laborieux du moment. Ni somptueux grand orchestre de Count Basie quant il joue le blues, ni ensemble de charme à la Tony Bennet. Une sorte de mashmallow à décibels ou de testeur pour subwoofer intégré dans un spa.

Final en extase

Après une jouissive première partie avec le Moutin Réunion quartet, nous avons droit à l'excellence de la poésie et du plaisir en jazz. Rien à voir étant donné les âges et la couleur de peau me diriez-vous, mais en voyant Ron Carter sur scène, je pense à Corto Maltese : même posture, un pied avancé, un corps parfaitement cambré, une expression de sérénité mystérieuse, de poésie indéfinissable, de regards en coins malicieux délivrés à ses compagnons de scène, un humour au cinquième degré. J'ai l'impression qu'une mouette va se poser d'un instant à l'autre sur le sommet de la contrebasse.

Mes sentiments vont en graduation.

Tout d'abord la sensation de la perfection sonore me frappe, comme dans le "trio des esprits" de Ludwig Van, par "Istomin, Stern, Rose". Chacun est un must de son instrument. Ensemble, ils sont dans une autre dimension et nous y emmènent Ecoutez Mulgrew dans ses démarrages et ses développements. Et Russel Malone, se permettant d'émettre des gratouillis nonchalants puis partant en accords cadencés ou en épures mélodiques .

Puis, il y a leur swing. Un groupe "swing and co". Le swing d'avant le groove. Ils donnent même l'impression de devoir se maîtriser car ils pourraient swinguer encore plus. Mais il faut d'abord privilégier l'équilibre. Problème de riches, question d'opulence. Comme certaines roses anciennes ne doivent pas être humées trop fortement tellement elles sont enivrantes.

Puis vient le sentiment d'être au sommet de la pyramide de l'extase.

© Tchen Nguyen

Tout y est à travers quelques manifestations bien simples du concret. Je n'ai bu qu'un seul Château Margaux dans ma vie. Il était de 1976. Le bouquet primaire rappelle les fruits rouges denses avec des notes herbacées. Je pense à Russel Malone. Le bouquet secondaire dégage des sensations poivrées et réglissées à travers les onctueuses vagues pianistiques de Mulgrew. Et viennent pour le couronnement du bouquet tertiaire les dominantes de pruneau et de vieux cuir de 72 ans. Ron Carter, une anthologie de l'élégance racée en musique.

Si vous ne pleurez pas sur ma Funny Valentine, c'est que vous n'avez pas de lacrymales. Si vous n'avez pas envie de mettre vos doigts de pieds en éventail à l'écoute de leur morceau final, c'est que vous avez peu de chances de survivre au réchauffement climatique. Pour ma part, j'ai à peine la force d'applaudir. Merci au programmateur de m'avoir vidé de mes dernières gouttes d'émotion. Le triomphe de la musique de chambre après les pourtant somptueuses sessions avec "N'Relax et Bigre" et "Ukandanz".

Un point d'orgue en forme de points de suspension.
A Vaulx Jazz 2011 se termine sur les légèretés de l'air annapurnien, après des itinérances pleines de vies en diversités, trois semaines durant.

Et hop!

J'avais remarqué l'année dernière les lunettes en soie incrustée de Martine, celle qui assure la présence des musiciens. Elle est infatigablement perspicace. Mais comme elle n'a que deux mains pour faire faire tout ce qu'elle doit faire, son réconfort semble être les jolies pierres portées aux doigts que je scrute cette année, camaïeux très chics ou resplendissances bien chaudes. Gérard est toujours le joueur de rugby protéiforme qu'il sait être : demi de mêlée, d'ouverture, flanker, trois-quart-centre ou aile. La force tranquille du plateau. Nordine assure avec son équipe en K-ways blancs bien rôdée. Sylvie et Mina sont toujours aussi lumineuses à l'accueil. Aïcha continue de faire le ver-luisant dans la pénombre pour guider nos pas. Nguyên s'est régalé des pieds de veau de Jeannot.

© Tchen Nguyen

04/04/2011 **La courte échelle de la création.**

La courte échelle de la création.

Deux semaines après, je suis encore marqué par l'échange avec Uri et Nguyên et comprends mieux la différence entre la musique « classique » et le jazz, tous deux chers à mon cœur et à mes oreilles. Les grands musiciens du classique vont transcender notre besoin émotionnel par un travail incessant en fréquentation/confrontation avec les grands compositeurs : Bach , Beethoven, Mozart, Schubert, etc... Et avec les moins grands. Un travail en exigence et humilité. Ecoutez les différences entre les variations Goldberg jouées par Glenn Gould quasi adolescent et celui de la maturité, de même que la 31 ème sonate de Beethoven (le mouvement lent notamment) par Brendel le jeune et Brendel l'ancien. La jeune Martha jouant Schumann dans le sillage de Clara Haskil, et Arguerich , la majestueuse, rugissante et ronronnante. C'est merveilleux de vie renouvelée à travers réflexions, émotions et dilatations. Mais ce sont des dialogues avec des morts.

Quand ils se jettent à deux dans le vide pour faire notre plein,

Les musiciens de jazz, même s'ils sont parfois moins intéressants ou impressionnants sur le plan technique, avancent dans leur art à travers des dialogues, parfois des mano à mano, avec des vivants. Ils se font mutuellement la courte échelle de la création. Dans la prise de risques, ils sont à la fois des incitateurs au jetage dans le vide et des cordes de rappel. Ils ne sont jamais les mêmes après qu'avant. A contrario, je comprends mieux pourquoi des musiciens prometteurs plafonnent. Ils s'étiolent dans leur genre immuable et solitaire (même solidement entourés de comparses), bien sécurisés, parfois flattés par une certaine critique. Chacun peut faire sa liste de cette catégorie humaine et musicale. J'aime aussi que les scènes soient des lieux de rencontres, des foyers pour l'envolée d'étincelles après les frottis frottas de départ, aussi des cuisines-laboratoires chaleureuses de musique vivante et non des vitrines de paquets emballés sous vide. Parfois, il y aussi des rendez-vous manqués. Mais c'est nécessaire à notre besoin de rencontres. Si j'avais le talent d'Alain Gerber, et le temps et l'éditeur , je me dis que je me lancerais dans les récits de "X and Y" et des sillons ainsi crées, plutôt que de biographies : King et Bessie, Bessie et Louis, Ella and Louis, Louis et Duke, Sonny meet Hawk, Coleman and Lester, Miles et John, et avec.....,Chet et Stan, Abbey et Max, Gerry et Astor, Carla (la vraie, la lionne) et Paul, Nguyên et Huong Thanh et Uri avec Nguyên et Philippe et Enrico. Et Joan Baez avec Bob Dylan ou Jane avec Serge
Même quand certains se détestaient.
A vous de continuer le jeu de piste. Sur nos chemins de la création
Miles, un homme qui a fait un bonhomme de chemin fait de toutes sortes d'étapes relais, au risque de s'ébouillanter ou de se faire croquer. Un maître de la courte échelle et un sacré courtier des valeurs montantes. Vivement Vienne Festival.

Humans steps

Ce vendredi soir, à la Clef de Voûte, c'est plus que jamais une musique de rencontre. Avec Jean Louis Almonisno à la guitare et Pierre "Tiboum" Guignon à la batterie, et leurs compagnons. Une seule répétition le matin. Qu'il est doux de prendre de l'âge. Les heures de

© Tchen Nguyen

vol cumulées des deux lascars permettent les langueurs planantes, le rase-motte vertigineux à hauteur de la bouteille du mois du club (vin du Jura, Chardonay-Savagnin), aussi bien que les loopings élégants. Sagesse des vibrations. On gravit les échelons. La vue se dégage. On peut partager encore plus de choses avec les copains, qu'on a de plus en plus nombreux, tout en dégustant son propre émoi. Le panorama s'épure. Le bois de l'échelle n'est pas encore vermoulu même s'il a connu bien des climats.

Jean-Louis et Tiboum ne nous donnent pas de clés professorales, alors qu'ils pourraient (le premier est responsable du département jazz au conservatoire, le second est conférencier régulier et tous terrains), mais ils ne sont pas voûtés de prétention en ces lieux envoûtants. Plaisir. Plaisirs....A chacun son échelle. Ils ne font pas dans les "Giants steps". Ils sont seulement humains. Tellement humains qu'ils me font penser à François Villon et Nazim Hikmet. Deux gars qui ont eu envie de nous parler en accolant les mots "frères " et "humains".

© Tchen Nguyen

11/04/2011 Le blues en blouses blanches

Le blues en blouses blanches,

J'aime ceux qui ne sont pas beaux au premier degré. Ils ne sont pas dans le supplément d'âme. Il faut parvenir au deuxième ou troisième degré, dans la zone magnétisée, aimantée, celle de ceux qui aiment.

Salaise- sur- Sanne est une ville moyenne et une ville industrialo-rurale marquée par la chimie.

C'est bien connu : la chimie, ce n'est pas la mécanique. Cela se pratique en blouse blanche. Mais sur les installations certains gardent quand même le bleu de chauffe.

Nationale 7

Il y a aussi un festival du blues qui revient chaque année à Salaise, au printemps.

Un festival annuel, car oui, Mesdames et Messieurs, l'herbe repousse chaque année à côté des usines, au moment où le chevreau se déguste au choix, avant sa sortie de l'étable, nourri du lait maternel, ou tout juste sorti, broutant les pousses d'herbe tendre. Grillé, servi avec une sauce au champagne façon mère Léa. Moi, je me contente de Montagnieu ou de Bugey pour la sauce, pas trop forte, pour respecter la tendre succulence de la chair.

Salaise-sur-Sanne vit de et pour la chimie. Situation classique de notre industrielle région. Rajoutez la très monotone rangée commerciale autour de la route nationale venue compléter le panorama chanté par Trenet. Mais allez quand-même au-delà de la grande route pour mériter le blues-festival.....

L'odyssée des molécules

Vous trouverez, comme toujours, les hommes. Ici les chimistes ont fait la ville et la vie autour. Ils vaquent, en prototype, en "demi-grand" (je suis sûr que vous ne savez pas ce que c'est), ou en grandeur nature. C'est la chaîne qui va du labo à la production, comme on fait du fromage frais, mi-frais, mi-sec, bien affiné...il y aurait presque une poésie de la chimie, de l'odyssée des molécules, du cracking de nos préventions, des vapeurs de nos trop longues attentes, des fumées de nos illusions enfuies.

Il y a aussi les éternelles disputes sur le blues. Je suis dans le camp de ceux qui aiment. Mieux, de ceux qui en ont besoin. Heureux les snobs qui ne sont pas écartelés et qui mangent toujours du sophistiqué. C'est d'ailleurs devenu un grave problème de civilisation: comme on a toujours plus de snobs-caviars en super-excédent par rapport à la pauvreté galopante, on nous sert maintenant des œufs de lump pour couvrir la demande. Je viens d'échouer dans une tentative de faire de la brandade de morue (le déssalage fut trop longuement exagéré, il n'y avait plus de goût. Ne restait que la mauvaise odeur aigrelette). Je recommencerai, car c'est plus difficile que de faire un tournedos Rossini. Robert Courtine, disciple de La Reynière, testait les restaurants en goûtant les salades de tomates.

© Tchen Nguyen

Je suis retombé récemment sur *blues by Basie*, *'blues in Orbit* d'Ellington, '*hree or four shades of blues* par Mingus., *Billie's blues*. J'ai simplement écouté, un verre à la main. Comment peut- on vivre sans cela? Et eux savaient à quoi ils devaient leur vie. Après tout, peu importe les adeptes du Beurk Caca.....

Arrivée au festival

A Salaise-sur-Sanne (n'oubliez pas le "sur...."), j'arrive sur le parking bien garni et remarque une belle bagnole américaine couleur bleu turquoise, marquée "kapitan" avec des ailerons chromés interminablement profilés. Puis une moto Suzuki 750 cm3 "Névada" et une BMW de même cylindrée maxi avec un réservoir tout en rondeur. Et, plus loin, la grande sœur, à 1000cm3 série "club", arborant une tête de mort. Tout cela est amusant, mais ne croyez pas au monopole des lieux par la baby-boom génération d'après- guerre. Le public est varié, de tous les âges et de tous les styles : en tenue de sortie ou en décontraction bluesy.

L'ouvrier-maire-programmateur

Je suis accueilli par Mélanie Dervieux, craquante et joyeuse brune à la frange impeccable. Elle est relation de presse. Elle appelle Jackie, solide sexagénaire amoureux de blues et également maire de la commune. Chaque année une pré-programmation assez large est assurée par Evelyne Faillard, cadre au service culturel. Mais elle prend bien garde de laisser à Jackie Crouail le soin d'opérer les choix. Il va apporter sa touche indispensable, distiller ses gouttes de révélateur pour le dosage final. Le festival est un peu son œuvre.

Son visage est affablement celui de "Monsieur tout le monde" mais ses yeux pétillent d'une malice particulière.

Son parcours est classique pour une certaine partie de la population. CAP de serrurerie, guerre d'Algérie, premiers emplois dans de petites entreprises des environs, entrée à Rhône-Poulenc en 1966, retraite en 1997, entre temps conseiller municipal en 1983. Tiens comme c'est curieux, à partir de 1984, la ville accueille les premiers linéaments du festival de blues. Il s'est lancé avec deux amis.

Luther Allison en peignoir

Jackie se rappelle Luther Allison qui était entré en scène à minuit. Après son spectacle bien généreux, la femme du musicien était impatiente de rentrer à l'hôtel et lui avait enfilé un peignoir. Ceci n'empêcha pas Luther de rejoindre les collègues de la soirée pour taper le bœuf traditionnel. Luther Allison, au petit matin, en peignoir, dans notre vallée du Rhône.....Devenu maire en 2005, il n'oublie pas pour autant sa passion musicale, au contraire.
Comme beaucoup, il est parti du rock américain puis français, ensuite fut attiré par le blues de Chicago, notamment par ses dimensions électrifiées avant de parvenir au blues acoustique. Il utilise souvent des termes intellectuels : "je me suis aperçu que", "je suis arrivé à la conclusion suivante" "il m'apparut vite que"...Il rend compte d'un cheminement l'ayant amené à inviter Memphis Slim ou Duke Robillard et recevoir l'année dernière John Lee Hooker Junior. Il tient aussi à une autre caractéristique de son bébé-festival : le blues, non pas français ("le blues, c'est universel"), mais chanté par des Français, que ceux-ci portent un

© Tchen Nguyen

patronyme bien de chez nous ou des noms américanisés. Ce soir, pour la grande soirée du samedi, les deux premiers musiciens sont Loïc Hula et Bo Weavil.

La soirée 100% blueswomen

Vendredi, la soirée fut assurée par les femmes. Il faut dire que ce n'est pas courant. Mélanie l'évoque avec émotion: ce sont elles qui ont peut-être permis le mieux de susciter auprès du public la palette la plus large d'émotions.

Blueswomen= DES blues et non UN blues. "Chacun à la sortie exprimait une raison différente d'avoir aimé le spectacle. Les cinq Franc-Comtoises et Franc-Comtois de "Washing Machine" ont attaqué avec le l'hyper rock. L'Italienne Véronica Sbergia porta le flambeau des années 20, revenant à l'acoustique des grandes légendes en compagnie de sa contrebassiste Alessandra Caccala. Connie Lush mena la soirée jusqu'à deux heures du matin à un rythme d'enfer" Tout cela dans la tradition bien anglaise du rock, celle de Liverpool de surcroit, dans laquelle tout tombe comme il faut, sans anicroche même dans les quadruples croches les plus insensées. Connie, à la bonne bouille incarnant le dynamisme des gens du terrain et du macadam, montra qu'une chanteuse à voix peut avoir des tripes. Trois femmes de l'Europe d'aujourd'hui, peut-on également relever.

Demain, dimanche, le festival se déplacera du foyer communal (600 places) au Prieuré pour une présentation de gospel a capella. Les stages de blues assurés par les frères Vedèche, professeurs au conservatoire de Saint- Etienne contribuent à l'identité du festival.

La diagonale arc-en- ciel.

Pour clôture de la soirée de ce samedi, Eddie C.Campbell se rappelle qu'il fut à l'affiche du premier festival, il y a plus de 20 ans. Bah, ce n'est rien dans les distances parcourues par l'une des dernières figures de proue du Chicago- Blues, lui qui croisa Muddy Waters et Willie Dixon. Un quart d''heure avant minuit, il s'avance sur la scène dans une tenue rouge sang du plus bel effet. Vraiment un bel homme dans la force de ses 71 ans.
Que du rouge, mis en valeur par de fines et ondulantes ombres noires créées aléatoirement par l'éclairage, des ombres rappelant la peau du bonhomme. Prise en main de la salle en trois secondes, en majesté et simplicité magiques. Aucune crispation sur le visage. Que le plaisir de donner. Le son est précis et remplit l'espace en toute décontraction... L'électrique devient naturel. Qu'il est bon de se laisser faire.
Ca balance, c'est carré. La diagonale est arc-en-ciel. Vision fugitive. Illusion fugace sans doute.

PS. Des raisons techniques ont entraîné la mise en ligne décalée dans le temps de la dernière partie de la carte blanche de la semaine dernière. Elle concerne le duo Jean-Louis Almosisno et Pierre "Tiboum" Guignon, envoûteurs patentés de la Clef de Voûte. Deux sages pas prêts d'être voûtés.

© Tchen Nguyen

18/04/2011 L'ombre du Vent-Raoul

L'ombre du Vent-Raoul

Le Hot Club de Lyon va organiser un festival dans ses pierres et hors les murs.
Je ne sais pourquoi, j'associe ce que représente ce lieu -étendard du jazz - au plaisir que m'a laissé la lecture du roman de Carlos Ruiz Zafon,"l'ombre du vent", best-seller au succès mérité. C'est une performance car, au milieu de l'opulence humaine de figures baroquement ibériques et de l'attraction de lieux mystérieusement ou joyeusement barcelonais, le personnage romanesque central est en fait un concept abstrait, celui de la création. Petit attribut des hommes qui se faufilent parfois de génération en génération, tendrement ou violemment, souvent des deux façons en mélange, mais qui a besoin pour cela de vecteurs concrets, un livre, des livres, la maison des livres oubliés, une avenue, un piano, la colline du Tibidabo.... Où est le vent dans tout cela, et son ombre ? Se peut-il que les humains puissent y trouver leur place ? Souffler eux-mêmes ?

Hot club...Raoul Bruckert.....

Il fut un temps où il était chouette de rechercher le "hot", de s'en revendiquer. La revue "Jazz hot" fut allègrement créée (aujourd'hui, c'est très neutrement "Jazzman" ou "jazz magazine"). Il y avait Django et son quintet du Hot club de France et Louis Armstrong avec son "hot five all stars". Les "haricots rouges" étaient encore plus chauds que les marrons. Aujourd'hui il est de bon ton de se revendiquer côté cool. Reste cool et zen mon gars !
Je me rappelle un séjour officiel en Chine; nous passons en voiture (non moins officielle) au milieu d'un attroupement. Ma question: "qu'est ce qui se passe ?" Réponse: "rien, ce sont des excités, des révolutionnaires, des rouges". Pauvre Chine !

Véhémence et poésie

C'est terrible pour moi qui suis un excité, bien que je ne rejette en rien les grâces de la West Coast (écoutez West Montgomery dans le very dialectic "West coast blues") et la beauté de la sagesse tibétaine (écoutez les terribles grondements caverneux des incantations bouddhiques). Mais j'aime le jazz, notamment dans son côté hot car il manifeste notre capacité d'indignation et de révolte. Plutôt, j'aime que le jazz réalise le mariage entre le hot et le cool, entre la véhémence rageuse et la douce poésie.

Je me rappelle aussi le hot five de France, gens du voyage en fratries de "Ritals" et autres manouches, avec leur foyer itinérant estampillé "moteur à l'humain". C'était alors une part de l'ambiance dominante de la France (celle qui se revendiquait fièrement, l'autre avait mollement honte), où l'Inconnu était fêté et non craint et encore moins diabolisé.

Filiations et fils à sons de Raoul

Le Hot Club fut un sacré lieu d'amour déclaré à l'inconnu et de passage à l'acte de la découverte. Les murs de la cave en voûte voyaient leur température évoluer au gré des décibels ou des respirations.

© Tchen Nguyen

Je suis enchanté d'offrir du temps de parole à Fred Bruckert étant donné le peu de place consacré par Le Progrès au jazz. Fred raconte: "le son du sax ténor de Raoul était comme un lieu de rencontre entre le son de Ben Webster, lui-même dans la lignée de Lester Young dans les tempos lents, les ballades, de celui d'Illinois Jacquet dans les envolées prestissimos et celui de Paul Desmond dans les vitesses intermédiaires et les exercices d'équilibre". Nous avons ainsi une idée des filiations et des fils à sons de Raoul.

Fils et père.

L'un de ses morceaux préférés était "On the Sunny Side of the street". Fred l'a souvent joué avec lui en tenant sa partie à la guitare. Ces ébats musicaux n'empêchaient pas les débats familiaux. Raoul torturait le fiston en proclamant que ce que jouaient Chick Corea ou Herbie Hancock n'était pas du jazz. Mais un beau jour, il se mit en tête de glisser vers la fusion et vint voir Fred, une liste de musiciens à la main, pour se mettre à jour. Il se vit répondre que presque tous les disques indiqués étaient déjà sous le toit familial. Le répertoire à cordes de Fred était sans aucun doute plus dans le vent que celui du paternel souffleur. D'ailleurs Raoul évolua au contact du guitariste Philippe Roche. Puis il fit un stage avec Dave Liebman, ancien compagnon de Miles. Son évolution instrumentale monta vers les aigus. D'abord le soprano lui permit de s'aventurer vers un nouveau style modal, puis les difficultés de poumon l'amenèrent à pratiquer l'alto, instrument plus léger. Sentait-il, qu'au delà des dimensions physiques et matérielles, sa manière de jouer l'éloignait de ce qui avait fait sa pâte sonore avec la patte créatrice qui le rendait reconnaissable entre mille ? Il se remit à la clarinette dans les derniers moments de sa vie. Ce fut un véritable "revival" au sens plein, dans les retrouvailles de la jubilation artistique et le retour aux sources techniques. Il avait justement appris la pratique instrumentale au conservatoire avec la clarinette. Il faut que j'aille voir l'instrument gardé par Fred. Par ailleurs le piano que vous pouviez entendre au Hot a appartenu à Raoul.

L'homme Raoul.

Quel parcours de musiciens, d'animateur de lieu, d'amitiés enfanteuses de projet. La Caisse des Dépôts a depuis longtemps une filiale qui s'appelle "Pierres et vacances". Le jazz a depuis plus longtemps encore une dépendance qui s'appelle "Pierres et sonorités en caves". Et à Lyon, nous avons nos traboules musicales.

Le chemin de Raoul fut aussi jalonné par d'innombrables ronds de serviettes qui gardaient leur place bien au chaud dans les bouchons ou des grandes tables. Fred fut du coup un enfant bien heureux en ces jolis dimanches.

Avec le don du son, Raoul avait aussi le talent de la lumière. Il fut peintre notamment dans son atelier du Bugey et dessinateur sur soie, domaine qui l'amena à créer une entreprise. Ce Lyonnais parmi les lyonnais ne fut jamais capté par la capitale et contribua à réchauffer notre ville tout en gardant juste ce qu'il faut de brume.

Côté soleil

Le hot fut un foyer rassembleur et inspirateur.
Comme la cérémonie d'enterrement de Raoul, après l'homélie de Max Bobichon, fut un

© Tchen Nguyen

hommage recueilli et festif. Au son de "Sunny side...." se forma le cortège autour du cercueil. Le parvis de Saint-Jean connut un moment léger et dense, les bulles aux oreilles et le nœud au ventre. Le raccourci pour Raoul pourrait être le suivant : toujours accompagner et être accompagné. Sa rue semble être obstinément côté soleil, car c'est le versant humain qu'il privilégie, que l'astre soit radieux ou nostalgique ou même voilé (il ne fit pas toujours les bons choix, il fut un homme), selon les heures et les humeurs.

Excusez du peu.....

Avec des ombres musicales mouvantes, c'est encore mieux que sur un banal cadran solaire, car il fit du Hot-Club une boussole jazzistique.

Avec Raoul, Louis Armstrong, Boris Vian ou Sydney Bechet sont venus "taper le boeuf" sous les voûtes du club. Son sax se mêla aux musiques créées par Miles Davis, Coleman Hawkins, Charlie Mingus, Archie Sheep, Michel Legrand...

Les lieux? Il faut d'abord trouver la porte d'entrée donnant sur la rue (ne pas confondre avec les sex-shops), ensuite comprendre qu'il faut bifurquer pour en trouver une autre plus discrète (attention à la tranquillité des voisins), traverser une courette, descendre les marches, être accueilli par des photos jazzy et tomber sur le bar, antichambre à la salle de concert.

Le hot fut itinérant avant d'élire domicile rue Lanterne. Fred se rappelle le mobilier de ces années, en noir et blanc, avec des cubes modulables permettant de tenir salon de musique.

Au centre de Lyon

Aujourd'hui, des gradins pas trop serrés forment le fond de la salle (parfois, heureusement ou malheureusement, le public clairsemé permet de se prélasser sur lesdits gradins) et devant, nous avons les chaises dans une position plus classique. Dans l'antichambre, un certain phénomène produit inexorablement ses effets : parler un peu plus fort pour se faire comprendre du voisin alors que parviennent les sons du spectacle, la boisson aidant, la montée décibélique amène les musiciens, parfois surpris par les flambées sonores se faufilant par la porte ouverte, à forcer leur expression. Jusqu'où doit aller le charme du spectacle vivant ? Je ne suis pas un fan du silence recueilli, mais pas du tintamarre incongru et irrespectueux non plus. Et il n'y pas de quoi perdre le sens de la mesure avec les boissons proposées.

Le public est souvent jeune en fonction des spectacles très divers, avec du coup une programmation presque en manque d'identité. En tout cas en publicité pas toujours efficace. Les horaires sont classiques, début aux environs des 21h30 et on est en pleine presqu'île où on peut passer en d'autres lieux dans la même soirée, avec l'impression de vivre pleinement sa vie de lyonnais.

Aux côtés de Fred, j'ai joliment goûté au beau concert (malheureusement en manque de pub ; bis) de Rachel Z au piano, Omar Hakim à la batterie et Solomon Dorsey à la basse. Ce fut une soirée "ombre du cyclone" Weather Report. Les balais (et baguettes) d'Omar emportaient tout sur leur passage.

© Tchen Nguyen

More hot please.

Je reviens à mon vagabondage sur le thème du hot. On laisse aujourd'hui volontiers cet attribut à la chili sauce, la cuisine tex-mex , aux achards réunionnais, aux pâtes thaï ou au piment vert mélangé aux gombos et à la mangue amère d'Afrique. On va en ces lieux gustatifs pour se dépayser de notre quotidien. Le hot, c'est l'ailleurs et les autres. Et on est traumatisé par la perspective du réchauffement climatique tout en se les gelant.

Mais c'est beau le hot. Miles est passé du bop au cool , puis à la fusion.

La brûlure de la quenelle qu'on déguste en bravant avec son visage les vapeurs du mets juste sorti du four, cuiller à la main et serviette autour du cou nous transporte immanquablement vers le very hot. Et le gratin dauphinois et la fondue savoyarde ? Cela n'exclut pas une fraiche salade de mesclun. Il faut goûter à l'un pour apprécier l'autre. Et Nardone réussit le tour de force de nous proposer une glace au gingembre.

Flammes et ombres de la lanterne.

L'ombre de Raoul est épaisse et vibrante.

Je ne voudrais pas que le Hot Club perde son identité même s'il faut, et on doit, la réinventer. Le club doit continuer d'appartenir à cette rue Lanterne, la bien nommée, pour éclairer notre douce envie d'aller plus loin tout en projetant nos ombres complices sur la chaussée miroitante, parfois glissante. Une flammèche suffit pour nous mettre de mèche avec le plaisir.

Il faut du hot pour que la terre puisse vibrer en début de journée ou fumer en sa fin, nourrissant le parcours souvent bizarre de nos racines. Et, au-dessus, nous permettre de ressentir les nuances du vent.

Raoul était peut-être déraisonnable pour mieux faire résonner la beauté. Rue Lanterne, il fut un aristocrate de la révolution-jazz.

Le fil-soyeux- de Pénélope.

Encore une fois, lisez le livre de Carlos Ruiz Zafon "La Sombra del viento", nous narrant les parcours de Daniel, Julien et Pénélope à Barcelona. C'est aujourd'hui en édition de poche et vous titillera l'inspiration. Julien et Daniel, Raoul et Fred? Où est le fil -parfois soyeux- de Pénélope?

Nous avons pour notre part la fraiche brise au bord de la Saône, le long du Marché Saint-Antoine. Les mouvements du Rhône vont jusqu'aux losnes. Nous profitons alors pleinement de l'ombre du" Vent- Raoul", légère, hot et fraternellement présente, prégnante.

© Tchen Nguyen

13/06/2011 Double coucou

Double coucou,

Certains souffrent de l'angoisse de la feuille blanche. Moi c'est de la saturation du palpitant. Après ma chronique dédiée à Raoul Bruckert, inspirée par les ondulations de " l'ombre du vent", j'ai eu du mal à garder la poitrine gonflée. Un thorax cela ne se dégonfle pas comme un michelin à la station service. Momento, please....

Pour reprendre la route en douceur voici deux coucous: une chose que j'aime, l'autre que je déteste.

Premier coucou: j'adore les attaché(e)s de presse.

Ils, elles font partie de ce monde attachant qui forme une des pointes indispensables du triangle "musiciens, public, artisans laborieux et inventifs des spectacles" Nous, médias, nous voltigeons dans cet espace, nous nourrissant des sucs divers mais parfois en ayant le bonheur de transmettre un peu de pollen de manière plutôt aléatoire. Des butineurs éventuellement pollinisateurs.

Quelques images que j'ai déjà évoquées.

J'aime Mélanie, attachée de presse du festival de Blues de Salaise. Echange de correspondances récurrentes au point de retenir un prénom en oubliant le nom. Mettre un visage un vendredi soir. Une jolie frange et une passion qui lui fait résumer le concert de la veille. Une soirée de blues avec trois groupes féminins. Droit au but mais sans me bousculer (nous sommes assis sur le bord du parking à côté d'une Suzuki Nevada et un Bé-Hême).Merci pour les tuyaux.

J'aime Adrien. Il est attaché de presse-homme comme on peut accoucher avec un sage-homme. Lui adore travailler en collectif. Son métier est dans la télé, à FR3. Il complète le duo Annie et Daniel Fanger pour nous mitonner régulièrement une nouvelle version du festival du Lignon, faire frémir leur potion de jouvence du Mézenc. Il n'aime pas particulièrement le jazz et figure aux antipodes de la catégorie des ayatollahs. Il est un prince de l'éclectisme. C'est le glissement progressif des frontières qui l'intéresse et le transport des spectateurs en zones inconnues. Une entreprise à trois de transports collectifs aventureux.

J'aime Tamara, celle du Rhino Jazz(s). Toujours disponible, en douceur et précision. Elle intervient toujours à propos, pile poil sur ce qu'il faut. Elle laisse opportunément au boss, Jean-Paul Chazalon, le soin de communiquer sur le S de jazz(S), parenthèses incluses. Avec Ludovic, l'homme du programme, c'est une équipe de chair, de sang et d'oreilles vraiment vivante. Jean-Paul assume ses emportements mais cela vaut le coup. Tamara est attachée de presse et aussi suffisamment détachée de son boss dont elle a le mode d'emploi.

Et il y a les cas particuliers.

© Tchen Nguyen

Au festival de Saint Fons, j'**aime Norbert** qui fait dans l'activité totale. Directeur dans l'année de l'école de musique, il est aussi directeur du festival, avec le concours des musiciens -enseignants et pendant qu'il y est, il assure les relations avec la presse. La moindre demande reçoit une réponse appropriée par mel. Par exemple pour la soirée d'ouverture de la conférence-concert, il accueille et reste ensuite assis à l'entrée sur son tabouret. Je quitte les lieux: "comment cela s'est passé? Comment trouves-tu?" me lance-t-il gentiment. Norbert a monté obstinément la mayonnaise de l'évènement en émulsion de plaisirs, mais il fait aussi le maître d'hôtel.

Au festival de Vaulx-en-Velin, à vrai dire, je suis plus **attendri par Bernard** que porté par des sentiments d'amour. Attendri par ses allures de Christ portant la croix et transformant la quinzaine en longues successions des stations de notre seigneur Jésus-Christ. Le petit monde de la presse a vraiment le cœur dur en lui infligeant autant de tourments. Charitable, je m'adresse plutôt à Dieu le père, Thierry à la douce voix, ou à sœur Martine qui nous bichonne en fraternité simplement humaine.

Deuxième coucou: je déteste les applaudissements systématiques entre les chorus des musiciens.

Auriez -vous l'idée de boire systématiquement une bolée de sang frais vinaigré entre chaque plat d'un restaurant raffiné?

Oui, en revanche, au trou normand quand il se justifie et qu'on en éprouve vraiment le besoin. Mais je trouve horrible le côté systématique des crépitements. Autant donner des mitraillettes à l'entrée des salles de concert pour tuer dans l'œuf les complicités musicales surgissantes.

On montre qu'on n'a pas dormi pendant le chorus, que la vigilance est là, qu'on sait faire la différence entre un solo de piano, et celui de trompette qui va suivre, et même on fait la différence quand la contrebasse, au lieu d'accompagner simplement, va rendre son instrument mélodique ou percussif. Allez sideman, fais-toi soliste! Et le bon "applaudisseur" a la technique, garder ses doigts en creux pour que cela résonne bien fort sans trop s'échauffer les membres et se fatiguer prématurément. Et le super applaudisseur se permet de jeter un clin d'œil à son voisin, "super, HEIN!" pendant que ses mains s'agitent. C'est un applaudisseur pro qui montre l'aisance d'un Lance Armstrong démarrant au bas du Tourmalet au moment voulu et qui a encore le temps de jeter un regard sur ses congénères quand se produit la rupture de pente.

Et les meilleurs montrent qu'ils ont reconnu *Autumn leaves* au bout de deux mesures, *So what* au bout de trois et *I'm on my way* au bout de quatre. Certains ont confondu *blueberry hill* et *on the sunny side of the street*, tous deux démarrant sur la dominante majeur, mais cela n'est pas grave, on ne peut savoir pourquoi ils ont applaudi. On a appuyé le premier sur le quizz...

Une transmission de chorus,

C'est comme un passage de relais, le musicien termine en points de suspension, en glissendos ou en percussions bien mates. Le suivant prend son élan en complicité. Parfois ponctué de

© Tchen Nguyen

quelques silences, parfois en montée subtilement progressive de décibels, parfois en hennissements à glacer le sang. De même que le silence est une forme aboutie de beauté musicale, les transitions sont des dons qui nous sont offerts, nous faisant apprécier le côté vivant du spectacle (sinon on écoute ses disques). Quelque chose se passe sous nos yeux et enveloppe nos oreilles. La transition est de l'ordre du clin d'œil. Comme la terre fume au Viêtnam après la fraîcheur de la nuit ou le soleil se lève sur la forêt québécoise en octobre. Halte aux massacreurs de moments magiques.

J'ai mon hypothèse au sujet de l'épopée de **Paul Gonsalves** dans le légendaire *dimenuendo and crescendo in blue*, du festival de Newport, lorsqu'il a jeté à la volée ses vingt-sept chorus-solos. Il a dû se sentir suffisamment en pleine bourre pour effacer de son souvenir toutes les frustrations, les fois où des applaudisseurs intempestifs lui ont coupé ses effets ou lorsqu'il a été obligé de calculer ces mêmes effets en fonction des mitraillettes crépitantes. Maudit formatage. Il s'est peut-être dit: ce soir, c'est le luxe, l'extra (ordinaire), je me paie vingt-sept chorus sans être interrompu, j'engrange les plaisirs, à moi les exquises relances sans trublions. En revanche ce sont ses copains de scène qui s'agitent des mains et de tout leur corps, chacun à sa manière, Johnny Hodges est ébahi par le sax de son collègue, il semble pétrifié de bonheur. Cat Anderson se chauffe dans le tutto diminuendo pour se préparer aux déchirures aigüissimes du crescendo final.

Il m'arrive pourtant d'apprécier des applaudissements comme dans la session historique de **Stan Getz et Kenny Baron** au café Montmartre. Ecoutez *first song*. Stan expose la ligne mélodique, et nous emmène (déjà) vers les sommets. Envolées au bord du gouffre, retour à la musique intérieure d'une densité ahurissante, enchaînements qu'on n'a pas vu venir, sans surenchère, beauté évidente. Manifestations applaudies de ceux qui vivent l'événement. Comme pour mieux demander à Kenny comment le piano va s'en tirer après le lyrisme contenu de Stan. Accords somptueux et délicats pour mieux faire luire et frémir cette ligne mélodique très simple. C'est normal et même indispensable, pour que cela donne le sentiment du "first song", même joué en second. Comment va faire alors notre Stan, en troisième chorus, après tant de plénitude poétique? La sienne au début, puis celle de Kenny. Il réattaque sans donner le temps aux applaudissements de s'immiscer dans cette aventure à deux. Il enchaîne derechef en jetant cinq notes de lamento-supplique. TA ta ta ta Tu ....suivies d'un trait musical en simplicité apaisée pour désamorcer la tension. C'est là que fusent quelques applaudissements bien sonnants. Comme pour rajouter quelques notes faisant tremplin à l'envolée finale. Ce ne sont pas les applaudissements systématiques et formatés d'une liturgie robotisée, ce sont des palpitations organiques d'une suite musicale pour cœurs et oreilles. Des composantes d'éternité pour renouveler à l'infini les "premières fois" et les chants primaux.

J'ai aussi le souvenir de **Ron Carter, Mugrew Miller et Russel Malone** à l'occasion du dernier A Vaulx Jazz. On est littéralement vidé de gratitude en émotions. Comment ne pas pleurer au son de *my funny Valentine*. On a à peine la force d'applaudir. Tout juste pour manifester qu'on est encore vivant, prêt pour partager l'emballement final dont ils vont nous gratifier. Ce ne sont pas des applaudissements. C'est simplement une tentative de mettre en accord son corps et son cœur.

© Tchen Nguyen

S'il vous plaît, la musique, ce n'est pas de la mécanique systématique.

© Tchen Nguyen

20/06/2011 Jardins en eau de jazz

Jardins en eau de jazz

La météo avait annoncé de bonnes pluies pour ce samedi après-midi placé sous le signe des "jardingues" bichonnés par **François Dumont d'Ayot** (FDA) en ces mi-pentes de Fourvière dans la montée du Chemin Neuf.

Je ne pouvais résister à l'envie de relater la concrétisation de cette idée d'associer jazz, dingueries et jardins. Une initiative destinée à faire découvrir aux hôtes du festival un point de vue inédit sur la colline, en végétation printanière, et une approche d'écoute singulière.

Mais en fait de déluge, nous eûmes droit, au ruissellement de musiques pas forcément uniquement jazzistiques, mais plutôt dans le genre "musiques tous azimuts" bien qu'en économie de moyens. Aux gouttelettes des surprises rafraîchissantes comme aux grondements de textes décapants ou aux arcs en ciels de contes universels tombant sur une colline inondée de lumières en toutes teintes.

Pour démarrer, FDA s'est assuré le concours du percussionniste **Pierre "Tiboum" Guignon**. Bien vu ce démarrage pur jazz, avec notamment la convocation de "Caravan" pour mettre en branle notre équipée. FDA et PTG ne sont pas à confondre avec Laurel et Hardy, bien que le dernier soit plutôt arrondi et l'autre charpenté comme un bâton noueux. Mais je ne peux m'empêcher de satisfaire l'envie de les croquer en un duo d'humains. François a quelque chose de très british : maintien bien droit, fine moustache parfaitement ciselée, humour pince sans rire accompagné d'expressions délivrées paupières mi-closes. Il conjugue en plus cette dimension british avec une forme d'expression bien française, dans une culture nourrie de références bien précises, souvent savamment décalées. Il jongle avec la "matière-mots" comme il pratique avec aisance "l'univers-son". Ce soir, il se contente de tirer de son impressionnante collection d'instruments à vent huit instruments de titillage de nos plaisirs: flûte traversière en do, flûte alto en sol, basse coudée en ut, trois clarinettes en métal, matière peu usuelles pour l'instrument (en si bémol plaquée or, en basse, en contralto) et bien sûr trois saxs: le basique soprano droit, le saxello (dont la contraction d'appellation évoque le "cello", instrument de basse continue dans la musique classique) et le straight alto. De quoi parler effectivement d'"univers-sons " au pluriel.

© Tchen Nguyen

"Tiboum" a quelque chose d'animal alors qu'il est un savant prof au conservatoire et un conférencier demandé et apprécié. Bien que percutante, sa musique dégage du souffle, frôle le monde du silence, joue sur les points de suspension pour mieux déchaîner les points d'exclamation. J'aime les batteurs qui ne sont pas des bêtes de somme mais des multiplicateurs de féeries ou de coups de tonnerre.

Après la première, nous changeons de jardin et assistons à un projet associant "Tiboum" au comédien **Xavier Jaquelin** dans un texte exigeant de Blaise Cendrars intitulé "Pâques à New York". Le texte est âpre. Il dit notamment "Le mal s'est fait une béquille de ta croix" en s'adressant à JC. Pourtant la douceur lumineuse des lumières dévale paisiblement sur les pentes pour finir à la Cathédrale Saint Jean. Les mains de "Tiboum" tapotent spirituellement la peau de sa caisse claire. La diction du comédien est en subtilité pour que nous ne soyons ni accablés, ni bêtement ébahis. Notre plaisir est nourri des croisements entre divers registres humains.

La troisième séquence réunit la danseuse **Stéphanie Moulin** et le percussionniste **Cyril Sixdeniers**. Nous démarrons sur des pentes quasi tibétaines avec des frottements, crissements, craquements, bruissements mystérieux se mêlant aux bruits des pots d'échappement des voitures descendant le "Chemin Neuf". La gestuelle de la danseuse me fait penser au langage des mains des Apsaras du temple d'Angkor. Puis le musicien se lance dans des variations japonisantes jouant sur la gamme pentatonique. On se laisser aller bien volontiers en voyage exotique.

Le texte de Jacques Prévert, "Arbres", dit par **Gilda Pélissier** nous ramène vers un humour fort et décapant. Et puis le thème du végétal épouse nos sensations dans ces jardingues. La récitante joue bien le jeu des rebonds musicaux de FDA pour donner aux mots leur résonance festive ou sarcastique.

La soirée est consacrée aux méandres d'un conte oriental, "l'histoire de Mushkil Gusha", sur l'éternel thème de l'enrichissement comme récompense venant du divin, des destinées injustement malheureuses et heureusement remises sur rail par un opportun rebondissement final. Stéphanie Moulin nous revient en narratrice et danseuse. Jolie performance jouant sur

© Tchen Nguyen

le fil tendu par le souffleur alors qu'elle s'élançait cet après-midi en résonance du percussionniste. Je suis parfois amené ce soir à regretter l'absence d'un instrument pouvant faire contre-point aux développements soufflés de FDA. Une basse ou une percussion par exemple. Mais nous nous laissons volontiers emporter par les volutes sonores et l'étirement du temps nous menant à la tombée de la nuit. Le jardin-théâtre se fait terre d'accueil de notre périple joliment agencé par le sherpa FDA.

"L'eau de jazz". Il faudrait que je vende le concept à Kenzo ou Issey Miyake. Je vois déjà ce que pourrait donner le clip de lancement.

© Tchen Nguyen

19/09/2011 Rêve au clair de lune d'Hiromi

Rêve au clair de lune d'Hiromi.

J'ai entendu la pianiste Hiromi et ne peux résister au plaisir de vous en parler.

Hiromi est l'anti Youn Sun Nah.

Elle est simple et se donne sans retenue.

Hiromi est pétulante de joie musicale, pétillante de rebonds sans cesse renouvelés et espérés par le public jamais rassasié, piquante de malices intelligentes, pulsante du poignet, des doigts, du cou et des chevilles, pédalante en crescendos maitrisés pour atteindre en trente secondes les pics du pianisme, paranormale mais oh combien humaine (l'humanité poussée à son stade ultime)..

Son jeu avec un travail d'effets sur les cordes de l'instrument n'a rien d'artificiel comme c'est trop souvent le cas. Le tempo ne s'en trouve jamais rompu. Il se trouve au contraire excité. Les fantômes de Ray Brown à la basse ou de Pachelbel au clavecin sont convoqués pour se glisser dans un tourbillon final de jazz-joie- jus de jam à elle seule.

Quant elle dédie un morceau au "choux à la crème", elle n'a rien d'une religieuse confite en émulsions. Elle est une mante religieuse nous réduisant en particules de gratitude. Quand vous n'avez pas trop le moral, comme moi en ce moment, passez un bon moment avec elle sur internet. Les particules -pépites ne manquent pas.

S'il te plait, Hiromi, dédie moi une ode à un baba au rhum arrangé.

Quand elle joue le "clair de lune" de Debussy, nous nous baladons allégrement entre douceurs tamisées et éblouissements cosmiques.

Elle est fille de joie, de tendresse, de retenues et d'énergie.

© Tchen Nguyen

Hiromi est sidérante, surprenante (encore une fois, jamais artificiellement), scéniquement rafraichissante dans une robe rayée en noir et blanc assortie à ses basket, jamais sophistiquée, simplissime en fournisseuse de bonheurs en gerbes jaillissantes.

Hiromi est vitalement indispensable après le passage dévastateur d'un tsunami, pour nous faire changer d'air(s) avec ses mélodies et ses accords, comme ceux de la Nouvelle Orléans ont été gratifiés d'un mardi gras vibrant avec Terence Blanchard ou Winton Marsalis après Katerina (voir le film de Spike Lee).

Youn Sun Nah est poussive de formules style "femme asiatique restant modestement en place", comme les occidentaux aiment bien l'entendre, piteuse de juvénilisme conventionnel excitant les sexagénaires-hommes d'ici et complexant les trentenaires-femmes fidèles des spas-gyms urbains, pantoise dans son sourire figé.

Mettant la main devant sa bouche pour qu'aucun mot ne dépasse l'autre, elle réussit l'exploit de sentir le placard académisé de Papa et Maman, tout en venant pourtant d'un pays où ce meuble n'existe pas traditionnellement (de magnifiques coffres avec ou sans tiroirs, parfois incrustés de nacre)

J'aimerais avoir une fille comme Hiromi (c'est une figure de style car la mienne me comble notamment par son audace assumée)

Mais je souhaite à mon pire ennemi asiatique d'être condamné à périr par Hara Kiri à la coréenne ou à survivre avec une fifille comme Youn Sun Nah.

© Tchen Nguyen

17/10/2011 Bestiaire d'automne

Bestiaire d'automne

Les festivals que je préfère sont ceux qui ne sont pas estivaux.

C'est facile et gratifiant en été. Moi aussi, je régale sans efforts les amis autour de mon BBQ: poissons, viandes rouges, blanches et brochettes saumurées, avec légumes multicolores saisis à point, en contraste avec les salades revigorantes et, parfois, excitantes... Vins frais, suivis de rouges plus profonds, se prolongeant dans la nuit par des degrés exquis. Parfois, un peu de grillades en croûte de sel pour raffiner le tout.

Mais en automne ou en hiver, il faut mijoter, cajoler les textures, confire les substances.

Sortir la cocotte en fonte. Prévoir les durées et s'immerger dans le temps. Pénétrer l'épaisseur des choses. Mettre nos plats en harmonies avec la brume qui nait. Leur donner leur part de mystère pour qu'ils puissent se révéler à nous dans tous leurs éclats. Prendre un fraternel acompte en buvant un blanc avec les amis pendant que cela mijote, accompagné d'un saucisson de la Terrasse sur Dorlay, avec des morceaux de gras bien francs en incrustations diamantaires.

Prenez un Saint Nectaire. Dans toutes les autres saisons, c'est un cousin des fromages Bel avec leur croûte rouge, simili rouge plastique, du Gouda, du Bour-pas-s(a)in. Ce n'est ni bon, ni mauvais, ni fort ni raffiné, Il faut juste le sortir suffisamment tôt du frigo.

Dégustez le maintenant. La métamorphose saisonnière exprime ce mélange de léger fumé, de tendresse, de parfums de paillis sur terres ou tourbes, de copeaux de bois de hêtre. Et également de proximité avec les champignons et l'humus de sous-bois, sous sa croûte couleur de cendres. Le Saint-Nectaire n'est alors, ni fort, ni délicat, juste ce qu'il est: une lanterne qu'on a allumée dans les brumes d'automne, un parapluie sous la bruine pour se serrer à deux. Un éloge à la mollesse onctueuse et pourtant bien goûteuse.

Je joue alors Schubert sur mon piano. Notamment la sonate en la mineur.

Mes festivals préférés sont donc hors estivant. Ils sont le résultat du labeur de leurs géniteurs. Ils s'offrent à nous si nous faisons la démarche d'aller vers eux.

Et si nous allons vers eux, nous rencontrons plein d'authentiques amoureux.

Un festival non estival, c'est un signe de ralliement, un clin d'oeil raffiné, une marque de gratitude pour le labeur des faiseurs de musique, comme de la part de ceux qui laissent dodeliner leur tête autour de la cheminée et pointent leurs doigts de pieds en éventail malgré les chaussettes épaisses.

Un festival non estival, c'est un plaisir décuplé car partagé, entre connaisseurs.

Je dirai la prochaine fois pour quoi le RhinoJazz(s) parvient, à mes yeux, à se muer en bestiaire d'automne. D'abord parce qu'il y a le S à jazz (S), comme les ailes du désir.

Le 12 octobre 2011

© Tchen Nguyen

24/10/2011 Ludo, le dégoteur

Ludo, le dégoteur

Ludo s'offre à nous comme un personnage de BD. Avec sa houppe toujours impeccable, il est un peu comme dans la pub où on voit le gars qui fait écrouler les constructions de béton en les sciant avec sa chevelure gélifiée en flammèche propulsée sur un skate. L'œil ironique, en contraste avec la voix presque timide, en tout cas n'imposant jamais, suggérant des impressions, donnant des envies, préfigurant des idées, encourageant son interlocuteur à aller plus loin.

Car Ludo n'est pas un scieur de béton mais un constructeur. Il semble considérer son rôle comme étant celui d'un fondateur. Mais un fondateur qui permet de construire plein de variantes possibles. Certaines peuvent prendre des allures de labyrinthes, mais j'y vais toujours en confiance et sais y trouver très souvent un couloir qui débouchera sur un espace inédit, avec des fenêtres qui s'ouvrent sur des idées, des airs nouveaux, iodants ou doucement réconfortants, des atmosphères qu'on prend plaisir à découvrir.

Son job est la programmation du Rhino Jazz(s)festival

La patte d'un programmateur

Or j'aime les festivals où l'on peut sentir la patte d'un programmateur. Pas comme lorsqu'on peut trouver aux commandes de la mécanique un simple négociateur avec des tourneurs et

© Tchen Nguyen

imprésarios, combinant des plannings glissants et virtuoses de tableurs excel. Reste alors à calculer le prix des places en fonction des subventions à attendre. Ces "programmateurs" ne sont alors que de bons commerciaux-négociateurs, fins connaisseurs des égos des politiques et techniciens hors pair de l'informatique. Des programmateurs bien costauds et rentables.

Et il y a des programmateurs développant un brin de poésie et un élan de recherche de plaisirs. Des programmateurs partageux, toujours partant pour les aventures musicales, pour des circuits de complicité. C'est pourquoi j'aime les festivals de Vaulx, Saint- Fons, Fay sur Lignon et RhinoJazz(s), bien sûr.
Leurs boss sont des personnalités. Jean-Paul Chazalon, a tout d'un rugbyman, j'en ai fait le portrait l'année dernière et garde encore en bouche le goût du Faugères dégusté avec le buffet qui avait présidé à nos premiers échanges.

Quelques instants passés avec Ludovic Chazalon, son fils, sont toujours des moments de dialogues et de rebonds, jamais de certitudes assénées, ni non plus ni de mélasse d'idées pas assumées. A propos de filiation, même Jean-Paul , qui ne semble pourtant pas impressionné par le premier venu, dit avec plein de points de suspension: "ça tu vois avec Ludo, il te racontera"

Ludo représente un peu l'optimisme des pas qui restent à faire, du "meilleur est à venir" Son expression favorite c'est peut-être, "tu vas voir...." . Et il faut voir comment Ludo vient remercier les musiciens après les spectacles. En quelques secondes, il semble retisser le lien avec l'avant, les précontacts, les interrogations liminaires, jusqu'au cadeau fait aux spectateurs. Mission accomplie, cher public.

Chaque année Ludo nous dégote de jolies surprises en perles, pépites, chevauchées.

© Tchen Nguyen

Je me rappelle le coup de massue assénée en 2009 par Jan Vanek. en l'église Saint-Paul-en-Jarez. Ce musicien rare nous avait rejoint tel le yéti descendant de ses hauteurs, provoquant une standing ovation quasi permanente pour lui et ses trois complices, pour ensuite disparaitre mystérieusement, entrainant derrière lui la queue de l'onde de choc créée, nous laissant un air plus léger.

Cette année, je vous parle ici d'un choix arbitraire, ce furent les coups de foudre avec appels d'air garantis par les Violons Barbares, Ilene Barnes avec les gamins des écoles, Mekanik Kantatik, le duo Matinier et Ambrosini, et la confirmation du duo Mathieu Pesqué et Roll Pignault, encore un cran au dessus de leur prestation de l'année dernière.

Ce furent de très jolies surprises marquées par des traits de personnalités musicales très différentes.

Mais je prendrai ici pour exemple le duo Chaney Sims et Bill Sims junior car leur exception ne tient pas à une formule musicale extraordinaire ou à une instrumentalisation particulièrement originale, ni à par leur répertoire. Le duo nous offre simplement du blues mais en simplicité superlative.

Certains peuvent aussi se demander "*que peut faire de différent et de mieux un musicien d'aujourd'hui que tout ce dont nous avons été gratifiés ?*" Le blues touche à un domaine tellement classique , voir codifié. Mais avec le père et la fille, je ne me demande pas si c'est différent ou mieux. Je m'en moque. Je ne suis pas juge. J'éprouve simplement une émotion nouvelle.

Le père et la fille sont bluesman-woman de New York, une situation paradoxale qui crée une tension expressive. Bill, le père, est issu d'une famille de métayer en Georgie rurale. Cela donne le poids des choses et des émotions. Son propre père est pasteur. Il est aussi dans la spiritualité. Ce soir, tout en venant de la cité trépidante et moderniste de la Pomme, le père prend le temps d' arriver seul sur scène et nous happe dans la force émotive des racines. Sa silhouette mime le mouvement chaloupé de l'homme à la bêche dans les champs de coton du sud. Son chant a capella emplit l'espace tout en lui donnant le rythme des battements de cœur. L'animation, les réchauffements et les cris arrivent avec sa guitare. C'est primal et inventif car d'une émotion basique mais particulière. Puis, il se met au piano, celui des gars

© Tchen Nguyen

de Storyville, l'histoire nous enveloppe, pas celle des dates, mais l'épaisseur humaine dont Bill nous restitue un fil. L'arrivée de sa fille fonctionne comme une vanne ouverte sur un apport de sang. Ils choisissent un tempo très particulier pour "Saint Louis Blues": ni impérialement lent comme avec Bessie Smith (voir la version du disque n° 2 dan l'intégrale d'André Francis en cent disques), ni dans l'explosion pulsante du King Oliver Creole Jazz Band

Comme tous les grands musiciens, ils ont l'air de nous suggérer un tempo que seuls eux peuvent tenir. Un tempo de suspension, un tempo laissant la place aux promesses, aux variations. Et Chaney étire ses tessitures sans le moindre effort apparent. Elle respire le blues, mais en altitude. Elle donne l'impression de pouvoir chanter le blues sur n'importe quel listing de la poste.

Difficile de surprendre sans esbroufe dans la catégorie "blues". C'est en cela que notre duo Sims est fort, étant capable de pratiquer l'excellence artistique, en allant à l'essentiel, au sens d'aller à l'essence de ce genre musical pour troubler le soi de l'auditeur. Faire un "nous" entre les musiciens et les spectateurs, s'obliger avec cette petite formation à délivrer un concentré d'émotion.

Sur la piste de Chaney et Bill

Je demande à Ludo comment il nous a dégoté le père et la fille. "Il n'y pas de technique prête à l'emploi dans ma manière de procéder. J'ai d'abord eu en tête un concert spécial blues fonctionnant comme un aimant à deux pôles avec John Lee Hooker Junior, le saignant et décibélique, d'une part et, d'autre part, une production en légèreté inventive. Muni de cette architecture en tête, j'ai alors fait appel à mon "réseau". Notre OSS du jazz entend par ce mot, une ramification créative pour parvenir à l'oiseau musical rare, ou plutôt correspondant à l'édifice qu'il souhaite. Le bon oiseau à la place et au moment voulu.

Le réseau ce n'est pas un truc de rabatteur ni un chalut qui servirait à emprisonner une bête se débattant dans les mailles. C'est un cheminement en "billards à deux, trois, quatre bandes...." comme le dit Ludo. Un truc qui permet le déplacement de la bille avec les rebonds les plus ingénieusement improbables. J'ai ainsi le sentiment que "dégoter" est plus chez lui une manière d'être, de respirer et solliciter la respiration, qu'une manière de faire, une technique de chasseur ou de pêcheur.

© Tchen Nguyen

Il est donc tombé sur le père et la fille Sims. L'originalité du son se conjugue bien avec celle des personnes, put-il constater. Il est conquis par les productions du groupe mais celui-ci tisse son registre à nul autre pareil en mobilisant la palette des ressources d'un ensemble assez bien fourni. Pour cette fois-ci, il faut bien faire un choix. Le duo père fille (guitare, parfois piano + vocal) seront sur scène. L'objectif est de créer le pôle faisant le pendant à celui de John Lee Hooker junior, funky à souhait. Ce dernier est un showman hors pair, le duo Sims est, simplement, surtout, musicien. Ludo pense maintenant à faire venir tout le groupe Sims pour un autre type d'expérience.

Je pense également au Mandingue Foly duo avec Ibrahim Cissoko (Kora , chant) et Françoise Veilhan (percussions). Ils sont venus en avant-garde de leur luxuriant groupe d'une quinzaine de musicos et habitent merveilleusement l'espace scénique (l'auberge Lafond affiche complet) et Ludo va réfléchir à la possibilité d'une future rencontre avec l'ensemble du groupe.

Autre exemple avec l'ébouriffante chanteuse Ilene Barnes. Elle nous avait scotchés puis propulsés dans la stratosphère l'année dernière à Lorette. Ilène avec ses origines melting pot (origines indiennes d'Amérique, de l'Asie, du Surinam, de l'Amazonie et Irlandaise) est revenue, non pas pour "faire un travail" avec les scolaires mais pour instiller sa dose de poésie, de luxuriance rythmée dans le potentiel émotionnel des petits. En tout douze concerts à Saint-Chamond et Lorette.

Même Papy Chazalon fait de la réjouissance.

Il m'explique que maintenant, après cette deuxième participation d'Ilene au festival, les parents veulent qu'elle revienne dans un spectacle pour grands encore plus grands.
Illustration parfaite de ce que Ludo entend par "réseau". C'est un réseau de fidélités créatrices, de complicités qui défrichent de nouveaux territoires, plutôt qu'un maillage de rabatteurs cherchant à attraper une proie.

Réseau vu par Ludo

Je pense aussi à Mathieu Pesqué et Roll Pignault ayant monté d'un cran dans l'Eglise de Génilac après leur prestation surprise-coup de canon de l'année dernière à Saint-Chamond. Il

© Tchen Nguyen

arrive ainsi aux musiciens de revenir mais dans un projet nouveau. Le réseau de Ludo se bonifie dans le temps pour servir de tremplin à l'envolée ou à la maturation des artistes dans leur compagnonnage avec le RhinoJazz(s) festival. C'est un réseau nourricier des musiques à venir, parfois dans des formes improbables, et que Ludo alimente obstinément et passionnément.

Le réseau de Ludo est un entrelacs créateur d'événements.

Ainsi, Ludo se transforme pour nous en dégoteur de perles, comme on dit d'un fagoteur qu'il distille étincelles et chaleurs complices.
En étant toujours bien fagoté avec son jean noir et ses écharpes, relax mais toujours impec, sous sa houppe naturellement travaillée, car toujours juchée sur un sourire d'invitation à l'échange.

Le 23 octobre 2011

© Tchen Nguyen

31/10/2011 RhinoJazz(s) : Des lieux en chapelets et des personnages en grappes

RhinoJazz(s) : Des lieux en chapelets et des personnages en grappes

Le RhinoJazz(s) me parle particulièrement car j'y éprouve le double plaisir de rencontres singulières et d'une harmonie en résultant, faite d'un cheminement pendant plus de deux semaines rendant ces singularités complémentaires, pour former un festival -festin.

Ce Rhino-festoyage est constitué d'un chapelet de lieux forézien et d'une grappe humaine du 42. Ce sera le parti pris de ma carte blanche: compléter les chroniques musicales des amis par l'énoncé de mes plaisirs émergeant de ces lieux et procurés par ces femmes et hommes, pour rejoindre le dernier élément de ce qui fait la réussite d'un festival: la musique dans ce qu'elle possède d'unique. Jean-Paul et Ludo Chazalon m'ont parlé de l'équation gagnante, facile à énoncer, difficile à alchimiser: lieux + publics + musiciens. Et, entre tout cela, les artisans de RhinoJazz(s) comme ciment de l'ensemble.

La caravane de la musique par monts et par vaux.

J'ai le sentiment qu'encore plus que les deux années précédentes, qui m'ont permis d'entrer dans le bain, RhinoJazz(s) est une sorte de caravane itinérante créant l'évènement dans les villes et villages où il fait étape. Comme un marabout mobile malien ou un conteur-ramoneur savoyard. Cela fait plaisir de voir les lieux s'animer, les bas côtés des rues affichant complet pour le stationnement du public. Je le sais car j'arrive toujours en retard.

Je remarque les liens quasi charnels entretenus par Jean-Paul avec les élus du cru. On retrouve un joli équilibre entre public complètement local et les itinérants plus "jazzeux" qui suivent la caravane"

Dans le désordre des lieux

L'homme de Dargoire

Dargoire, je ne connaissais pas et je suis sûr que la plupart d'entre vous non plus. C'est aux marches du Rhône et de la Loire, à treize km de Givors et vingt et un de Saint-Chamond.

Pas besoin d'aller dans les Causses des Cévennes pour se plonger dans une atmosphère authentiquement médiévale plantée en son piton rocheux. C'est d'ici qu'un seigneur des lieux partit pour les croisades

Je prends le temps de cheminer. On a parfois le nez sur les pavés. Les affiches du RhinoJazz(s) ne sont jamais loin.

© Tchen Nguyen

Parfois le recul nous offre un panorama digne du guide vert.

© Tchen Nguyen

Eric n'est pas un croisé mais un bénévole du festival. Il déclare immédiatement *"Je suis polyvalent"*. C'est l'intérêt d'un festival de la jauge de Rhino, suffisamment important pour générer des tâches diverses et accueillir des musiciens importants et à fortes personnalités et de rester à dimension suffisamment humaine pour permettre la polyvalence des participations. Eric fait le chauffeur pour artistes et parfois les entrées de concert comme ce soir:

Cerise sur le gâteau pour Dargoire car il est ici chez lui. Et l'expression colle vraiment à la situation. A l'entracte il me demande "*tu veux rencontrer les musiciens?*". Bien sûr, Eric. Il me montre une porte au fond de l'entrée de l'auberge Laffont qui accueille le spectacle. Quelques marches assez raides à monter et nous traversons, au dessus, une coursive perpendiculaire construite à partir de grandes pierres de taille. Ebahissement, il pousse une seconde porte et nous tombons sur les musiciens. L'enchevêtrement des constructions médiévales fait que nous sommes juste au dessus de l'auberge. La demeure accueillante, douillette d'Eric sert de loges. Je ne suis pas prêt d'oublier. D'autant que l'hôte, et non seigneur des lieux, nous sert un Saint Joseph de caractère bien affirmé. J'avais déjà bien apprécié la rencontre entre ce lieu historiquement français et le chant mandingue, avec les sonorités du koto et des percussions offerts par Ibrahim Cissokho, les percussions authentiques, jamais folkloriques, de Françoise Veilhan. Mais discuter avec eux, entre ces vieilles pierres et le cadre chaudement boisé, c'est encore plus imprévu. Des mots émergent,

© Tchen Nguyen

notamment : respect (pas de folklore) et plaisir (pas de musicologie barbante). Ma carte blanche est écrite par un jaune rencontrant un noir en buvant du rouge. Mélange des genres et de vibrations. Encore une chose: tant qu'à faire, je me transforme en ambassadeur des papilles et vous recommande l'auberge Laffont qui nous accueille dans un lieu digne des relais et châteaux.

A 30 mn de Lyon ou de Saint-Etienne, vous avez droit, pour 12€, au menu complet changeant chaque jour avec plat du terroir genre pot au feu et légumes frais du potager, vin et café compris. Je reviendrai, c'est sûr, et ferai une balade sur les hauteurs pour m'ouvrir, je l'espère, l'appétit.

J'adore les dimanches d'ici

J'aime particulièrement les dimanches d'ici contrairement à Juliette Gréco à Saint Germain-des-Prés. On a droit à plusieurs concerts dans l'après-midi, déclinant ce principe d'identités "lieux-musiciens-publics, bénévoles"

© Tchen Nguyen

Par exemple le premier dimanche me fait partir **du musée d'Art moderne de Saint Etienne .** Un cadre humainement inventif qu'on peut s'approprier en échappant à l'avant-gardisme systématique. Sur la scène très proche, l'OVNI "Mekanik Kantatik"d'un dérangé-agité qui s'appelle Nicolas Cante, jouant sur un piano arrangé entre acoustique de bastringue et techno androïde.

Ce qui me frappe dans le spectacle, ce n'est pas l'extravagance mais la poésie qui naît irrésistiblement du magma. Un peu comme dans le film "Dune" avec ses monticules à épices. C'est un doux dimanche après-midi d'octobre. Les parents ont le plaisir d'initier leurs enfants aux authenticités des voies créatives non formatées.

Du musée branché à l'église tamisée

Puis c'est le départ vers La **Terrase sur Dorlay** où l'on goûte le changement de décor, et on entre dans l'église où se produit le **Aurore quartet un** violon, deux guitares et contrebasse. On revient à la tradition, aux racines, mais avec un rien de personnalités, mi virtuoses- mi languissantes, aux échos de musique manouche ou de standards.

Evidemment, le jambon cru et le saucisson offerts au verre de l'amitié d'après-concert sont comme je les aime (hâché gros et pas trop sec ni trop jeune). Ils contribueront à laisser en moi l'empreinte des lieux et des gens d'ici.

© Tchen Nguyen

De Gainsbarre au Béti ou Bamiléké

Deuxième dimanche: où pouvez-vous passer en quelques heures de l'univers gainsbarrien du **Little Big Band**, avec onze musiciens sur scène, prodiguant le soyeux des vents et les déhanchements chantés et percutés montrant toute la dimension jazzistique de la musique de Serge G, aux échos de la savane-jungle la plus mystérieuse produits par **Kareyce Fotso** Même si en prenant de l'altitude, on compte quelques degrés centigrades de moins.

Au départ, la **salle de l'Horme** affiche complet. Fraternellement, familialement complet. C'est moelleux et ciselé.

Puis on repart vers les montagnes du Pilat. Ma voiture reconnaiî la Terrasse sur Dorlay et nous montons vers le col de **Pavezin** pour parvenir au village éponyme.

Mais l'Eglise va se mettre à parler en béti ou bamiléké du Cameroun, tout en s'exprimant parfois en en Anglais ou en Français. On passe de onze musiciens rappelant l'atmosphère parigote à une camerounaise folk-soul. Ici, elle nous fait pénétrer les vertigineuses voies du seigneur, à elle toute seule.

© Tchen Nguyen

Certains ont le fétichisme des genoux (clairs ou obscurs), moi je fonctionne à l'excitation crée par le spectacle des chevilles. Maman avait les plus belles chevilles du monde et le malheur, pour les autres femmes, est de ne jamais parvenir au niveau des siennes.

Mais ici, les chevilles de la pétulante Kareyce Fotso sont grelottantes de musique.

La création et le partage du silence

RhinoJazz(s) va même aller brouter l'herbe lyonnaise. Autre lieu, autre identité, autre charme. Le duo Matinier (accordéon) et Marco Ambrosisni (Nyckelharpa) emportent Bach ou Corelli pour leur faire un tour d'impro sur de la corde finement tendue. Cela s'accorde à merveille avec l'amphi jazz de l'opéra de Lyon. Complicité admirative du public. Comme pour la fusion culturelle entre le Mongol, le Bulgare et l'Alsacien des "violons barbares", ou le griot et la Française du Mandingue Foly Duo, et l'internationale artistique à elle seule d'Ilene Barnes et ses jeunes artistes foréziens, je suis impressionné par le résultat musical qui en résulte: la création devient un mélange singulier de force et de légèreté.

Le nyckelharpa est un instrument traditionnel suédois dont on retrouve la trace dès le XIV° siècle. Il s'agit d'un instrument à cordes et à touches et fait partie de la famille des vièles. Il possède un clavier, comme la vièle à roue

© Tchen Nguyen

Mais, ce soir, je ne remarque pas essentiellement l'originalité instrumentale, les rencontres entre les timbres et les rythmes. Bien que la performance sonore soit extraordinaire (le nyckelharpa est muni de cordes *"sympathiques*", qui elles-mêmes se trouvent en dessous des cordes *"mélodiques"* que l'on frotte avec l'archet et entrent en vibration par "sympathie", ajoutez alors le souffle complice de l'accordéon), je suis frappé par la capacité des deux artistes à respirer ensemble, à créer un silence à deux, habité par eux et dans lequel le public est invité à pénétrer et à faire vibrer. Du grand art, dans le noir mystérieux de l'opéra. Ce n'est plus que de la vièle d'amour.

La Pentecôte à la Toussaint

Mon ami, Michel Mathais, chroniqueur ligérien à Jazz-Rhone-Alpes.com, dont l'épouse s'est déclarée experte ès-Saint-Nectaire auprès de moi, a dit dans ces colonnes, la merveille musicale dont nos deux compères nous ont fait cadeau. Je n'en suis après tout qu'à ma cinquième église en deux semaines. Ce soir, dans celle de **Génilac**, le duo **Mathieu Pesqué et Rol Pignault** entonnent Allélujiah!!! Moi le mécréant je ne sais faire que Ah, Ah, Ah....

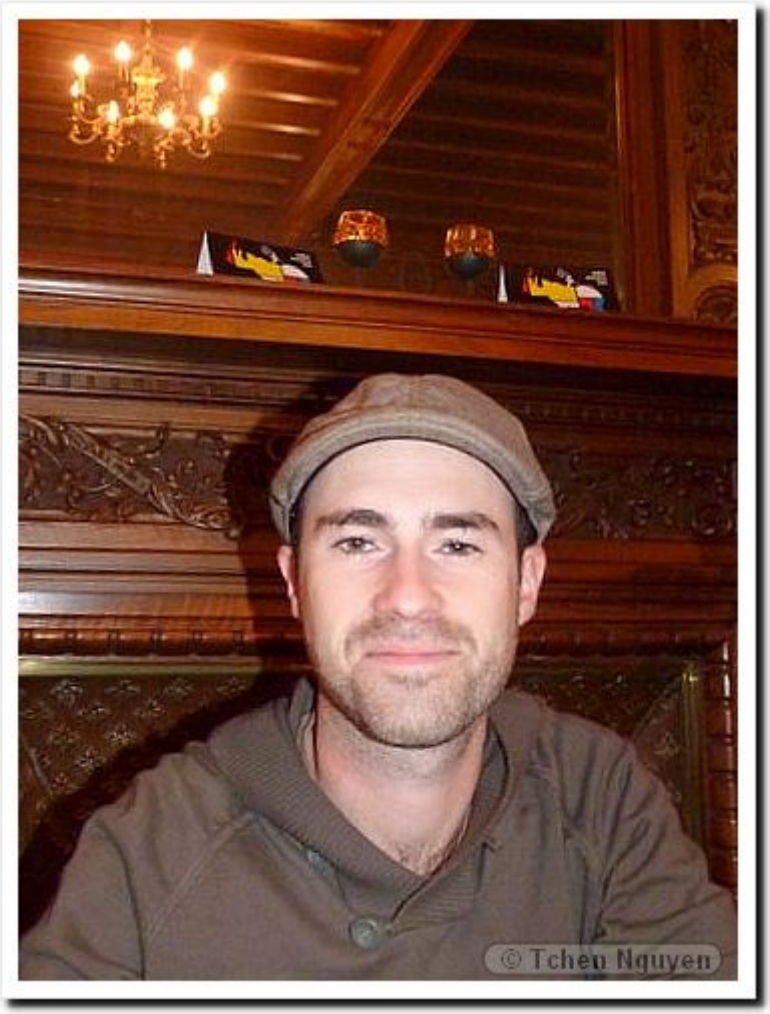
Mais c'est cela qui fait du bien. Pour soi et pour le partage. Ici c'est la résurrection puissance deux, puissance dix. Une recréation avec encore plus de respirations et de prises de risques que l'année dernière au moment de leur découverte. C'est la Pentecôte à la Toussaint. Mais Mathieu Pesqué sait aussi solliciter sa guitare à plat sur ses genoux comme un tabla dans un temple hindou.

Bon, je termine, provisoirement la galerie des personnages de Rhino.

© Tchen Nguyen

Rémy

Rémy Jacquet est un second tout terrain de Ludovic Chazalon à la programmation du festival. Il intervient notamment dans les demandes de subventions, un exercice de rigueur complétant le titillage de l'imaginaire du travail avec les artistes. Il est permanent mais qu'à mi-temps. Il consacre aussi du temps à son sax et à d'autres activités. Il affiche une sorte de gouaille mais non agressive, empreinte de douceur, précision et pédagogie. C'est un coquin d'élégante distance.



Plusieurs spectacles ont lieu ce vendredi soir. Le concert de James Carter constitue un des clous du festival. Connaissant la passion de Rémy pour James, Ludovic Chazalon lui laisse la coordination de la séance. Lui, ira au Château du Mollard pour Daniel Huck et le Hot Antic Jazz Band. Des antiques mais pas vermoulus du tout. C'est cela la complicité de travail.

Rémy se délecte du récit concernant le concert "boogie woogie and blues" à Veauche. Il l'a conçu comme une soirée club ou cabaret, mais une intimité trépidante partagée à 200. *"Ce fut du stress jusqu'à la dernière minute et j'ai vécu l'entame de la soirée comme on ouvre un paquet cadeau".*

© Tchen Nguyen

Muriel

J'espère que Muriel Gastaldo est devenue une nouvelle copine car c'est elle qui assure la délicieuse cuisine de l'après spectacle (appelez cela " *catering*", ah la manie de l'anglais: backstage, pass, live avec les VIP pendant qu'on fait du re-recording au drums....;).

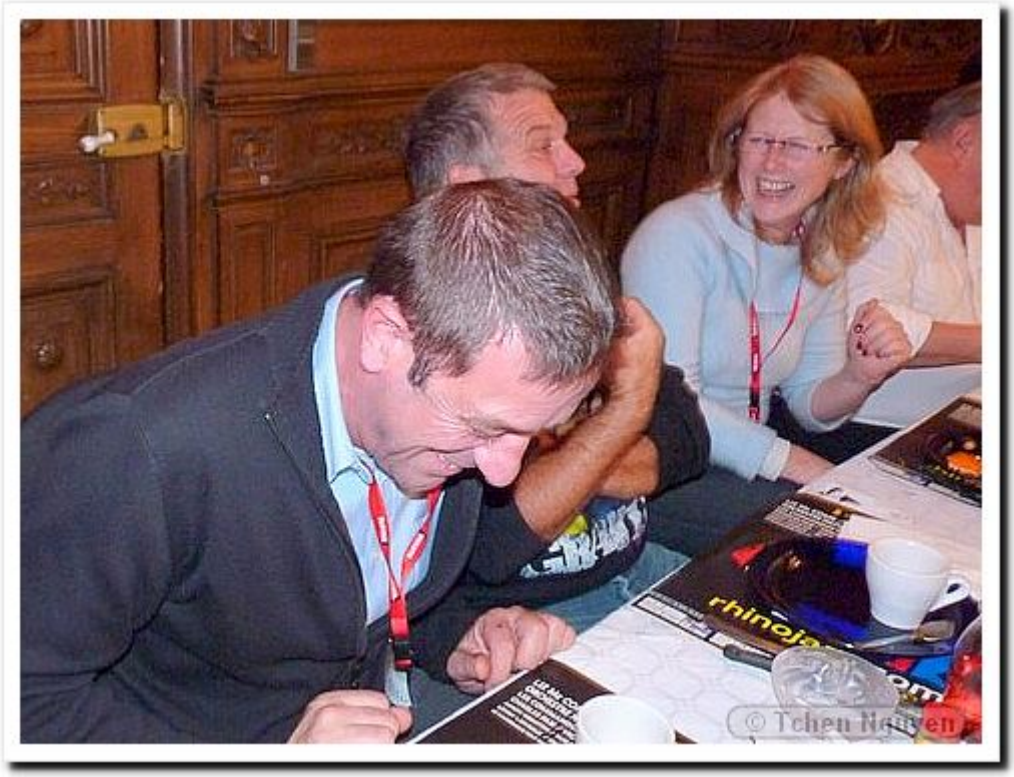
Nous sommes en tout cas d'accord. Ce dernier soir la paëlla est excellente

Mais ma préférence partagée avec Muriel va vers le pot au feu, avec le gras nécessaire, bien confit comme dans un tajine. Quels parfums... Jean-Paul Chazalon appréciait depuis longtemps Muriel qui œuvrait dans son restaurant. Elle va ouvrir un nouvel établissement "la Forge" à Farnay. Elle adore voir les musiciens trouver paix et béatitudes d'après concert. Le soir du fameux pot au feu, Bill Sims s'est emparé de sa guitare après avoir repoussé son assiette et a joué pour elle, tout en dégustant mon rhum arrangé. Elle est aussi touchée par le jeu de miroir que forment ses assiettes, couverts et verres en révélant les personnalités des bénévoles qui aiment à se retrouver ici le soir avant de s'envoler le lendemain pour de nouvelles courses d'obstacles.

© Tchen Nguyen

David

David Subit est un bénévole historique et un poids lourd de l'équipe du *RhinoJazz(s) Jazz Bande,* bien qu'il ait la mobilité et l'art de l'esquive d'un poids welter harmonieusement bâti tel que Ray "Sugar" Leonard, sauf qu'il distribue plutôt de la bonne humeur que des gnons



Cela fait vingt ans qu'il a rejoint l'équipe de bénévoles du RhinoJazz's). Il a aujourd'hui quarante deux ans. C'est mieux qu'une histoire de mariage d'amour. Je lui fais remarquer que cela fait presque de la moitié de son existence qu'il a consacrée à gambader avec le RhinoJazz(s) !

Comme Eric, il insiste sur l'importance et les plaisirs de la polyvalence. Mais précise qu'il ne s'agit pas d'une polyvalence fourre-tout ou de robots à tout faire. La polyvalence doit permettre de s'adapter aux identités de lieux et de publics. Je trouve qu'ils sont finalement des auteurs interprètes pour faire chanter chaque lieu dans ce qu'il a de particulier. Des artistes à leur manière, au bagage bien fourni: artistes de la bagnole, du décor, de la buvette, des tables, tréteaux et chaises, des billets à détacher, des affiches à coller, des cheminements à signaler etc.

Des amitiés se créent, pas systématiquement, les groupes se recomposent au fil des années. *"Nous nous invitons parfois les uns chez les autres en dehors du festival".*

Pour terminer sur les lieux et les humains, place encore aux humaines.

© Tchen Nguyen

Tamara et Sabrina

Comment déstabiliser deux professionnelles de la communication en trois séquences?

Séquence une. Je vous présente Tamara (à droite) et Sabrina, respectivement responsable à la communication et communicante stagiaire; faites votre boulot*: "Que pensez-vous de Jean-Paul Chazalon, votre directeur?"* Réponse impec.

Séquence deux: "pensez-vous encore à Jean-Paul après avoir quitté votre boulot?"

© Tchen Nguyen

Séquence trois "votre première pensée, en vous levant le matin, va-t-elle vers Jean-Paul?"

A l'année prochaine à toutes et à tous.

© Tchen Nguyen

13/02/2012 Nguyên Lê, un Viêt à Aubenas

Nguyên Lê, un Viêt à Aubenas

Fin janvier, je suis à Hô Chi Minh Ville pour trois jours, revenant de Cân Gio dans le delta du Mékong et en partance pour Vung Tau , au bord de la mer. Un séjour d'immersion de plus d'un mois dans la viêtnamitude, ponctuée d'au moins 5-6 séquences-vies toutes différentes. Avec Yves Dugas, nous allons publier dans trois semaines sur mon blog (tchennguyen.fr) des moments de "chaire de poule viêtnamienne", notamment un flûtiste-joueur de xylophone en pierres et un moment de ce que j'appelle le "Huê Social Club", des vétérans du "Ca Huê" chantant avec des jeunes disciples au centre Viêtnam, comme Wim Wenders avait eu le bonheur d'attraper au vol les témoignages du "Buena Vista Social Club".

Aubenas à Hô Chi Minh Ville

Je reçois sur ma boîte mel, une info de l'ami Pascal. "Une semaine Viêtnam à Aubenas" avec notamment une soirée " Nguyên Lê et Huong Thanh".

Retour début février par 31° à 21 h à l'aéroport de Hô Chi Minh, et -12° à Roissy. Faut bien reprendre les activités. J'ai laissé Lyon le lendemain de Noël.

Vendredi 10 en route pour Aubenas. Vent assez violent sur l'autoroute. Frustration d'arriver la nuit tombée sans pouvoir apprécier les paysages de l'Ardèche. Centre culturel Le Bournot. Plongée dans la chaleur humaine. Plein de gens qui n'ont pas le nez plat, amis plein de sourires. Des expressions de miam-miam, en dégustant les nêms, banh bao (pâté en brioche) et du bo kho (bœuf bourguignon à la viêtnamienne). Une semaine que les gens d'ici sont dans cette ambiance décalée de l'hiver ardéchois, et quel hiver!, branché avec le Viêtnam.

Derrière le bar, une carte du Viêtnam, avec un emplacement qui figure comme le repérage d'un champ de bataille. Non, c'est un champ de cultures humaines en solidarités, le lieu de construction d'un puits. Chaque jour, les animateurs imagent la progression des donations en dessinant les mètres supplémentaires gagnés dans la journée.

Sur scène, on sent aussi une recherche de profondeur dans les entrailles des émotions.

Nous sommes bien servis ce soir.

L'art de la déclamation

En première partie, **Huong Thanh** , chanteuse qui a partagé le parcours de Nguyên Lê avec un disque au succès mérité "fragile beauty", se produit en intimité créatrice avec le guitariste protéiforme Jason Carter. La petite orientale à la peau mate et au diadème en forme de lune, l'imposant occidental au cuir laiteux.
Huong Thanh a approfondi, à mon avis, son registre d'une chanteuse viêtnamienne à la rencontre des autres cultures en creusant son sillon ancestral de l'eau, de la terre et du ciel. Je

© Tchen Nguyen

ne sais si le public l'apprécie vraiment quand elle enracine son chant dans l'art de la diction viêtnamienne, entre déclamation poétique et volutes chantées.

"Déclamer" en viêtnamien relève d'un exercice bien particulier. Car cette langue monosyllabique, avec ses différents accents, est une perpétuelle montagne viête , faite de montées et de descentes, avec l'art de regrouper les mots le plus souvent par deux, ou plus rarement par trois, pour dessiner d'onctueux parcours, parfois déchirés de zébrures hyper aigües, quasi stridentes.

Déclamer en Viênamien n'est pas interpréter en en rajoutant.

C'est donner, à la guirlande assembleuse de paroles, le mouvement d'ensemble qui va restituer à chaque mot sa force et son sens. La déclamation, c'est la brise d'ensemble qui permet à chaque feuille envolée d'offrir les reflets de ses nervures les plus intimes. Car la déclamation part de la feuille pour l'éparpiller dans l'air que nous respirons tous, le simple végétal devient feuille de vie, de nos vies collectives.

Rencontres en harmonies et résonances.

Et Jason Carter forme un contre-chant. Vraiment un contre-chant, plutôt des "pour "et "contre" chants. On a pour habitude , pour dire du bien d'une voix, d'expliquer qu'elle résonne comme un instrument et , d'un instrument, qu'il chante comme une voix. Ici Jason et Huong Thanh sont beaux et vibreurs tous les deux, et on ne sait plus qui est voix et instruments. Les mots sont dits, déclamés, survibrés, suggérés et sont également présents les respirations, scansions et points de suspension. Les deux artistes font le "chant de la terre" d'une autre manière que celle de Gustave.

Jason tire de sa guitare des accords bien sonnants en même temps que des sinuosités mélodiques. A la déclamation vietnamienne il répond par sa brise, son souffle, rappelant bien sûr les forêts et lacs finlandais (son origine) et la Country des grands espaces, aux frontières continuellement repoussées, à la Bill Frisell.

Je me dis à la fin que c'est un presque trop beau couple, tant tout est harmonie entre eux. Il doit bien y avoir quelques brisures.
Bon, mais nul n'est parfait , y compris en imperfections (qui me sont pourtant indispensables)

Couac avec le chauffeur

A l'entracte, je descends de quelques rangées. On m'avait solennellement placé sur un fauteuil marqué "presse". Il y a une rangée estampillée "officiels", avec l'ambassadeur du Viêtnam himself.

"Bonjour, Monsieur l'ambassadeur, je reviens d'un mois passé au Viêtnam". Cela dit en viêtnamien s'il vous plaît. Réponse dans la même langue "Mais je ne suis pas l'ambassadeur.....que le chauffeur, l'ambassadeur est à la buvette". Un attaché d'ambassade est à côté. Accroche-toi, petit Tchen. Je préfère répondre en français pour me préserver d'un ridicule supplémentaire.

© Tchen Nguyen

Une raison pour aller à la buvette. Frank, le responsable de la com, et Thierry, et son directeur de festival, ne sont pas des déclamateurs, ni des proclamateurs. Ils sont des fournisseurs d'écoutes. Nous avons l'impression de nous connaître depuis longtemps.

Au dessus, encore, il y a le ciel de la création

Deuxième partie: **Nguyên Lê** dans une formation dépouillée (en trio) mais riche en sonorités et en signifiants. Le nom de la formation, "Saiyuki", restitue la quête d'un moine bouddhique allant vers sa nouvelle frontière de l'Ouest, l'Inde en l'occurrence. La musicienne de l'Est, extrême orientale, est **Mieko Miyazaki**, "princesse du Koto". L'artiste de l'Inde est **Edouard Prabhu**, tablas et chant. L'électronique est subtilement au service de la musique et non le tyran de nos tympans.

Signifiants? Je me méfie souvent des appellations et formules trop signifiantes, devenant très vite pompeuses, puis lourdement symboliques.
Ici, ce n'est pas le cas. On n'est pas dans le maniement des symboles, ni dans les démonstrations sophistiquées dans lesquelles les concepts cachent le vide créatif ou les proclamations de world music et de Global Love. Nous sommes dans un creuset mariant des foyers intimes, subtils, venant des profondeurs mais gardant légèretés, itinérants, baladeurs.

Comme un pinceau peut façonner un tableau, sur un certain papier, avec différentes matières colorées et colorisantes, dans une certaine gestuelle du poignet, avec un certain crissement sur la toile.

Je préfère les choses qui prennent du sens aux signifiants auto-proclamés.

Le sens donné aux choses jusqu'à l'inouï

L'identification des cultures musicales convoquées sert de tremplin à des envolées partagées. Nguyên nous emmène dans le ciel qui n'appartient qu'aux créateurs.

Et quand le joueur de tabla Edouard Prabhu dialogue avec la salle sur le mot "sangam" , c'est-à-dire la "rencontre", tout en provoquant ses propres partenaires de scène, cela dit à mes oreilles plutôt la mise en percussion sonore du mot "Sangam" que les franfreluches intellectuelles sur le concept de "rencontre" dont le moindre festival jazzeux se réclame (je rêve d'un festival sur les thèmes de "l'absence" ou du "conflit").

Autant la première partie fut un merveilleux moment de plaisirs partagés aboutissant à des émotions en suspension, une ode aux rencontres, aux harmonies singulières, autant sommes-nous dans la seconde partie, selon mes impressions, dans un cercle artistique qui va encore au delà, celui de la création.

Pas seulement du partage des plaisirs et la rencontre des cultures, mais vraiment celui des chocs, provocations, fusions, incandescences qui s'apaisent comme après l'amour fait ensemble (ce n'est pas qu'une image de chroniqueur car Mieko nous gratifie d'une séance d'orgasme musicalisé live, à la mode nippone.)

La première partie fut en caresses, la seconde en frottements et jaillissements. Une démonstration de l'inouï au-delà de l'harmonieux.

© Tchen Nguyen

Où sommes -nous?

C'est au moins la 5ème fois que j'entends Nguyen Lê sur scène. Cela n'est jamais le même concert ou la même formation, ni même la même source créatrice. Ce type est un explorateur des potentialités artistiques du jazz et un initiateur-incitateur pour ses compagnons de scène. Il faut voir leurs répétitions, tous les enchaînements sont millimétrés, et, ce qui me frappe est que chaque musicien prend tour à tour la main pour proposer aux autres une nouvelle direction ou pour bénir le moment où l'équilibre est atteint. Nguyên Lê, l'ennemi de nos cartes bancaires. Tant de disques tous différents à acheter.

Emmenez une personne à un spectacle de Nguyên Lê, il y aura toujours un moment où, après le déchaînement des sons et des combinaisons rythmiques, viendra une apothéose en forme d'apaisements, de respirations nous emmenant ailleurs, et alors, prenez la main de votre compagne (ou compagnon) auparavant hyper-secoué et maintenant sublimé. Aucun être humain digne de ce mot, ne vous refusera sa main.

A la fin , je vous parlais auparavant de l'inouï, Nguyên Lê, à minuit passé se lance dans une série XXL (pas d'adjectif inutile), un moment d'énergie propulsée, un long moment, toujours en montées avec quelques répits-relances, de giclages de la guitare tranquillement maîtrisée, le sourire serein du maître un peu au dessus de l'instrument légèrement penché. Un maître donateur à cette salle d'Aubenas reconnaissante au delà de l'admiration.

On devise

Nous nous connaissons. J'attends qu'il échange tranquillement avec ses admirateurs sur scène. Devisons pendant qu'il range son matériel avec les deux autres musiciens.

Puis passons dans une salle des coulisses après qu'ils se soient changés. Délicieux moments. Mieko m'apprend que son mari est prof de violon au conservatoire de Lyon (ENSM). Je lui demande son adresse mel mais ne lui dis pas que c'est pour lui soutirer les secrets du déclenchement d'un orgasme japonais. Je parle de "Drupad" avec Eduard, un art très rare, antérieur aux formes ragas que nous connaissons actuellement, et que j'avais entendu fortuitement à Delhi, avec des parties qui ressemblaient à de véritables scats. Nguyên répond avec une rare modestie à des Viêtnamiens venus de Marseille en expliquant les logiques qui président aux tournées ou aux concerts isolés. "Il ne faut pas croire que c'est le créateur qui décide avec ses impératifs artistiques. Nous sommes dans une logique de métier". Il est allé aussi au Viêtnam en décembre.

Il va falloir rentrer

Je lui présente ma "chauffeuse", une collègue de la fac. Lê lui demande "mais de quoi Tchen est-il prof?". Réponse: "urbanisme et gestion des risques". Je précise: "c'est pourquoi j'aime le jazz, qui est une musique à risques. Plus exactement quand elle devient une musique de prise de risques". L'oeil de Nguyên Lê scintille un peu plus. Je rajoute. "Les musiciens que j'aime sont des preneurs de risques et allumeurs d'étincelles. Il y a aussi des musiciens réputés que je n'aime pas car ils ne peuvent ou ne veulent prendre des risques". Nguyên Lê, apparaissant d'habitude comme "le sage et réservé", commence à tapoter en rythme sur la table comme un

© Tchen Nguyen

potache enjoué, la main retombant à côté du deuxième verre de whisky qu'il nous a généreusement offert" Des noms, des noms!!!" scande -t-il.

Je vois ma chauffeuse blêmir. Il est une heure du matin passée et l'échange s'annonce plein de rebondissements possibles. Bon prince, je lance "Il se fait tard, nous devons rentrer à Lyon". Nous poursuivrons évidemment avec Nguyên Lê sur "risques et créations".

Arrivée à Lyon vers 3h30 sans encombre. Une certitude matérielle: allumer les baguettes d'encens devant le portrait de ma mère après ces plaisirs des sens et de l'esprit, et un épisode de rab dans mes pérégrinations en viêtnamitude.

© Tchen Nguyen

19/03/2012 **C'est parti pour "jazz(S), musiques (S), arts (S)"**

C'est parti pour "jazz(S), musiques (S), arts (S)"

Je cherchais depuis un certain temps à renouveler l'inspiration de ma "carte blanche". J'y prends beaucoup de plaisir mais déteste m'ankyloser. Je viens d'être servi sur un plateau. Recevant une invitation à un débat-table ronde-séminaire-réfléchissant et approfondissant je lis, **"La musique de jazz, sous toutes ses formes, a été présentée comme la révolution artistique du 20ème siècle"**.

Je fais plus que sursauter. Cela fait un effet "bœuf", dès la première phrase, celle d'accroche, comme on apprend dans toutes les écoles de journalisme. J'ai été plus qu'accroché.... Et quand on envoie des documents sur internet, on s'expose à des remarques.....Loi du genre.

Pas d'importance, détails : Cubisme ? Surréalisme ? Musique sérielle ? Cinéma? Luigi Nono, Messiaen, Boulez, Stockhausen ? Picasso, Dali ? Nouveau Roman ? John Ford, Jean Renoir, Chaplin ? Béjart, Carolyn Carlson .....? Brel, Brassens, Ferré? Breton, Aragon, Eluard, Claudel, Cocteau, Brecht, Steinbeck, Jorge Amado, Nazim Hikmet... ?
New York, où le Moma et la fondation Guggenheim côtoient le Lincoln Jazz Center, le Philarmonic et son Opéra, le New York city Ballet, la Julliard School, le New York Art Performances....et ceux de la rue.

J'ai toujours pensé que CERTAINS "chantres du jazz" en France souffraient d'un complexe d'infériorité par rapport aux autres formes d'art. Et cherchaient à compenser. Il fut un temps, dans les années 50 (Hugues Panassié et consort), où il fallait un doctorat de musicologie pour tenir une chronique de jazz.

Maintenant dans les années 2010, les mêmes ayant vieilli, préfèrent chroniquer les lolitas (Youn Sun Nah, Esperanza Spalding etc. quelle unanimité spontanée).

Je suis également assez dubitatif devant la floraison des festival à thèmes. "Echanges" puis, " Rencontres", et "Métissages", puis "Résistances", peut-être "Zébrures de l'esprit et grésillements des sons"... On peut tout imaginer.
Pourquoi pas simplement "Musiciens et musique de Bamako" ou "de la Nouvelle Orléans" ou "musiques de tambours". Quelque chose qui désignerait les vibrations et les vibreurs dont nous avons besoin.

Il est aussi de bon ton d'écrire jazz avec un S. Cela donne jazz(S). C'était une bonne idée **au début** mais à force... Prenons surtout garde, qu'en rajoutant systématiquement un (S), nous ayons l'illusion que les jazz(S) puissent résumer à eux seuls tous les possibles et fulgurances des arts. Le risque me semble évident. Je me contente de lire. Il y a des (S) qui deviennent vite des murailles.

Je reste perplexe mais tiens une idée. Appeler une nouvelle série de chroniques dans Jazz Rhône-Alpes.com "**jazz(S), musiques (S), arts (S)**".

© Tchen Nguyen

J'ai toujours préféré les passeurs aux gardes chiourmes barbants des microcosmes barbelés.

J'aime beaucoup un chroniqueur de jazz, qui par ailleurs dessine, aime la danse, le théâtre, et avec lequel je peux discuter de bouquin et de.... cuisine. Et avec lequel je déguste.

En écrivant cela, je m'engage évidemment pour ma propre partie. La semaine prochaine, je vous proposerai une chronique où il sera question de clé, de portes à défoncer et, aussi, d'espaces qu'on ne franchit jamais, même quand la porte est ouverte.

Tchen Nguyen

© Tchen Nguyen

Et aussi quelques chroniques :

24/09/2009 Carina Salgado à la Clef de Voûte

Vu le jeudi 24 septembre 2009

Carina Salgado à la Clef de Voûte

Elle est en robe blanche sur la scène de la Clef de Voûte, une rangée de fleurs brodées au bas, entourée de deux beaux bruns tout de noir vêtus, le joueur de mandoline (**Stéphane Cézard**) et le contrebassiste (**Joan Eche-Puig**). **Carina Salgado** lève parfois les mains comme pour rattraper les notes sous la voûte.

La parenté du fado, qu'elle chante, étant d'origine portugaise, et du blues est bien connue : voix soyeuse devenant rauque, et inversement, mélodies et contre-chant des instrumentistes, accompagnement obstinément régulier entrecoupé de syncopes... Son fado est d'aujourd'hui (modernisé ne voudrait rien dire). L'assistance-les anciens devant pour ne rien perdre, les jeunes derrière-est complice et subjuguée (non, je ne dirai pas envoûté !)

Elle en rajoute peut-être un peu dans le genre "jeune fille fraiche mais gauche et naïve". Public, de l'indulgence SVP. Elle pourrait pourtant, dès maintenant, se situer dans le registre de l'exigence de la qualité, car le spectacle est maîtrisé, expressif. L'échange avec ses instrumentistes est plein de rebonds. Allez Carina, vas-y !

Tchen Nguyen

© Tchen Nguyen

02/10/2009 Les impressions de Tchen Nguyen: Le rhino dans ses starting-blocks

Bugge Wesseltoft à la Plateforme

Les impressions de Tchen Nguyen: Le rhino dans ses starting-blocks

Les festivals d'été sont éclatants, succès garanti, avec l'héliotropisme, l'envie de chants des cigales, de faire respirer sa peau et aérer ses oreilles avec les frissons des notes bigarrées, puis entrer dans les mystères et subtilités des longues nuits. Ah les beaux souvenirs de Vienne !

L'automne est une saison de transition. Les chaleurs sont délicieuses parce que supportables longtemps (surtout cette année), les lumières s'adoucissent, la convivialité s'attarde, suspendue aux nuances de l'atmosphère. A table, pour moi, c'est le temps du Bourgogne, qui exprime ses subtilités d'humus et giboyeuses, et des vins du Jura, profondeur de bouche qui s'allie à l'étirement du temps et des conversations. On passe des chèvres frais de l'été arrosés d'huile d'olive de Nyons, des mi-secs et secs de Longessaigne, du roquefort et du brebis corse aux fromages à pâte molle qui fondent dans la bouche et emplissent les narines : vacherin du Jura, Saint Nectaire, morbier, époisse....

Rhino-jazz festival est un festival d'automne. Programmation proposant une palette subtile, jouant sur les nuances : camaïeux et couleurs chaudes. Festival des traits-d'union. Chatoiement des promesses. Cette année, des lieux différents qui s'étirent telle une belle grappe. Une chaine pour faire une belle cuvée. Qu'en sera-t-il ? Coup d'envoi.

3 octobre : 0h30. Je participe à l'ouverture du festival sur la péniche "la plateforme" ancrée sur le Rhône. Dans la longue nuit(22h à 5h), je choisis le claviériste électronique Bugge Wesseltoft. Lieu branché. Gros balaises à l'entrée au costard noir traditionnel. La superbe quasi pleine lune qui se reflète dans le Rhône et se joint aux lumières de l'Hôtel Dieu n'arrive pas à me rendre poétique le spectacle de ce genre humain très particulier.

Côté spectacle : le gars, gravement penché sur sa machinerie électronique, donne dans le genre de "l'inspiration géniale" comme un vulgaire PDG de France Télécom le fait dans celui de "l'efficience". Pour moi : Jazz ultra technicisé. Musicien dépassé par la technique. Je lève l'ancre à 1h15. Au revoir les costauds-costards

La suite demain ...

Tchen Nguyen

© Tchen Nguyen

03/10/2009 Livio Minafra en solo à l'Amphi pour le RhinoJazz

vu le samedi 3 octobre 2009

Livio Minafra en solo à l'Amphi pour le RhinoJazz

Les impressions de Tchen Nguyen (suite et fin)

3 octobre 20h30 : **Livio Manafra** à l'amphithéâtre de l'Opéra de Lyon. Public complice avec le pianiste soliste et accord avec les lieux. Qualité des silences. Harmonie vivante, inventive et parfois débridée. La technique est sans faille et reste toute en souplesse, quels que soient les tempi et le nombre de décibels produits. Dans le morceau "tchou-tchou", inspiré par les trains de son enfance, il nous fait la démonstration qu'un piano est autant un instrument à percussion que mélodique. Cela me rappelle le superbe disque consacré au "sacre du printemps" transcrit pour piano et jouée par Fazil Say. Malice et émotion pour traiter de thèmes très divers : muezzin, les cloches de son village, le capitalisme et les immigrés qui se noient dans le sud de l'Italie, Bulgaria, l'angoisse des réveils à trois heures du matin. Ce sont des thèmes, mais la musique n'est jamais platement descriptive. Par exemple, il y a le jeu avec les sons du froissement du sac plastique, mais celui-ci suggère plus le mystère des sentiments que la cérébralité de la démonstration. Maintenant qu'il s'est trouvé une voie personnelle, je pense qu'en maturant, qu'il saura s'échapper du cadre pianistique qu'il s'est bâti, fondé sur la répétivité d'une main gauche agile, expressive et impitoyable de régularité. Pour la fin du concert, démonstration d'un pianisme déchainé, avec des cuillers et autres petits instruments en plastique, délicatement déposés sur les cordes par le "petit Chazalon". De nouveau, démonstration que le piano est bien un instrument à percussions jusqu'à faire sauter et tressauter les petits objets. Originalité de l'exercice, mais aussi impossibilités de bis. Ce soir, à l'amphi, pas de lune au dessus de nous mais du soleil transalpin dans nos coeurs.

Déjà deux coups de pinceaux très différents dans la palette. Rhino a démarré à Lyon. Nous nous transporterons la semaine prochaine à Saint Etienne et dans la vallée du Gier. Ne le dites pas aux footeux verts, mais en matière de jazz, Lyon et Villeurbanne sont encore la banlieue de Saint Etienne et ses environs, comme ils le sont de Vienne en été. Bon, au printemps arrivera Vaulx-en-Velin, banlieue de Lyon.

Tchen Nguyen

© Tchen Nguyen

© Tchen Nguyen

15/01/2010 M'Sphere Trio

vu le vendredi 15 janvier 2010

M'Sphere trio

Avec le deuxième set, ("l'homme sur le fil"), comme Lionel Martin l'a souhaité avec **Fred Meyer** à la guitare, ô combien électronico-électrique et **Thibault Martin** à la batterie) tout change. Il est annoncé un "set Rock". Il vrai que nous sommes passés des tenues sobrement noires à des tenues de scène flashy. Je trouve que c'est plus décibel que rock. La symbolique vestimentaire est un peu appuyée. Le résultat musical est plutôt le fruit de recherches (trop) systématiquement brutales de dissonances, d'absence de respiration, (pitié, le SAMU pour un peu d'air), sauf dans le dernier morceau, "rideau noir", quand le trio sent l'écurie. Mais on peut comprendre que Lionel Martin ait ressenti le besoin d'un vigoureux et très basique trou normand dans ce pantagruélique festin sur trois jours. Je n'ose pas faire un mauvais jeu de mot sur la situation sur le "fil"

Tchen Nguyen

© Tchen Nguyen

16/01/2010 Ukandanz

Ukandanz

Le deuxième set introduit une dimension électronique avec le clavier de **Fred Escoffier** ; **Damien Cluzel** à la guitare ; **Guilhem Meier** à la batterie. Le thème ("Ukandanz") fait un clin d'oeil au "rêve d'Ethiopie". L'ambiance relève d'un soukh du troisième millénaire qui a gardé sa chaleur humaine aux senteurs épicés. Le commerce électronique n'a pas complètement pris le dessus. La caravane se met en place et démarre, d'un pas majestueux, à un rythme tranquille, mais bien marqué. Les associations images /sons sont facilement identifiables. Presque trop. Pas de joyeuses dissonances et de ruptures rythmique pour un set présenté come festif et d'ouverture sur la fantaisie. Quand Lionel gambade tel un lutin dans une riante oasis, ses compagnons de scène présentent une mine de gardien de catacombes. Seule manifestation d'émotions sur les visages, lorsque Lionel annonce la suite : le dîner à l'étage du dessus. Croyez mon crédo : c'est la bouffe qui gouverne le monde.

Finalement, j'ai le plus goûté aux séances en duos de la résidence. Variété des personnalités invités, variété des formules instrumentales, de mariages des souffles et des volutes musicales. Diversité, mais toujours dans un art du concentré . Avec son beau look de marin breton bien bâti (marié nous a -t-il prévenu), il excelle par les prises de risques en solitaires, allant à la rencontre des vents les plus divers : doux alizées, gros grains, changement de direction du zéphyr, brises mélancoliques.

Tchen Nguyen

© Tchen Nguyen

20/01/2010 Alligators

vu le mercredi 20janvier 2010

Les alligators à la Clef de Voûte

Pouf, plouf. Quatre alligators sont sous la voûte. Non seulement le patron ne les craint pas mais les stimule par des "yeah" expressifs.

Et ça donne ! On passe de compositions personnelles à des classiques, pas trop anciens, exprimant les références de ces jeunes sauriens : Joshua Redman, Chick Corea, Winton Marsalis, Bobby Hutcherson... Les quatre s'entendent bien et nous font plaisir.

Thibaud Saby, le pianiste est dans la solidité, conjuguant rythmes et mélodies, **Robinson Khoury**, le tromboniste est plein d'avenir avec une capacité à passer des mystères souterrains de son instrument aux clartés des lignes mélodiques. Il possède la technique nécessaire pour donner la tonalité jazzy à son instrument. Avec lui, il n'y a jamais l'impression de lourdeur ou d'effort. Mon seul regret est que pianiste et tromboniste se contentent trop de se passer les relais alors qu'ils pourraient encore plus titiller notre intérêt en croisant plus leurs champs instrumentaux, en interpénétrant encore plus le travail. En faisant un travail de polyphonie qui pourrait être intéressant.

Pierre-Yves Brondel nous donne une basse bien musicale et renforce l'impression de cohérence heureuse du groupe.

Philippe Maniez, le batteur est à l'écoute (pour porter le soutien nécessaire, jamais en surdécibels) et à l'initiative (pour relancer, mais jamais de manière mécanique, au contraire, tout en subtilité). J'ai beau le connaitre comme confrère de Jazz-Rhone-Alpes.com, je me délecte de le voir sur scène. C'est le plaisir fait musicien. La verticalité de l'instrumentiste est constituée de technique déjà maîtrisée, depuis les pieds au jeu bien précis sur les pédales jusqu'aux dandinements de la tête (juste ce qu'il faut) en passant, bien sûr par l'assurance et la souplesse des bras et poignets, maîtrisant baguettes et balais. Mais je suis aussi frappé par l'horizontalité que représente le mouvement du regard, tantôt intérieur (jouissance du musicien), tantôt ironique (vous avez vu ce qu'on vous a fait ?), tantôt indéfinissable, comme cherchant, en regardant plus haut, un dépassement de la musique dans son état actuel. Je retiens tout particulièrement son mouvement, partant de la caisse claire pour atteindre l'extrémité des cymbales par une diagonale du drums. Il me rappelle alors les anciens champions de tennis. Pas les Raphael Nadal ahanant et fabricants de caramels supersoniques, mais les Pancho Gonzalès ou Ken Rosewall, et disons aussi les Ilie Nastase, ajustant une amortie parfaite, laissant la raquette filer vers les cieux le temps que la balle atteigne le coin opposé, le temps aussi d'esquisser un sourire de plaisir du beau geste et du beau coup.

© Tchen Nguyen

Le résultat musical de Philippe Maniez est déjà plein de promesses, mais à voir sa gestuelle on en a encore plus le sentiment. Que d'autres apparaissent lourds en comparaison.

Soirée pleine de sève. Jeunes musiciens pour public jeune. Age tendre et tête de web

Tchen Nguyen

© Tchen Nguyen